LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

I.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

Leipsig.	Bossange frères, Reichs-Strasse.
Manheim.	Artaria et Fontaine.
Francfort.	Jugel.
Berlin.	Schlesinger.
Bruxelles.	Tarlier.
Genève.	Paschoud.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

1er Vol.



Couché, fils dir.

Giffard et Jérôme Grindal, en 1789.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Seconde Édition.

TOME PREMIER.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1824.

AVERTISSEMENT.

Pour répondre à quelques critiques, nous croyons devoir publier en tête de cette seconde édition la note suivante. Elle expliquera au lecteur les motifs qui nous ont fait une loi de conserver à cet ouvrage le titre, beaucoup trop orgueilleux sans doute, du Gilblas de la révolution.

NOTE TROUVÉE DANS LES PAPIERS DE LAURENT GIFFARD.

De l'hospice de.... ce 25 mai 182....

J'avais fini d'écrire mes aventures; je crus devoir rassembler plusieurs de mes

compagnons pour leur en faire la lecture. Nous nous donnons quelquefois des soirées.... Mon cercle était composé des artistes et des gens de lettres dont je fais surtout ma société. Mon ouvrage avait pour titre : *Mémoires de Laurent Giffard.*

Un de mes auditeurs, après m'avoir fait des complimens, non sur le style, mais sur la sincérité de mes aveux, considérant que mon histoire n'est, à bien dire, que celle de mes fautes, me conseilla de lui donner humblement le titre de *Confessions ;* j'adoptai son avis.

Un autre s'avisa de trouver de la ressemblance entre mon caractère et celui du célèbre *Gilblas de Santillane.* Seulement il me dit avec franchise, car nous

ne nous flattons pas, que la comparaison était tout-à-fait à l'avantage du fils de la duègne et de l'écuyer d'Oviédo; que le point de ressemblance consistait surtout en une grande faiblesse de caractère et que, sous tous les autres rapports, Gilblas valait mieux que moi.

Un troisième trouva qu'il y avait aussi beaucoup d'analogie entre la situation habituelle de Gilblas et la mienne : « Tous » deux, me dit-il, vous avez été presque » toujours des subalternes à la merci des » passions de vos supérieurs; tous deux » vous avez été presque toujours les » agens ou les jouets de ces supérieurs » vicieux ou ridicules. Suivant moi, un » des grands mérites de l'auteur de *Gil-* » *blas*, c'est que par les petits il nous » révèle les grands. »

Ce fut alors qu'un quatrième m'indiqua le titre que j'ai fini par adopter. Son avis fut goûté par les uns, blâmé par les autres; j'étais fort indécis.

Un cinquième ami, le vieil avocat, prenant la parole et se mettant à gesticuler, comme s'il eût encore été à l'audience : « Il n'est point douteux, dit-il, qu'à l'as-» pect du titre proposé, certains criti-» ques, affectant de prendre cette histoire » véridique pour un roman, ne signa-» lent notre ami Giffard comme un » homme sans originalité et se traînant » sur les pas d'autrui; il n'est pas dou-» teux que d'autres ne lui reprochent un » orgueil excessif, ne s'indignent contre » ce qu'ils appelleront la vanité de mettre » son ouvrage en comparaison avec un » chef-d'œuvre. Il pourrait répondre à ces

» derniers que ce titre est un hommage,
» un témoignage d'admiration envers
» l'auteur aussi profond qu'ingénieux,
» aussi gai qu'inventif de *Gilblas* et de
» *Turcaret*; mais j'estime que notre ami
» doit braver toutes les critiques, et ne
» considérer que le but moral; j'estime
» que le titre proposé fera bien mieux
» sentir à quels dangers, à quelles folies,
» à quelles sottises est exposé un homme
» de la classe du peuple d'un caractère
» faible, ou plutôt sans caractère, vivant
» à une époque féconde en grands évé-
» nemens politiques. »

Frappé des observations du vieil avocat, et fier de pouvoir expier en partie par la moralité de mon livre, l'immoralité de ma vie, je me suis décidé à prendre cet autre titre, *le Gilblas de la révolution*,

et j'entends que mon éditeur, si j'en trouve un, ne se permette pas de le supprimer.

Pour compléter mes aveux, je dois déclarer que le vieil auteur des boulevarts à bien voulu revoir et corriger mon manuscrit.

LAURENT GIFFARD.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION.

LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

Ire. PARTIE.—1er. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

LAURENT GIFFARD ET SES PRATIQUES.

Le 24 juin 1789, le lendemain de la séance royale tenue à Versailles, dans la salle des états généraux, peu de jours après la fameuse séance du jeu de paume, je sortis de bonne heure pour aller coiffer

mes pratiques. J'avais vingt-deux ans; premier garçon de M. Ripert, maître perruquier à Paris, j'étais fort bien avec toutes les personnes que j'avais l'honneur de raser et de coiffer. Jeunes, vieux, bourgeois, abbés, gens de cour, gens de robe, hommes du peuple, hommes mariés, veufs, célibataires, tous aimaient à causer avec moi. Comme j'avais la main leste et légère, j'en expédiais beaucoup en peu de temps.

Le premier chez qui j'allai était un monsieur Moreau Déristel, ayant le titre d'avocat, intendant, homme d'affaires, surveillant à Paris les intérêts de plusieurs familles nobles de province, et de quelques communautés religieuses. « Eh bien! » Giffard, » me dit-il, d'un air triomphant, « voilà donc le gouvernement » qui reprend tout-à-fait son autorité! Je » voudrais bien savoir ce que diront vos » factieuses pratiques, de l'auguste séance » royale qui a eu lieu hier? » — « Eh! » eh! » repris-je en souriant, « je m'attends

» à voir ce matin bien des figures allon-
» gées. » — « Le roi est trop bon! ah! que
» n'avons-nous un despote bien prononcé!
» Accorder au tiers état ce qu'il deman-
» dait et plus qu'il ne demandait! mais au
» moins c'est de son bon plaisir, et voilà
» ce que nous voulions. » — « On dit que
» le tiers a eu l'audace de rester assemblé
» malgré les ordres du roi. » — « Je le
» sais; on cite même des phrases d'une
» insolence vraiment inconcevable adres-
» sées à M. le grand-maître des cérémo-
» nies. Mais qu'est-ce que cela fait? Des
» phrases! » — « En effet, à quoi cela
» peut-il mener? des phrases! » — « Ah!
» ah! messieurs de l'assemblée nationale,
» messieurs du jeu de paume, philosophes,
» patriotes, mutins, factieux, rebelles que
» vous êtes, vous vous imaginez qu'une
» valeureuse et antique noblesse, qu'un
» pieux et respectable clergé se laisseront
» tranquillement dépouiller! Morbleu!
» si j'avais été ministre, à la première

» nouvelle du rassemblement du jeu de » paume, je me serais mis à la tête des » troupes; oui, moi-même.... » En parlant de la sorte, M. Moreau Déristel agitait d'un air terrible, et comme s'il eût tenu un cimeterre, le petit couteau de toilette dont il se servait pour ôter sa poudre. « Oui, en avant! » répondis-je, me sentant gagner par son ardeur martiale. Je fis un grand geste du bras droit, et comme je tenais à la main ma houppe chargée de poudre, j'en couvris le visage de M. Déristel. « Prenez donc garde à ce que vous » faites, Giffard, » me dit-il, en s'essuyant les yéux avec la manche de son peignoir. Je le priai de m'excuser; c'était un effet du courage qui m'animait. « Oui, » continua-t-il, je les aurais entourés dans » leur jeu de paume; j'aurais saisi toutes » les mauvaises têtes et je les aurais fait » pendre. » — « Oh! pendre! c'est un peu » fort; moi, je me serais contenté de les » faire mettre à la Bastille. » — « Ou à

» Bicêtre. » — « Oui, à Bicêtre comme de » la canaille. » Je quittai M. Déristel pour aller chez M. Dairiol.

Ce M. Dairiol était un chirurgien gascon de vingt-huit à trente ans, un peu roux, et cachant ses cheveux sous une perruque blonde bien poudrée, un peu plus courte que les perruques des médecins. Il était vif, chaud, très-actif, très-remuant, fort assidu à une loge de francs-maçons : je ne sais comment il était parvenu à se faire nommer électeur de son district; il se vantait d'avoir puissamment contribué par ses cabales aux choix des députés de Paris. « Vite, vite, Giffard, me dit-il, » dépêchez-vous. Il faut que je sorte ; on » m'attend à une conférence de quelques-» uns de nos électeurs. Vous savez ce qui » se passe ? Concevez-vous que les minis-» tres aient eu l'audace, l'insolence, de » hasarder un acte d'autorité comme ce-» lui de la séance royale, surtout après » l'auguste assemblée du jeu de paume ?

» Ils paient déjà leur sottise. Quelle » belle contenance a déployée l'assemblée » nationale après le départ du roi ! » — « Superbe ! » lui dis-je. — « Et les » paroles foudroyantes lancées par notre » éloquent tribun au maître des céré- » monies ! » — « Admirables ! » — « Aujour- » d'hui, en 1789, quand les lumières sont » généralement répandues, quand la nation » est assemblée, vouloir trancher de l'arbi- » traire ! nous donner du bon plaisir ! N'est- » ce pas absurde ? » — « Stupide ! » — « Odieux ? » — « Révoltant ! » — « Je » suis bien aise de vous dire, mon cher » Giffard, et je vous engage à le répéter » à toutes vos connaissances, à toutes vos » pratiques, que vos électeurs vont se » rassembler, malgré les frayeurs de » quelques poltrons, pour appuyer les » mesures de nos courageux députés et se » montrer dignes de la confiance et des » suffrages de leurs concitoyens : tant pis » pour ceux d'entre nous qui resteront

» chez eux. » — « Oui, monsieur Dairiol, » je vais le dire à tout le monde, et vous » pouvez compter sur la reconnaissance » de tous les bons bourgeois. »

J'allai chez M. de Volnis : c'était un homme de lettres déjà fort distingué. Dans sa jeunesse il avait fait des vers, il avait travaillé au Mercure; depuis il avait publié des ouvrages philosophiques et politiques. Il avait eu deux voix à la dernière élection de l'académie, il espérait bien être nommé à la première vacance. Il n'était pas prêtre, mais il portait le costume ecclésiastique et il avait un bon petit bénéfice. Depuis qu'il avait été question des états généraux, il s'était agité, tourmenté; il avait présenté des plans, des rapports, des projets aux ministres, et il avait beaucoup d'humeur contre la cour parce que ses plans, ses rapports, ses projets n'avaient pas été goûtés. Malgré son costume et son bénéfice, il s'était prononcé pour la double représentation du tiers; il

avait fait des brochures ; il avait intrigué pour être nommé par le clergé ; il avait intrigué pour être nommé par le tiers état, et il avait beaucoup d'humeur contre le parti populaire parce que d'autres brochures avaient été préférées aux siennes, et qu'il n'avait été nommé ni par le clergé ni par le tiers état. Pendant que je le coiffais, il lisait tous les événemens de la veille dans le *Point-du-Jour*, un des journaux de l'époque. A chaque phrase, il levait brusquement les épaules, si bien qu'il dérangea plusieurs fois mon peigne, et tantôt le premier, tantôt le second rond de sa coiffure. Enfin jetant avec colère le journal sur une table : « Certainement, » dit-il, je n'ai jamais désiré d'être député, » et l'on sait que si je l'avais voulu...... » Mais c'est à présent surtout que je me » félicite de ne pas l'être. Quel rôle joue- » rais-je au milieu de ces têtes ardentes et » factieuses et de ces obstinés et orgueil- » leux patriciens ! Ils y sont : qu'ils s'en ti-

» rent ; je m'en lave les mains. » — « Et » moi aussi, lui dis-je. Il est fort à craindre que ces gens-là n'embrouillent encore plus les affaires. » — « Au lieu de » choisir des hommes de lettres, des philosophes,.... je ne dis pas comme moi, » mais appartenant à la secte, puisqu'ils » disent que c'est une secte,.... dont je » m'honore de faire partie, aller choisir » des marchands, des bourgeois, des » curés, des médecins et des avocats! Ah! » que je prévois de malheurs ! » Ici, sans répondre, je soupirai et je levai les yeux au ciel. Il continua : — « Où » sont les chefs, les soldats, les trésors » sur lesquels s'appuieront les députés » qui veulent résister à l'autorité ? » — « Voilà ce que c'est. Où sont les » chefs, les trésors ? » — « Et, d'un autre » côté, voilà donc la raison, les idées philosophiques qui vont rétrograder ! » — « J'en ai peur. » — « Ah ! Giffard, Giffard, que nos ministres et notre as-

» semblée auraient besoin de ces hommes » à tête forte, capables de trouver, d'i» maginer de grandes ressources ! mais on » ne veut pas nous écouter. » — « Ah ! » monsieur l'abbé, » lui dis-je, en lui ôtant son peignoir, « quel dommage qu'on » ne vous ait pas nommé député ! »

J'allai chez un comédien d'un petit théâtre des boulevards : il se nommait Thibaut de son nom de famille, et Durosay de son nom de théâtre. Tout en se faisant coiffer, il étudiait un nouveau rôle. « Mon» sieur sait sans doute ce qui s'est passé » hier à Versailles ? lui dis-je. » — « Par» bleu hier, après le spectacle, j'ai été » jouer le compère d'un de mes camarades, » dans des proverbes, chez un gros payeur » des rentes ; on ne parlait pas d'autre » chose, et on se disputait...on se disputait... » à faire plaisir : j'en ai bien ri. Ce qui se » disait dans le salon était plus bouffon » que ce que nous disions sur le théâtre. » — « Mais.... qu'en pensez-vous ? » — « Ce

» que j'en pense? mais je ne vois pas
» pourquoi on ne s'entendrait pas; il me
» semble qu'on accorde tout ce qui est
» demandé dans les cahiers. » — « C'est
» juste; et alors pourquoi ne s'entendrait-
» on pas? » — « Je sais bien ce qui cho-
» que le tiers état; c'est que, toutes ces
» belles choses nous étant accordées d'un
» ton absolu, impérieux, on semble mécon-
» naître les droits de la nation; et enfin
» la nation a des droits. » — « Oui, certes,
» la nation a des droits. » — « Entre nous,
» mon cher Giffard, quoique je ne m'oc-
» cupe guère que de mes plaisirs et de
» mon état, depuis toutes ces querelles
» parlementaires qui, disent-ils, sont de-
» venues nationales, j'ai souvent réfléchi
» que la noblesse...... C'est une belle chose
» sans doute; mais est-elle dans la na-
» ture? » — « Non, elle n'est pas dans la
» nature: Voltaire l'a dit. » — « Vous
» avez lu Voltaire? » — « Et Jean Jac-
» ques. » — « Voilà des hommes! comme

» ils s'élèvent contre les préjugés ! Après
» cela, je pense bien qu'il faut des dis-
» tinctions entre les citoyens, et que l'au-
» torité... » — « Oh ! sûrement, il faut que
» l'autorité ait de la force pour contenir
» le peuple. » — « Allons, allons, Giffard, »
dit-il en se levant, « tout se terminera
» bien : on criera, on se disputera ; on
» s'arrangera ; les préjugés tomberont et
» la profession de comédien ne sera plus
» avilie. » — « Et nous autres perruquiers,
» nous ne serons plus confondus avec la
» populace. »

J'étais en retard ; je courus bien vite chez M. Dérigny, jeune abbé encore moins avancé dans les ordres que M. de Volnis. C'était le fils d'un tailleur. Il s'était laissé tonsurer par déférence pour sa mère qui était dévote ; mais il reculait de tout son pouvoir l'instant où il devait entrer au séminaire. Il cherchait tous les moyens de faire entendre à sa mère, sans lui causer trop de chagrin, que l'état ecclésiasti-

que ne lui convenait pas : c'était un jeune homme ardent, impétueux. Externe au collége des Quatre-Nations, il avait fait d'excellentes études. Au récit des grands traits de patriotisme et d'amour de la liberté dont fourmillent les auteurs grecs et latins, sa tête avait fermenté, son âme s'était exaltée, en sorte qu'au moment où il sortait du collége, trouvant toute la France dans l'effervescence d'un commencement de révolution, il avait embrassé avec transport le parti qui voulait la liberté, l'indépendance et l'égalité des citoyens. Il était irrité contre l'arbitraire, contre les prétentions des deux ordres privilégiés, mais surtout enflammé d'amour et de respect pour les généreux députés du tiers état. «Le ciel m'en est témoin, me dit-il, » ce n'est pas moi que je considère ; c'est » ma patrie : je ne vis, je ne respire que » pour ma patrie ; tout mon désir est de » voir nos droits assurés, les préjugés dé» truits, les abus renversés ; que je meure,

» et que mes concitoyens soient heureux » et libres ! Est-il un Français qui aujourd'hui ne doive se ranger sous les bannières de la liberté ? On dit que les autres états de l'Europe voient avec chagrin ce qui se passe parmi nous : qu'ils » nous attaquent, qu'ils nous fassent la » guerre, j'irai combattre, combattre et » vaincre pour ma patrie. » A ces généreux sentimens exprimés avec autant de noblesse que d'énergie, je me sentis frappé d'un enthousiasme patriotique. « Non, » m'écriai-je, il n'est pas de Français qui » ne doive penser comme vous ; et moi » aussi je suis prêt à combattre, prêt à » vaincre ou à mourir pour ma patrie et » pour la liberté. »

Ma dernière pratique était M. le marquis de Rinville ; c'était aussi un jeune homme de mon âge. Chef de la branche aînée de sa famille, tous les fiefs lui étaient dévolus : sa mère habitait le principal manoir aux environs de Saint-Lô. Elle

avait pour homme d'affaires à Paris ce M. Moreau Déristel dont je venais de couvrir le visage de poudre dans mon zèle aristocratique. Le marquis de Rinville était déjà capitaine de cavalerie, et il espérait devenir bientôt colonel. Il ne faisait que de courtes apparitions à sa garnison, et il passait presque toute l'année à Paris au milieu des plaisirs de la cour et de la ville. On s'étonnera qu'un jeune et riche seigneur se fît coiffer par un perruquier et non par son valet de chambre; la première raison, c'est qu'il n'avait pas de valet de chambre. Sa mère lui faisait à Paris une très-forte pension, mais pas assez forte cependant pour qu'il pût tenir une maison digne de son nom et de son rang. Il avait un fort joli appartement au second, chez un parent, dans un des beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, un cabriolet, deux chevaux de selle et un jokei. Puis il m'avait pris en grande amitié, en grande familiarité. Je

coiffais le maître ; je montrais à coiffer au jokei ; j'étais le confident, et quelquefois, il faut bien le dire, l'agent des nombreuses bonnes fortunes de M. le marquis. Fort élégant, fort recherché dans sa parure, M. le marquis courait les bals, les concerts, les spectacles, les assemblées les plus brillantes de la capitale ; il courtisait les dames de la cour, les bourgeoises, les actrices et les grisettes ; il fréquentait surtout l'Opéra, le Théâtre-Italien et les Variétés-Amusantes ; il n'avait pas de petite-maison, mais il pouvait disposer de celles de ses amis. Il n'était pas chez lui quand j'arrivai ; il ne tarda pas à rentrer. « Que » le diable les emporte tous ! s'écria-t-il » — « Qui donc? » — « Tous les politiques. » Oui ! de tous les partis, même du nô- » tre. Il semble qu'on ne puisse plus cau- » ser d'autre chose en France. Jusqu'à la » petite Rosalie qui se permet de lancer » des épigrammes contre la noblesse.... Eh! » mais, petite sotte, lui ai-je répondu, qui

» te donnerait des diamans et un équi-
» page, s'il n'y avait plus ni grands sei-
» gneurs, ni prélats? Jusqu'à ma vieille tante
» la douairière, qui s'effraie et qui s'ima-
» gine que le peuple va nous dévorer... Eh!
» ma chère tante, lui ai-je dit, n'ayez donc
» pas peur; ils n'oseront rien faire; ils
» crieront bien haut; mais deux compa-
» gnies de cavalerie légère, quelques coups
» en l'air,... et ils se dissiperont d'eux-mê-
» mes. » Encore ému de l'enthousiasme que m'avait inspiré les discours du jeune abbé Dérigny, « Cependant, monsieur le
» marquis, lui dis-je, si les bourgeois, le
» peuple et l'assemblée nationale, qui a un
» caractère légal, se réunissent pour ré-
» sister.... » — « Ils n'oseront pas, te dis-
» je. D'abord, il n'y a pas, il ne peut pas
» y avoir d'assemblée nationale; nous ne
» connaissons que des états généraux di-
» visés en trois ordres, et encore le tiers
» n'y était admis que pour présenter ses
» doléances. Nous savons cela, nous autres

» gentilshommes. Oh! qu'ils ont été mal » avisés, nos ministres et nos damnés par- » lemens, de ressusciter ces anciens états » généraux! et moi qui jusqu'ici ai fait la » folie de me prononcer contre les mi- » nistres avec les frondeurs, les philoso- » phes de la cour! comme j'étais dupe! » je les abandonne. A la bonne heure, si » j'avais eu deux ans de plus, j'aurais été » comme eux me battre pour les insur- » gens d'Amérique contre les Anglais; mais » de retour en France, je ne me joindrais » pas aux factieux et à la populace. » — « En effet, il me paraît bien éton- » nant que des gens comme il faut fassent » cause commune.... » — « C'est incroya- » ble; c'est ce qui m'indigne; mais ils en se- » ront punis: et vous, osez persister, mes- » sieurs les bourgeois; nous saurons bien » vous mettre à la raison; et cela se terminera » comme cette révolte pour le pain dont » ma vieille tante m'a parlé, qui a eu lieu » il y a une vingtaine d'années, et où

» tout a fini par un perruquier pendu. »
— « Diable ! mauvaise fin. » — « Allons,
» vite, coiffe-moi ; on m'attend à un triste
» dîner d'étiquette où ils vont encore
» m'ennuyer de leurs dissertations politi-
» ques. Heureusement je m'échapperai
» de bonne heure pour aller souhaiter le
» bonsoir à ma jolie danseuse, et de là, je
» cours chez le gros commandeur où l'on
» doit boire et jouer au quinze toute la
» nuit. » — « Allons, monsieur le marquis,
» vous me rassurez : je vois que les gens
» de qualité n'ont rien à craindre ; et cela
» me fait plaisir ; car j'ai les inclinations
» très-nobles, moi ; j'aime les gens de
» qualité; si j'ai un chagrin, c'est de n'être
» pas gentilhomme. »

Comme je rentrais à la boutique, je vis au coin de la rue un homme vêtu misérablement, mais qui avait un chapeau d'ordonnance orné d'un nœud de rubans, une espèce de poche ou de gibecière devant

lui en velours d'Utrecht rouge, dans laquelle étaient de petits cahiers imprimés et couverts d'un papier doré. Il jouait tant bien que mal d'un mauvais violon, en chantant à pleine voix des chansons telles que la *Bourbonnaise*, la *Catacoua* et autres chefs-d'œuvre. C'était aussi une pratique; il se nommait Jérôme Grindat; il venait tous les huit jours se faire raser dans notre boutique. Il y entra presque en même temps que moi. Celui-là ne m'interrogea pas, ne chercha pas à me faire causer; et lorsque je m'avisai de lui parler des événemens du jour, je vis qu'il ne savait même pas qu'il y eût eu la veille une séance royale. Il ne se doutait pas de ce que voulait dire le mot d'états généraux. Pourvu qu'il vendît assez de ses chansons pour donner du pain à sa femme et à deux enfans en bas âge, aller au cabaret le dimanche et même quelques jours de la semaine, il était content. « Mon Dieu! me disais-je,

» comme le peuple est ignorant et insou-
» ciant ! »

Après le dîner, dans la boutique de M. Ripert, je tressais en silence des cheveux sur une tête à perruque, et je me rappelais avec étonnement les langages divers que j'avais entendu tenir à mes différentes pratiques ; mais ce qui m'étonnait encore plus, malgré la légèreté de mon âge et de mon caractère, c'est que tour à tour j'avais pensé, j'avais parlé comme chacun, et que par conséquent j'avais pensé, j'avais parlé comme tous. Je m'interrogeai moi-même ; je me demandai quelle était ma véritable opinion, et je me trouvai fort embarrassé pour me répondre.

Le soir, après mon ouvrage, j'allai boire du cidre et manger des échaudés chez mesdemoiselles Beaumont. C'étaient deux jeunes orphelines, couturières de profession,

qui logeaient au troisième étage de notre maison. Je trouvai chez elles Louis Lefèvre, compositeur d'imprimerie, leur tuteur et mon ami.

CHAPITRE II.

QUELQUES DÉTAILS SUR GIFFARD ET SES AMIS.

Il y avait alors six ans que mon père, barbier-perruquier du bourg de Quissac en Languedoc, aux environs de Nîmes, m'avait envoyé à Paris. Deux sentimens se combattent dans l'âme des parens quand il s'agit du choix d'un état pour leurs enfans : ils voudraient que leur fils fût plus qu'ils ne sont eux-mêmes ; ils voudraient que leur fils continuât leur profession. Par suite de la première de ces deux idées, mon père m'avait fait entrer au collége de Nîmes. J'y fis si peu de progrès qu'avant la fin de ma troisième, il crut devoir me

rappeler près de lui. Alors, revenant à la seconde des deux idées, et voulant que je me distinguasse dans son état, il avait pensé que je devais faire mon apprentissage à Paris. En conséquence, vers l'âge de seize ans, je m'étais mis en route pour la capitale, muni d'un modeste trousseau, de quelques écus, de la bénédiction de mon père, et d'une lettre de recommandation pour Louis Lefèvre, fils d'un de nos voisins, qui avait quitté le pays quelques années avant moi, et qui exerçait à Paris le métier de compositeur d'imprimerie. Comme j'aimais mes aises et les bons repas, j'étais arrivé à peu près sans un sou. Heureusement Louis Lefèvre était un brave et honnête garçon, qui m'avait fort bien accueilli, qui m'avait logé pour la première nuit dans sa petite chambe, et le lendemain même m'avait fait entrer en qualité d'apprenti chez M. Ripert, maître perruquier, dont la boutique était au rez-de-chaussée de la maison dont lui-

même occupait une petite chambre au troisième étage.

Lefèvre était doux, bienveillant et sans ambition. Il n'était pas beau, mais il n'avait pas une laideur repoussante. Si le premier coup d'œil ne lui était pas favorable, on aimait ensuite à le considérer; la bonté était si bien empreinte sur sa physionomie! Il n'avait aucun des vices si communs parmi les ouvriers des grandes villes. Je ne l'ai pas vu une seule fois pris de vin. Il se livrait le dimanche à un paisible délassement avec quelques amis. Si parfois, ne voulant pas se distinguer des autres, il ne travaillait pas le lundi, c'était pour passer la journée à lire; car il était laborieux et studieux. Cet amour de l'étude, et son état de compositeur d'imprimerie lui avaient donné plus d'instruction que n'en ont communément les ouvriers. Ses études s'étaient surtout tournées vers la morale; il s'appliquait à bien penser et à bien agir. Avec ces qualités, Lefèvre ne pouvait

manquer d'être estimé de tous ses camarades. Tous les jeunes ouvriers venaient lui demander des conseils que souvent ils ne suivaient pas. On remarquait dans son caractère une singularité qui, suivant moi, lui faisait beaucoup d'honneur : il était sévère, rigide, et même un peu colère, quand il voyait un jeune homme sur le point de mal faire; la faute était-elle commise, le jeune homme s'était-il mal conduit et se repentait-il, Lefèvre l'accueillait avec bonté, avec indulgence, et ne songeait plus qu'à l'aider à réparer sa faute, et à le soulager du repentir par de sages et doux conseils pour l'avenir.

Il s'en fallait que mon caractère ressemblât à celui de Lefèvre. Dès ma plus tendre enfance, je m'étais senti une grande vanité; j'éprouvais une espèce de rage de n'être que le fils d'un perruquier, et cette rage avait augmenté lorsque mon père, me faisant interrompre mes études, m'avait déclaré qu'il fallait prendre son état.

Mon chagrin avait diminué, et s'était même changé en joie, lorsqu'il m'avait appris qu'il allait m'envoyer à Paris; je m'étais flatté que je trouverais facilement dans cette grande ville les moyens de remplir les hautes destinées auxquelles je me croyais appelé. Je m'étais flatté surtout que j'allais m'y bien divertir : l'ambition n'était pas mon unique passion; j'étais dominé par un amour désordonné des plaisirs. Avec quelle ardeur je m'étais livré à cet amour des plaisirs, en attendant que je devinsse un grand personnage! Plein de mépris pour la société de mes camarades, j'avais cherché à m'approcher des personnes au-dessus de moi. J'avais bien éprouvé le chagrin de ne jouer qu'un rôle subalterne, et très-subalterne, auprès de ces personnes; mais j'aimais encore mieux flatter et ramper autour d'elles, que de vivre heureux et sans contrainte au milieu de mes égaux. Lorsque par hasard je me trouvais parmi des gens de

ma sorte, je prenais un ton de supériorité qui me valait des disputes, parfois des coups, et toujours des réprimandes douces ou sévères de mon ami Lefèvre. Les garçons perruquiers avaient plus de loisir que les autres ouvriers; deux ou trois fois par semaine je restais le soir dans la boutique; mais les autres jours, après avoir fait ma besogne du matin, je m'habillais avec soin, avec élégance; la plus grande partie de l'argent que je gagnais était employée en linge, hardes et bijoux. Je m'en serais voulu de n'avoir l'air que d'un bourgeois; je n'étais content que lorsque je me trouvais un air d'homme de qualité. J'allais promener mes grâces dans Paris. C'était un délice pour moi de me pavaner dans un café, d'y faire le seigneur, puis d'aller prendre ma place au parterre de la Comédie-Italienne, et de prononcer en connaisseur sur le talent des acteurs et le mérite des pièces. Comment cela se faisait-il? malgré toutes mes précautions, et, j'ose

le dire, le bon goût de ma parure, deux ou trois fois, dans des disputes de parterre, au milieu de plusieurs injures proférées par mes adversaires, je fus apostrophé du nom de garçon perruquier. Quelle humiliation! Cette fatale apostrophe suspendait tout à coup ma colère, et je me confondais dans la foule, pour y cacher ma honte. Bien fait, joli garçon, fort enclin à la galanterie et au sentiment, je ne pouvais manquer d'avoir de nombreuses bonnes fortunes parmi les couturières, cordonnières, lingères, filles de boutique et autres grisettes qui, comme on sait, ne sont point toutes des Lucrèces. Lorsque j'eus l'honneur d'être le confident et même l'agent du jeune marquis de Rinville, je voulus élever mon vol plus haut; pour me dissimuler à moi-même ce que ce rôle d'agent peut avoir d'avilissant, je ne manquais jamais de conter des douceurs à la femme de chambre ou à la marchande de modes qui voulait bien se charger de remettre

les billets ou les petits cadeaux que je lui glissais pour la maîtresse du marquis. J'eus même quelquefois l'audace d'élever mes vœux jusqu'à la femme qu'il courtisait. Le plus souvent je fus repoussé avec un fier dédain; mais il m'arriva deux ou trois fois d'être aussi heureux, et même plus heureux que M. le marquis. Telle était la vie que j'avais menée à Paris jusqu'en 1789 : on voit que j'étais déjà un assez mauvais sujet.

Toujours résigné, jamais envieux, Lefèvre était heureux; jamais résigné, toujours envieux, j'étais dans une agitation perpétuelle. Je n'étais pas un de ces noirs envieux qui ont toujours le poignard levé sur leurs rivaux : dans mes accès d'envie je ne faisais de mal à personne; mais que je m'en faisais à moi-même! Je m'en souviens, c'est en allant coiffer le marquis de Rinville que je souffrais le plus : ce bel hôtel, ce beau jardin donnant sur les Champs-Élysées, cet élégant mobilier,... pourquoi

sont-ils à ces gens-là? pourquoi pas à moi? Avec cette disposition d'esprit, au moment où la révolution commençait, ne devais-je pas être aristocrate par mépris pour mes pareils, démocrate par jalousie contre les grands?

Vers la fin de 1788, mesdemoiselles Beaumont avaient perdu leur père, qui était un compositeur d'imprimerie, camarade de Lefèvre; dès leur enfance, la mort les avait privées de leur mère. Comme il arrive à presque tous les ouvriers, le pauvre Beaumont ne laissait rien à ses deux filles. Se sentant mourir, il avait prié son ami Lefèvre de veiller sur ses enfans, de leur tenir lieu de tuteur. Lefèvre s'était fait un devoir d'accepter la mission que lui confiait son ami mourant. Heureusement l'aînée, mademoiselle Agathe Beaumont, âgée de dix-sept ans, avait terminé son apprentissage de couturière; elle pouvait gagner sa vie et montrer son métier à sa jeune sœur Thé-

rèse, alors âgée de quatorze ans. Lefèvre avait loué pour ses pupilles une petite chambre en face de la sienne, et tous les soirs, après le travail, il venait passer quelques momens avec elles. On causait, on jouait à la mouche, et l'on faisait ensemble une petite collation à laquelle l'amitié, la confiance, une douce gaieté présidaient. La conduite exemplaire et la bonne réputation de Lefèvre, qui avait alors trente ans, empêchaient que ces petites réunions fissent jaser les voisines. Lorsque j'avais passé la soirée à travailler dans la boutique, j'étais admis chez mesdemoiselles Beaumont. Lefèvre avait pensé que ses discours, ses conseils, l'exemple de la vie simple, modeste et laborieuse de ses deux pupilles pourraient m'être utiles et m'engager à mener une meilleure conduite.

Les deux orphelines étaient fort bien : l'aînée, mademoiselle Agathe, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, grande,

bien faite, avait de la douceur dans les traits et de la langueur dans les yeux. Sa physionomie annonçait une âme bonne et sensible. Discrète, obligeante, jamais médisante, attentive à dire du bien de tout le monde, fort laborieuse, très-pieuse, très-aimante, et attachant un grand prix à être aimée, elle était heureuse d'être chérie de sa sœur et de son tuteur. Thérèse, la cadette, n'était encore qu'une enfant, moins belle que sa sœur, mais peut-être plus jolie. Sa figure, sans être régulière, était vive, piquante, animée, et son humeur était aussi vive que sa physionomie. Bonne, mais maligne, presque toujours d'une gaieté folle, elle aimait tendrement son tuteur, mais elle le craignait, et elle en avait sujet, car elle était railleuse; on lui avait tant répété dès sa plus tendre enfance qu'elle avait de l'esprit! elle cherchait sans cesse à le faire briller et parfois elle en abusait. Le bon mais sévère Lefèvre l'arrêtait souvent au milieu de ses

épigrammes; les remontrances du tuteur effrayaient, affligeaient Thérèse; elle pleurait. Alors Lefèvre s'attendrissait, lui demandait presque pardon de l'avoir grondée; Thérèse essuyait ses larmes, reprenait sa gaieté, puis recommençait ses médisances. Pendant l'hiver, elles allaient toutes les semaines avec Lefèvre à un petit bal de société. Agathe dansait avec plaisir, mais s'arrêtait dès qu'elle se sentait fatiguée; Thérèse ne quittait pas la place, rentrait excédée de lassitude, et le lundi, elle avait bien de la peine à se remettre à l'ouvrage.

L'amitié que Lefèvre avait pour moi me valait de la part des deux jeunes couturières un bon et amical accueil; mais moi, si effronté partout ailleurs, j'étais timide et gêné avec elles. J'allai deux ou trois fois à leur petit bal; j'y renonçai bientôt. La société était trop sage, trop paisible; toutes les femmes m'y paraissaient des bégueules, tous les jeunes danseurs des

nigauds; et puis, c'étaient des petites gens.

Il fallait bien que dans nos réunions du soir il fût un peu question de politique. Elle commençait à se glisser dans tous les discours. Lefèvre avait trop de bon sens, je dirai même trop de lumières, pour ne pas désirer de grands changemens dans l'administration et le gouvernement. Dès le douze juillet, il avait fait des patrouilles pour maintenir le bon ordre, et il fut nommé caporal de son district. Agathe se faisait un devoir de penser comme son tuteur; pleine d'amour et de respect pour nos rois, elle avait été effrayée, affligée de nos premiers troubles; elle s'était réconciliée avec la révolution, lorsque, le 17 juillet, elle avait vu le roi venir la confirmer à l'Hôtel-de-Ville. Thérèse ne pouvait cacher son impatience et son ennui dès que nous parlions des affaires publiques.

Pour moi, par habitude, pour me conserver mes pratiques, je continuais de te-

nir à chacun le langage qui pouvait lui plaire; mais définitivement j'étais patriote. Oui, je croyais entrevoir dans les changemens qui se préparaient le bonheur de la patrie et le mien. Pouvais-je ne pas prendre feu pour la révolution, moi qui n'étais rien et qui aspirais tant à devenir quelque chose? Poussé par une grande curiosité, par un grand amour du bruit et de la nouveauté, je me mêlais dans tous les groupes. En qualité de premier garçon d'un maître perruquier, j'avais été admis à remplacer M. Ripert dans la garde nationale: j'étais assidu à mon district, j'avais un bel uniforme que je me flattais de porter assez militairement; je n'eus pas le bonheur d'obtenir un grade, mais j'assistai à toutes les cérémonies, à toutes les bénédictions de drapeaux. Présent à toutes les émeutes, j'en atteste le ciel, je m'y montrai braillard et mutin, jamais féroce; j'eus même quelquefois le bonheur d'arrêter la férocité de plusieurs. La première

fois que j'eus l'audace de monter à la tribune de mon district, je me sentis un peu embarrassé pour trouver mes phrases; mais bientôt je m'enhardis, les paroles me vinrent avec facilité, et je crois en vérité que j'eus quelques beaux mouvemens d'éloquence.

J'avais une belle écriture, et je mettais assez passablement l'orthographe; je m'offris pour copier une adresse que notre district voulait envoyer à tous les autres. La netteté de ma copie me valut les complimens du bureau. Dès ce moment, lorsqu'il y avait quelque chose à écrire, j'étais un de ceux à qui l'on s'adressait, et bientôt j'eus l'honneur d'être nommé secrétaire.

Secrétaire d'un district! appelé à des fonctions publiques par les suffrages de mes concitoyens! quelle gloire! je me croyais un personnage. A peu près à la même époque, une de mes pratiques, M. de Volnis, l'écrivain philosophe, composa un ouvrage où, en se gardant de chanter trop

brusquement la palinodie, et conservant encore une légère couleur de philosophie, il professait des principes bien anti-populaires. Il me prit pour son copiste ; en sorte que, sous la dictée de M. de Volnis, j'écrivais des pages bien aristocratiques, tandis qu'au district je rédigeais ou je copiais des adresses, des rapports et des procès verbaux pleins du patriotisme le plus ardent.

Dans la matinée, tour à tour aristocrate et patriote, les soirs, j'étais tout-à-fait démocrate.

CHAPITRE III.

CONDUITE DE GIFFARD ET DE PLUSIEURS DE SES PRATIQUES.—AMOURS DE GIFFARD ET D'AGATHE.

Les événemens se succédèrent. Je vis toutes mes pratiques rester plus ou moins fidèles à l'opinion que chacune avait annoncée dès les premiers jours. M. de Volnis continuait d'avoir de l'humeur, et l'épanchait dans ses ouvrages, et dans un journal où il affectait de blâmer tous les partis. Le comédien Durosay était de la garde nationale, se montrait assidu à son district, et continuait à se moquer de tout le monde. Le jeune Dérigny n'était plus abbé; il avait obtenu de sa mère de renoncer à l'état ecclésiastique; il était atta-

ché à l'état major de la garde nationale. Je l'avais vu plein d'audace et d'ardeur, le 14 juillet, se mêler aux assaillans de la Bastille; je l'avais vu plein de courage et d'humanité arracher au péril de sa vie, des mains de la populace, un malheureux invalide qu'on allait massacrer.

Plus que jamais, j'allais faire le docteur et l'orateur dans les groupes. Un jour je pérorais sur le quai de l'École, au bas du pont Neuf: vers la fin de mon discours, j'aperçus, parmi les auditeurs, M. Moreau Déristel, l'intendant de la mère du marquis de Rinville; il écoutait d'un air sérieux et attentif. Je fus un peu confus d'être pris en flagrant délit de patriotisme devant une de mes pratiques aristocrates; mais je fus bien surpris de l'entendre crier avec tous les autres, d'une voix forte et presqu'en enthousiaste : « *Vive la nation!* »

Le lendemain, lorsque j'allai le coiffer, nous étions tous les deux assez embarrassés de notre contenance : je pensais à mon

discours, il pensait à son cri de *vive la nation*. Le premier il prit la parole, et ce fut pour me faire une profession de foi tout-à-fait patriotique. « Oh! oh! dis-je, » monsieur est bien changé. » — « Oui; » j'ai reconnu mes erreurs. Je suis devenu » patriote..... très-patriote. » — « Et moi » aussi, » repris-je. Depuis ce temps, M. Déristel ne cessa de me vanter son civisme, et même de blâmer, devant moi, l'obstination et l'aveuglement des aristocrates. J'ai toujours pensé qu'il avait peur de moi, depuis qu'il m'avait entendu parler dans un groupe.

Si je lui faisais peur, d'autres m'effrayaient. M. Dairiol, le chirurgien électeur, était au nombre des hommes exagérés qui déjà se piquaient d'être plus patriotes que l'assemblée, plus patriotes que la première municipalité et que la garde nationale, contre laquelle ils cherchaient à soulever le peuple. Ce M. Dairiol s'était chargé de faciliter les arrivages des sub-

sistances; il y déployait une grande activité. Quelques-uns prétendaient que ses violences nuisaient plus qu'elles ne servaient; ils ajoutaient qu'il y trouvait un secret bénéfice.

J'avais la faiblesse de crier aussi haut que M. Dairiol; mais, au fond du cœur, j'aimais bien mieux le patriotisme noble et modéré de mon ami Lefèvre et du jeune Dérigny. Au 6 octobre, tandis que je tremblais des horribles excès auxquels mes discours avaient peut-être contribué, je vis encore le jeune Dérigny exposer sa vie pour sauver, pour protéger les infortunés gardes-du-corps.

M. le marquis de Rinville toujours persuadé, malgré les terribles insurrections qu'il avait vues éclater, que la révolution n'était qu'un feu de paille, toujours fort tranquille sur les suites, avait pris le parti de persifler amèrement les révolutionnaires, confondant dans ses épigrammes et dans sa haine les patriotes sages et les pa-

triotes exagérés, qu'il traitait tous d'enragés. C'était surtout avec moi qu'il était railleur. Malgré toutes mes précautions, mon patriotisme était connu de M. le marquis. D'ailleurs, comme nous étions les plus forts, je cachais moins mes sentimens; cependant, dès que M. le marquis commençait à s'emporter, je me gardais de le contrarier; je supportais ses boutades patiemment et sans répondre. J'avais tant à cœur de conserver son amitié!

Fort accommodant avec M. le marquis, je portais quelquefois chez Lefèvre et ses pupilles l'exagération de mes opinions politiques; mais à la voix de mon honnête ami je devenais aussi raisonnable que lui. Ce fut alors qu'il me sembla voir que j'avais inspiré un tendre sentiment à mademoiselle Agathe Beaumont. En faisant mes confessions, je dois faire aussi celles de mes amis; et, il faut bien le dire, la vertueuse Agathe fut un moment sensible à mon mérite. Il est donc vrai que presque toujours il y a

un instant dans la vie de la femme la plus sensée où un libertin brillant et vaniteux lui paraît préférable à l'homme sensible, modeste et rangé !

Elle se persuada que si elle devenait ma femme, elle prendrait sur moi un empire égal à celui de son tuteur, et qu'elle parviendrait sans peine à me corriger de tous mes défauts. La bonne et simple fille, croyant voir qu'elle ne m'était pas indifférente, espérant que je ne tarderais pas à déclarer mon amour, cherchait déjà comment elle pourrait me laisser entendre avec pudeur, avec décence qu'elle n'était que trop disposée à bien recevoir mon aveu.

Que mes projets étaient différens des siens ! Dès le premier moment j'avais été frappé de sa beauté, et, sans penser au mariage, j'en avais été aussi amoureux que je pouvais l'être ; puis, distrait par d'autres amours, et moi, si hardi avec les autres femmes, me sentant toujours timide auprès d'elle, j'y avais renoncé. Quand je

crus remarquer qu'elle m'accordait une tendre préférence, toujours sans penser au mariage, je repris tout mon premier amour. Je ne pouvais me défendre d'un reste de timidité qui m'empêchait de parler; mais j'étais plus assidu auprès d'elle, mais j'étais attentif, galant, empressé; et la pauvre Agathe, qui attribuait aux vues les plus honnêtes mon empressement, mes attentions, ma galanterie, y répondait avec une naïve et imprudente reconnaissance. Fatal sort des jeunes filles! tout séducteur est hypocrite, et elles croient à la sincérité du perfide. Déjà il y avait entre nous une espèce d'intelligence; nous nous devinions, nous nous comprenions, et nos sentimens ne furent bientôt plus un mystère, ni pour Thérèse ni pour Lefèvre.

La jeune Thérèse, espiègle et maligne, ne manqua pas une occasion de nous lancer quelques plaisanteries qui embarrassaient sa sœur, et dont je feignais adroitement d'être embarrassé. Le bon Lefèvre devint

triste et rêveur; il cherchait à paraître gai, à rire, même à nous encourager dans nos amours; mais il était aisé de voir qu'il était atteint d'un profond chagrin.

Cet honnête homme avait eu d'autres desseins en m'attirant dans la société de ses pupilles. Lui-même aimait Agathe; il s'était flatté de l'épouser; il s'était flatté que moi, qui étais plus jeune, je pourrais avec le temps plaire à Thérèse. Que devint-il quand il crut s'apercevoir qu'Agathe avait de l'inclination pour moi! Plein de modestie, il trouva cette inclination toute naturelle; plein de générosité, il voulut n'apporter aucun obstacle aux vœux de sa pupille; il espérait qu'elle serait heureuse avec moi puisqu'elle m'aimait, et c'était le bonheur d'Agathe plutôt que le sien qu'il désirait. Il se proposait de contribuer au bonheur de cette chère pupille en me rendant meilleur; il me parlait, il me recevait avec encore plus d'intérêt et d'amitié; il me prodiguait les conseils, les

leçons avec une indulgence, une affection dont je ne pouvais me défendre d'être touché. Il était résolu d'étouffer son amour; mais combien il lui en coûtait!

Le chagrin, les projets si généreux de son tuteur n'avaient pu échapper à mademoiselle Agathe. Les femmes les plus simples sont clairvoyantes pour deviner les sentimens qu'elles inspirent. La situation de Lefèvre fit naître une vive compassion dans l'âme de mademoiselle Agathe; elle le plaignait, elle s'accusait de me préférer à lui; elle essaya de surmonter son inclination, de me traiter avec réserve, avec froideur; elle redoubla de témoignages de tendresse pour son tuteur. Vains efforts! elle avait pour lui du respect, de l'estime, de l'amitié; c'était pour moi qu'elle avait de l'amour. Il ne savait qu'aimer; je savais plaire.

Telle était ma situation avec mademoiselle Agathe. Je m'indignais de ma timidité qui m'empêchait de déclarer les belles intentions que j'avais sur elle, et peut-

être elle s'impatientait de la timidité qui m'empêchait de lui déclarer les vues honnêtes qu'elle me supposait.

Cependant mon service au district, mon service près de M. de Volnis, mes assiduités près du marquis de Rinville m'empêchaient de rester aussi souvent à la boutique que l'aurait voulu M. Ripert; il ne me voyait plus les soirs, et le travail des perruques était en souffrance. Il me chercha querelle, je me fâchai, je le quittai; mais j'aimais trop mon indépendance pour chercher un autre maître. A la même époque à peu près, Lefèvre et mesdemoiselles Beaumont furent obligés de déménager. Ils allèrent demeurer dans une maison où une tante du jeune Dérigny occupait une petite chambre au quatrième; je pris moi-même une chambre au même étage. Presque toutes mes pratiques, au grand déplaisir de M. Ripert, consentirent à ce que je continuasse de les coiffer : je n'eus pas de peine à en

acquérir de nouvelles et me voilà perruquier chamberlan (1). Au milieu de l'effervescence générale, je ne craignais guère que la communauté des maîtres perruquiers s'avisât de me chercher chicane. Je joignis bientôt un autre état au mien. Grâce à l'occasion de voir beaucoup de monde dans la matinée, je me fis brocanteur. J'achetais d'une pratique qui se trouvait dans la gêne des bijoux, du linge, de petits meubles, des gravures, des livres, et je revendais le plus cher que je pouvais à une autre pratique ce que j'avais acheté bon marché.

Ainsi j'étais perruquier, brocanteur, copiste, secrétaire, confident et agent de bonnes fortunes; je faisais fort joliment mes affaires et je dépensais gaiement l'argent que je gagnais facilement.

---

(1) On appelle ainsi les ouvriers qui travaillent en chambre, parce qu'ils ne sont pas maîtres.

Nous étions en 1790 : aux approches de la fête de la fédération, toutes les inimitiés politiques me parurent suspendues, et j'étais tenté de croire tout le monde patriote.

CHAPITRE IV.

INCARTADE DE GIFFARD. — RÉSOLUTION D'AGATHE.

Un bon citoyen comme moi ne pouvait se dispenser de prendre part aux travaux du Champ-de-Mars. N'était-ce pas à la fois un acte de civisme et une partie de plaisir ? J'y étais allé avec plusieurs amis. Après avoir manié la pioche, la bêche, et traîné tumultueusement la brouette au milieu de la plus grande chaleur du jour, nous entrâmes chez un traiteur du Gros-Caillou pour nous rafraîchir et nous bûmes copieusement d'un mauvais vin de cabaret. Nous regagnâmes notre quartier en troupe, chantant à tue tête

des chansons grivoises et patriotiques, nous excitant nous-mêmes à la joie la plus bruyante, poussant des cris de *vive la nation* à gorge déployée, forçant les passans à crier avec nous, et faisant de longues stations et d'amples libations à chaque cabaret qui se trouvait sur notre passage, en sorte qu'en arrivant à ma demeure, j'étais complétement ivre.

Je montai seul à ma chambre. En passant devant la porte de mesdemoiselles Beaumont, je vis qu'elle était entr'ouverte; je la poussai, j'entrai; mademoiselle Agathe était seule; sa sœur avait été en journée chez une dame du voisinage, et ne devait pas revenir avant dix heures du soir. Lefèvre devait passer une partie de la nuit à son imprimerie. Il faisait encore jour; mais mademoiselle Agathe avait déjà de la lumière; elle avait un ouvrage très-pressé à terminer. A ma vue, l'aimable fille laissa d'abord lire dans ses yeux, selon son usage, un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissi-

muler ; mais bientôt, m'examinant avec attention, elle s'aperçut de l'état où m'avaient mis nos fréquentes stations dans les cabarets de la route. C'était la première fois que je paraissais ivre devant elle. Son premier mouvement fut un mouvement de répugnance ; mais tout à coup, se voyant seule avec moi, sachant que sa sœur et son tuteur étaient absens pour long-temps encore, elle éprouva un grand effroi. Mes paroles n'étaient pas de nature à la rassurer. Enhardi par le vin et par l'occasion, je lui fis brusquement cette déclaration d'amour que jusque-là je n'avais osé lui adresser, cette déclaration que la tendre fille attendait depuis si long-temps, qu'elle avait été disposée à bien recevoir, à laquelle elle s'était préparée à répondre avec tant de franchise. Son trouble, son épouvante, et il faut bien le dire, sa répugnance augmentèrent. Elle se taisait, détournait les yeux et semblait vouloir me repousser de la main. Je saisis cette

main qu'elle chercha vainement à retirer, et, la baisant avec transport, je lui parlai de mariage, non comme un amant délicat qui aspire à obtenir un tendre aveu d'une femme vertueuse, mais comme un grossier séducteur qui cherche à faire entendre qu'il réparera par un mariage l'insulte qu'il médite. Je voulus l'embrasser et la serrer dans mes bras. Elle se leva vivement: « Sortez, sortez, » me dit-elle. Au lieu de lui répondre, je m'élançai vers la porte que je voulus fermer. Elle s'attachait à moi, me retenait les bras, et l'indignation se mêlant à la terreur: « Malheureux, s'é-» cria-t-elle, tu perds à jamais tous tes » droits sur mon cœur! » Malgré ses cris, malgré ses pleurs, égaré par l'ivresse, après avoir poussé la porte, j'allais mettre le verrou..... La porte s'ouvrant avec violence me repousse à quelques pas, et je vois paraître un jeune homme en uniforme.

C'était une de mes pratiques, M. Dérigny, ce jeune abbé qui, plein de patriotisme,

avait quitté le petit collet pour entrer dans l'état major de la garde nationale. Il venait de voir sa vieille tante qui demeurait au-dessus des demoiselles Beaumont ; en passant devant leur porte, il avait entendu les cris de mademoiselle Agathe. « Au secours, au secours! » s'écria-t-elle en le voyant et en se jetant dans ses bras. Furieux, je veux m'élancer sur Dérigny; il me saisit violemment, me fait faire une pirouette, me jette hors de la chambre et je roule sur l'escalier jusqu'au second étage.

Au bruit de ma chute, tous les habitans de la maison sortent effrayés de leurs appartemens, une lumière à la main, en sorte qu'il était impossible que ma mésaventure eût plus de témoins, et qu'elle fût éclairée par une plus belle illumination. « Ce n'est » rien, » dit le jeune Dérigny, du haut de l'étage supérieur, « monsieur a fait un » faux pas ; j'espère qu'il n'est pas blessé. » Au même moment la petite Thérèse ren-

trait. Me voyant entouré de tous les locataires, et apprenant ma chute, elle s'approche avec le plus vif intérêt; mais reconnaissant qu'en effet je n'ai pas la moindre contusion, et s'apercevant de mon ivresse, elle se met à rire et monte chez sa sœur. « N'a-t-on pas raison de dire qu'il » y a un Dieu pour les ivrognes ! » s'écrie un des locataires en rentrant chez lui. — « Un honnête homme s'y serait tué ! » dit un autre; et il rentra chez lui comme le premier. — « Appuyez-vous sur moi, » monsieur Giffard, » dit un troisième plus compatissant, « je vais vous conduire jusqu'à » votre lit, et demain il n'y paraîtra plus. » Quelle honte pour un homme qui avait autant de vanité ! J'éprouvais une espèce de rage, et j'étais encore plus confus; je montai sans proférer un mot. En passant devant la porte de la fatale chambre, j'entendis le jeune Dérigny dire à mademoiselle Agathe : « Reprenez vos sens, ma» demoiselle; vous n'avez plus rien à crain-

» dre ; je vous laisse avec ma tante et votre
» sœur. » Sa vieille tante, tout effrayée, était sortie de chez elle, comme les autres locataires, au moment où j'avais roulé à peu près une vingtaine de marches. Je vis le jenne homme saluer ces dames d'un air respectueux, et descendre lestement l'escalier, toutefois pas aussi rapidement qu'il me l'avait fait descendre.

Le lendemain, je me levai de très-bonne heure, et je courus chez monsieur Dérigny. Dès qu'il m'aperçut, il m'éclata de rire au nez, et d'un ton moqueur : « Ah !
» vous voilà, Giffard, me dit-il ; je vous
» sais gré d'avoir commencé par moi votre
» tournée. Allons, coiffez-moi. »—« Vous
» coiffer!...... morbleu! monsieur l'abbé,
» monsieur l'officier, croyez-vous... parce
» que je ne suis qu'un perruquier... Mais,
» monsieur, grâce au ciel et à l'assemblée,
» l'égalité est proclamée ; je suis aussi
» garde national, moi, et j'espère que vous
» me ferez raison..... » — « De quoi ? re-

» prit-il; de vous avoir empêché de com-
» mettre une mauvaise action ? » A ces mots, malgré toute mon effronterie et la colère dont j'étais animé, je ne pus m'empêcher de baisser les yeux. Il continua : « monsieur Giffard, si la leçon que je vous
» ai donnée hier ne vous suffit pas, je suis
» prêt à vous en donner une seconde, mais
» après que nous aurons fait chacun notre
» service. On m'attend à l'état major ; vos
» pratiques vous attendent ; coiffez-moi. »
— « Eh bien ! oui, monsieur, je vais vous
» coiffer ; mais ensuite... » — « Ensuite,
» mon cher Giffard, vous sentirez que
» pour votre réputation il est important
» de ne donner aucune suite à cette aven-
» ture. J'ajouterai que vous devez vous
» taire, quand ce ne serait que par égard
» pour mademoiselle Beaumont envers qui
» vous devez être empressé de réparer vos
» torts. Il serait beau vraiment que vous
» vous avisassiez de tuer son défenseur.
» Croyez-moi, ne faites pas de bruit ; per-

» sonne, excepté mademoiselle Agathe et » moi, ne connaît l'affaire telle qu'elle est » arrivée. Je réponds que mademoiselle » Beaumont ne la révélera pas même à » son tuteur; contentez-vous de passer » pour un ivrogne. » — « Mais, monsieur... » J'étais si confus qu'il me fut impossible de pousser plus loin ma phrase. J'achevai de le coiffer en silence, et je sortis.

J'ai fait bien des sottises dans ma vie; je peux même dire que ma vie n'a été qu'une longue suite de sottises; mais j'ai toujours eu de bons mouvemens soit avant, soit après mes fautes. Je réfléchis qu'en effet je m'étais conduit d'une manière horrible, que mademoiselle Agathe était belle, vertueuse, qu'elle était un excellent parti pour moi, que plus tôt un jeune homme se rangeait, plus tôt il se mettait en état de faire son chemin. Je ne doutais pas que la chère demoiselle ne m'aimât; je résolus de réparer ma sotte entreprise et de combler ses vœux en l'épousant.

M. Dérigny ne s'était pas trompé; mademoiselle Agathe ne révéla l'aventure à personne; je jugeai qu'elle n'en avait parlé ni à sa sœur ni à son tuteur; car ni l'un ni l'autre ne me firent mauvaise mine. Je m'étais proposé de lui apprendre sur-le-champ mes honorables projets. Je ne doutais pas qu'ils ne fussent bien accueillis; mais, lorsque le jour même j'eus l'occasion de me trouver seul avec elle, je ne savais comment entamer l'entretien. Elle ne m'adressa aucun reproche; sa figure était sévère et point irritée. Tandis que je cherchais mes paroles, elle appela sa sœur qui était dans une chambre voisine, et qui s'empressa de venir la joindre. Deux jours se passèrent de la sorte, moi toujours embarrassé, elle toujours froide, silencieuse et trouvant toujours un prétexte pour me quitter ou pour appeler quelqu'un auprès d'elle. Enfin, le troisième jour, je m'enhardis, je la suppliai de m'entendre; elle ne me répondit point. Aux excuses que je

me permis de lui faire de mon affreuse conduite, aux accusations sans mesure que je portai contre moi-même, elle continua de garder le silence. Enfin, lorsque d'un ton respectueux, timide et trop pénétré pour n'être pas cru sincère, je lui parlai de mon amour, sur la force duquel je rejetais tous mes torts, et du projet...... de l'espoir que j'osais former de les lui faire oublier en étant pour elle le plus tendre et le plus fidèle des maris : « Il est trop tard, » me dit-elle d'un ton calme; « jamais je » n'épouserai l'homme qui s'est permis » envers moi un si odieux outrage. »

Par malheur mes bons mouvemens sont courts; fort piqué, je résolus de punir mademoiselle Agathe en ne pensant plus à elle, et je n'y pensai plus.

Je n'ai pas besoin de dire que mon affaire avec M. Dérigny n'eut pas d'autres suites. Il continua de me traiter familièrement, avec bonté, et je continuai de le coiffer.

Pour m'étourdir, je redoublai de patriotisme, je redoublai d'ardeur pour le plaisir. L'époque était favorable; sans parler de la grande fête de la fédération, tout le mois de juillet 1790 fut pour Paris une succession de fêtes et de divertissemens. Que de repas! que de revues! que de cérémonies! Nos spectacles regorgeaient de monde et rivalisaient pour étaler toutes nos richesses dramatiques aux yeux des Français réunis de toutes les parties du royaume. Tous nos établissemens publics, tous nos monumens, toutes nos curiosités, nos palais, la bibliothéque, le cabinet d'histoire naturelle, les Invalides, les Gobelins étaient visités, admirés à toute heure par une foule toujours renaissante. Tous les cœurs se livraient à la joie et à l'espérance; tout nous présageait la liberté, l'union, la paix et le bonheur. Tout le monde était dans l'ivresse.

CHAPITRE V.

MARIAGE D'AGATHE.—AGIOTAGE DE GIFFARD.

Au milieu de ma vie dissipée, malgré mon dessein de ne plus m'occuper de mademoiselle Agathe, je remarquai qu'elle conservait avec moi des manières froides et réservées, et je lui trouvais un petit air boudeur. Quelquefois j'en étais piqué; le plus souvent, plein de fatuité, je me persuadais qu'elle n'avait pas cessé de m'aimer, et qu'elle serait à moi quand je voudrais lui faire la grâce de penser à elle.

Tout à coup, Lefèvre perdit sa tristesse. Quelques jours se passèrent, et il devint tout-à-fait gai, plus gai qu'il n'avait jamais été. J'étais étonné de ce change-

ment; j'en eus bientôt l'explication. Voyant Agathe pensive et sérieuse, Lefèvre l'avait interrogée; il s'apercevait avec peine, disait-il, que sa chère pupille ne me recevait plus aussi bien qu'autrefois. Sans révéler notre aventure, Agathe lui avait répondu que ma conduite lui inspirait des craintes, des réflexions qui m'étaient contraires; puis elle lui avait fait le tableau des vertus, des qualités qu'elle désirait rencontrer dans l'homme qu'elle épouserait, et il se trouva que ces vertus, ces qualités, étaient précisément celles qui distinguaient Lefèvre. A cette double déclaration qu'elle ne m'épouserait pas, et qu'elle préfèrerait un homme qui lui ressemblât, quel bonheur pour Lefèvre! c'était le premier rayon d'espoir qui brillait à ses yeux; mais il était si modeste! il n'osait se fier à ses espérances! Il était si timide il n'osa presser Agathe de s'expliquer. En rougissant, en hésitant, il dit que l'heure l'appelait à son travail, et il quitta brusquement sa pu-

pille. Mais n'en était-ce pas assez pour que sa tristesse disparût.

Quelques jours après, il se trouva seul avec Agathe, il voulait parler; il se taisait. Ce fut Agathe qui la première, avec un sourire agréable, enchanteur, où il y avait autant de bonté que de confiance, lui proposa de reprendre la conversation de l'autre jour: « Enfin, lui dit-elle, vous êtes » mon tuteur, et c'est vous, c'est vous » seul que je dois consulter sur le choix » d'un mari. C'est à vous que je dois ré» véler l'état où se trouve mon cœur. » Encouragé par des paroles si bienveillantes, et prononcées avec tant d'amitié, Lefèvre laissa enfin échapper l'aveu des doux projets qu'il avait formés, mais sans exigeance, avec la délicatesse du plus généreux amant, protestant qu'il désirait avant tout le bonheur de sa pupille, et qu'il la suppliait de s'expliquer avec une entière franchise. Après ces mots, il garda le silence, et il attendait en tremblant ce qu'elle

allait répondre. Agathe, d'un ton à la fois grave et tendre, lui avoua ce qui s'était passé dans son âme; elle lui avoua qu'elle avait éprouvé pour moi un sentiment de préférence, qu'en même temps elle avait cru remarquer l'amour de Lefèvre pour elle, qu'elle en avait été bien touchée; mais qu'elle aurait cru manquer à ce qu'elle lui devait à lui-même, si elle lui avait porté un cœur où il y avait de l'inclination pour un autre. « Heureusement, ajouta-t-elle, j'ai été » bientôt éclairée. » Alors, toujours en se gardant de révéler mon odieuse tentative, et même sans trop m'accuser : « Après » m'être bien convaincue, dit-elle, que » jamais je ne pourrais être heureuse avec » un homme du caractère de Giffard, j'ai » renoncé à lui pour toujours....... Mon » cher tuteur, ajouta-t-elle d'un ton ému, » vous m'avez inspiré une estime, un res- » pect, une amitié qui ne se démentiront » jamais; et si vous pensez comme moi que » ces sentimens doivent suffire au bonheur

» d'un ménage, que peut-être ils valent » mieux qu'un sentiment plus vif et né- » cessairement moins durable...... » Elle s'arrêta, baissa les yeux, et d'une voix faible, elle dit: « Je suis à vous; il ne tient » qu'à vous de changer bientôt ce nom de » tuteur en un autre plus doux et plus » tendre. » Elle avait laissé tomber sa main dans celle du modeste et heureux Lefèvre; il la saisit avec transport; dans son ivresse il ne pouvait trouver une seule parole pour exprimer tout son bonheur : mais doit-on s'étonner qu'à dater de ce moment il eût repris toute sa gaieté ?

Lefèvre en y mettant beaucoup d'égards, de ménagemens, et conservant sa modestie, même dans son triomphe, m'apprit bientôt qu'il allait épouser l'aînée de ses pupilles. Je fus un peu déconcerté de la nouvelle; mais aussitôt je pensai qu'Agathe et Lefèvre en se mariant me rendaient un véritable service; que, malgré mes sages résolutions, j'aurais pu me laisser entraî-

ner par mon goût très-vif pour Agathe et surtout par l'amour qu'elle avait pour moi; je pensai qu'après avoir mené encore pendant quelques années une joyeuse vie de garçon, je pourrais bien songer à la petite Thérèse qui promettait d'être bien plus aimable que sa sœur, à moins cependant, ce qui me paraissait très-probable, que je ne trouvasse l'occasion d'un riche et brillant mariage.

Je fus de la noce; la jeune mariée était éblouissante de beauté, et m'inspira quelques regrets. Unie à son tuteur et croyant n'avoir plus rien à craindre ni d'elle-même ni de moi, la généreuse Agathe avait oublié ma faute; elle n'était plus ni contrainte ni gênée par ma présence, et elle me témoignait une sincère et franche amitié. J'en conclus que j'étais encore aimé; je pensai que, si je le voulais, je pourrais faire jouer un mauvais personnage à mon ami Lefèvre; mais aussitôt mêlant la délicatesse à la vanité: « Oh Dieu! me dis-je

» moi, porter le trouble et le déshonneur
» dans le ménage d'un homme respectable!
» d'un ami!.... loin de moi cette affreuse
» pensée. » Je dansai beaucoup avec la petite Thérèse qui avait alors seize ans, et qui de jour en jour devenait plus médisante et plus coquette.

Pour ne pas m'exposer, pour ne pas exposer la trop sensible Agathe, je m'abstins de voir fréquemment les nouveaux mariés; je crus même devoir déménager: n'étais-je pas un voisin trop dangereux? Lefèvre me pressait beaucoup de multiplier mes visites, me reprochait d'abandonner mes amis. Tantôt je le trouvais déjà un bien bon mari; tantôt il me semblait qu'au milieu de ses instances et de ses reproches affectueux, il me savait gré de ma discrète conduite.

Agathe était une ouvrière très-habile, très-exacte et par conséquent très-employée; Lefèvre savait parfaitement son métier; le ménage prospéra. Il n'y avait

pas de fortune; mais il y avait toute l'aisance suffisante à d'honnêtes artisans. A la fin de chaque mois, on avait mis en réserve quelques économies qui devaient servir aux frais des maladies qui pourraient survenir, à l'éducation des enfans qu'on espérait bientôt avoir, et aux besoins de la vieillesse qui, grâce au ciel, était encore éloignée.

Pour moi, je ne faisais plus mon métier qu'en amateur; j'avais seulement conservé quelques pratiques de choix; ma principale ressource était d'être brocanteur. J'étais en relation avec des usuriers juifs ou chrétiens; je faisais prêter de l'argent sur billets ou sur gages à des femmes gênées par leur maris; à des fils de famille dont la majorité approchait, à des négocians pressés par des échéances; à des nobles qui voulaient émigrer. Les assignats m'ouvrirent une nouvelle branche de commerce, j'en achetai, j'en vendis. j'avais un commissionnaire zélé, actif, un

peu voleur, un peu espion, que j'envoyais opérer pour mon compte dans les cabarets du perron du Palais-Royal. Quelquefois j'y allais moi-même, et je joignis à mes autres métiers celui d'agioteur.

Quant à mes opinions politiques, je commençais à m'ennuyer de la continuité de notre effervescence, je trouvais que nos députés n'en finissaient pas. Suivant l'événement du jour, selon la personne avec qui je parlais, tantôt admirant, tantôt raillant ce qu'on faisait, inquiet de ce qu'on allait faire, m'accommodant à ce qui était fait, aujourd'hui effrayé, demain rassuré, tour à tour patriote vacillant ou ferme, aristocrate par complaisance ou par calcul, spéculant sur les assignats, et méditant de spéculer sur les biens du clergé, je cherchais tout à la fois à profiter et à me distraire de la révolution.

Il y avait alors une foule de journaux de tous les partis. Tous avaient des titres respectables; l'un s'appelait l'*Ami du roi*,

l'autre le *Patriote*, un autre le *Modérateur*; oh! s'ils avaient rempli bien en conscience ce que promettaient ces titres pompeux! on se souvient des horreurs que prêchait déjà l'effroyable journal qui s'intitulait l'*Ami du peuple.* Lefèvre, toujours patriote, mais toujours sage et modéré ne voulut pas tremper dans ces excès, même comme simple ouvrier; il quitta successivement plusieurs maisons où se fabriquaient les journaux exagérés dans un sens ou dans un autre, et qui contribuèrent si bien à corrompre la révolution. Les premières imprimeries de Paris se le disputaient, et jamais il ne manqua d'ouvrage.

CHAPITRE VI.

CLUBS ET COMÉDIE BOURGEOISE.

Les clubs et les sociétés populaires étaient déjà établis sur toute la surface de la France. Outre le fameux club des amis de la constitution qui, depuis, devint le club encore plus fameux des Jacobins, outre le club éphémère des Feuillans, il y en eut beaucoup d'autres à Paris, occultes ou publics, et plus ou moins nombreux. Toujours curieux, toujours pressé de m'agiter, de me montrer, d'intriguer, j'eus la fantaisie d'être admis dans quelques-uns. Rien de plus facile. Chaque clubiste se faisait un point d'honneur de recruter parmi ses connaissances; on me

savait actif, remuant, bavard, inconséquent, et je pouvais paraître à chacun un homme précieux pour son parti.

Chose singulière! j'étais encore patriote, et le premier club où je fus introduit était aristocrate. J'avais fourni à un ami du marquis de Rinville une partie de marchandises dont il cherchait à faire de l'argent. J'avais cru devoir déguiser devant lui mes sentimens. Il me donna rendez-vous, pour terminer, dans une maison où il y avait beaucoup de monde : c'était un club. On se piquait d'y être plus royaliste que la cour; on s'y exprimait avec rage contre les enragés. Il y avait des grands seigneurs, des parlementaires, d'anciens anoblis, quelques femmes titrées et de grosses bourgeoises qui faisaient les grandes dames. Je fus bien surpris d'y voir mon ancienne pratique M. de Volnis, l'écrivain philosophe. Malgré les beaux ouvrages qu'il m'avait fait copier, je ne le croyais pas de cette force d'aristocratie. Il

y avait long-temps que je ne l'avais vu et j'eus peine à le reconnaître. Il avait quitté le costume ecclésiastique; ce fut lui qui m'aborda le premier. En perdant son bénéfice, il avait achevé de perdre sa philosophie; mais, tout en faisant l'aristocrate forcené, il avait peur; il me recommanda de ne pas dire que je l'avais vu en si bonne société; je lui fis la même recommandation pour mon compte. Il se félicitait de ce que, n'ayant jamais été dans les ordres, il ne s'était pas trouvé dans l'alternative de prêter ou de refuser le serment imposé aux prêtres.

Cela me mit en goût : j'allai dans un club démocrate. J'y fus conduit par M. Dairiol, cet électeur de Paris si exagéré patriote; j'y vis des hommes bien vêtus, d'autres en guenilles, et quelques femmes du peuple. Ce fut là que pour la première fois j'entendis prononcer le mot de république. Je fus encore bien surpris; j'y trouvai une autre pratique, le comédien Du-

rosay. En sortant de la séance, j'étais épouvanté des projets, des rêves que je venais d'entendre. Fidèle à son système de se moquer de tout le monde, Durosay raillait les honorables membres ses collègues, et me soutenait qu'ils étaient plus ridicules que dangereux.

J'allai dans un club de modérés où l'on manqua de se prendre aux cheveux.

Ces promenades dans les différens clubs achevèrent de me donner de l'insouciance et même de la répugnance pour la chose publique. Au lieu de m'associer à un club, je m'associai à une troupe de jeunes gens qui ne songeaient qu'à passer le temps gaiement. C'étaient des clercs de procureur, des garçons marchands, des artisans qui jouaient la comédie bourgeoise. Ils avaient loué un appartement de deux ou trois pièces; en abattant une cloison, on avait fait une grande salle de deux petites. L'une d'elles avait été tant bien que mal transformée en théâtre; dans l'autre on avait

pratiqué un parterre et des loges. Un apprenti peintre en bâtimens, qui était un de nos acteurs, nous avait barbouillé des décorations; un fripier des piliers des halles nous louait des costumes. Quel plaisir! quel bonheur! que de bonnes fortunes! que d'aventures galantes avec les ouvrières en modes et les actrices des petits théâtres qui venaient faire avec nous les coquettes, les soubrettes, les ingénuités et les princesses! car nous jouions aussi la tragédie..... des tragédies patriotiques! c'étaient les pièces que mes camarades aimaient de prédilection. Je le demande à tous ceux qui se sont amusés à jouer la comédie; ce goût ne devient-il pas bientôt une passion qui vous domine? je ne pensais, je ne rêvais qu'à la comédie.

J'obtins des succès très-flatteurs. J'aimais beaucoup à jouer les héros dans les tragédies, et les colins dans les opéras comiques; mais j'aimais surtout les petits maîtres, les marquis, les chevaliers dans

les pièces de bon ton. On trouvait que je portais à merveille l'épée et l'habit brodé; il n'y avait contre moi que mon maudit accent languedocien dont on prétendait que je ne pouvais me défaire ; car moi, je soutenais que je n'en avais plus ou presque plus. Je m'étais gardé de dire à mes camarades que j'avais été garçon perruquier, et que je conservais encore quelques pratiques par amitié, par habitude et pour ne pas perdre ma main. Je me faisais appeler Giffard de Quissac, et l'on ne doutait pas que je ne fusse un jeune homme d'une très-bonne famille.

Je voulus faire admirer mes talens à mon ami Lefèvre, à sa femme et à la sœur de sa femme; je leur donnai des billets qu'ils acceptèrent avec reconnaissance. Ce soir-là, je me surpassai; je jouais le fils de Brutus et le marquis petit-maître de *la Feinte par amour*. Aussi quand j'allai les voir le lendemain, ils étaient dans l'admiration. La personne la plus enthousiasmée,

c'était la petite Thérèse. Bientôt elle laissa entrevoir à sa sœur qu'elle voudrait bien aussi jouer la comédie. Je pensai que Thérèse serait une excellente acquisition pour notre troupe; j'appuyai sa demande avec beaucoup de chaleur. Il s'en fallait que la proposition fût du goût de madame Lefèvre; elle craignait que la comédie ne dérangeât sa sœur, qui n'avait pas déjà trop d'inclination pour son état. Connaissant le caractère vif et léger de Thérèse, sachant qu'elle passait les nuits à lire des romans, la bonne madame Lefèvre avait bien d'autres craintes; j'essayai de la rassurer, je lui vantai la bonne conduite de tous nos jeunes gens, la sagesse, la vertu de toutes nos dames. Madame Lefèvre n'était pas convaincue par tous mes beaux raisonnemens, et elle doutait surtout de celui qui répondait des autres. Cependant elle aimait tant sa sœur! Thérèse la priait d'un ton si caressant, qu'elle se sentait ébranlée. Pour achever de la décider, son mari se

joignit à nous. Lefèvre, depuis son mariage, était devenu pour sa petite belle-sœur le père le plus tendre et le plus faible; il la gâtait comme on gâte un enfant bien-aimé. Il fut convenu que madame Lefèvre ne quitterait pas sa sœur pendant les répétitions qui se faisaient le soir après le travail de la journée, car chacun des acteurs et des actrices avait un état que la comédie lui faisait bien un peu négliger, mais qu'il fallait avoir l'air d'exercer. Il fut convenu que madame Lefèvre aurait la bonté de servir de femme de chambre à sa sœur pendant les représentations. La petite Thérèse sauta de joie en voyant qu'on cédait à ses vœux, et elle se mit tout de suite à étudier ses rôles. Je la présentai ainsi que sa sœur à la société, et elle fut agréée.

Les débuts de mademoiselle Thérèse Beaumont furent très-brillans ; elle jouait les jeunes princesses de la tragédie et les soubrettes de la comédie. On la cita bientôt comme une de nos premières actrices.

Comment n'en devins-je pas alors passionnément amoureux ? Mon cœur était occupé d'une autre passion. Une demoiselle Aglaé Delbois, seconde fille de boutique d'une des principales marchandes de modes de la rue de la Ferronnerie, qui jouait les reines et les coquettes, m'avait inspiré des sentimens d'autant plus violens qu'elle faisait la cruelle avec moi.

Grâce à cette profonde passion, à mes spéculations sur les assignats, à mon commerce de brocantage, aux répétitions, aux représentations de nos comédies bourgeoises, tout mon temps était pris, toutes mes idées étaient absorbées; et les grands événemens qui remplirent l'année 1791 se passèrent sans que je m'en inquiétasse. Nous avions bien parmi nous quelques bons patriotes qui entrèrent en défiance de la cour au moment du départ du roi, qui reprirent toute leur confiance à l'acceptation de la constitution; mais nos tracasseries de coulisses nous occu-

paient bien plus que les affaires publiques.

Que de gentilshommes avaient déjà émigré! Le marquis de Rinville était encore en France; il se proposait bien d'aller joindre ses amis de Coblentz; mais il reculait toujours l'instant du départ. Il aimait tant Paris, quoiqu'il le trouvât déjà bien changé! Comment le quitter? C'était encore le lieu où il pouvait le plus facilement s'amuser et faire des dettes. Cependant il poursuivait de ses quolibets les patriotes; il les narguait par sa contenance impertinente, dans les promenades, dans les spectacles, surtout au théâtre de la rue Feydeau qui venait d'être construit, et où il ne manquait pas de se montrer les jours d'opéra italien, parmi les aristocrates les plus prononcés. Il croyait toujours que la révolution ne durerait pas, et que le premier coup de canon tiré par les armées étrangères ferait tout rentrer dans l'ordre et la soumission.

Un jour je lui parlai de notre comédie bourgeoise. « Oh! c'est trop plaisant, » s'écria-t-il en éclatant de rire, « Toi, » Giffard, jouer la comédie! » — « Et la » tragédie, s'il vous plaît, monsieur le » marquis, » repris-je avec une gravité importante. « La tragédie! c'est encore » plus comique. » Il continuait de rire aux éclats. « A votre aise, lui dis-je; mais » je vous réponds que, sans parler de » moi qui ne vais pas trop mal, nous » avons des talens et de l'ensemble. A » notre dernière représentation, M. Du- » rosay, qui est certainement un des pre- » miers talens du boulevart pour la pan- » tomime et pour la diction, est venu nous » voir, et il a été très-content, si content » qu'il en était presque jaloux. » — « Ah! » parbleu! il faut que je voie cela; Paris » offre si peu de ressources aujourd'hui » que je ne veux pas laisser échapper cette » occasion de rire; il faut que tu me don- » nes une loge pour moi et pour mes

» amis. » A cette demande de M. le marquis, je me trouvai fort embarrassé. Je désirais, dans mon amour-propre, frapper d'admiration un connaisseur comme M. de Rinville; mais, d'un autre côté, M. le marquis et ses amis étaient si railleurs, si disposés à s'égayer aux dépens de nous autres, qu'en dépit de la révolution ils continuaient à regarder du haut de leur grandeur! Je tremblais que nos talens n'échouassent devant ces messieurs. Ma vanité l'emporta. Deux jours après, j'apportai à M. le marquis les coupons d'une loge de six places, où trois personnes pouvaient tenir à l'aise.

On jouait une tragédie patriotique. Le marquis et ses amis, suivant l'usage ordinaire de ces messieurs, arrivèrent fort tard, vers la fin du premier acte, et causèrent un grand scandale en entrant et en laissant tomber avec fracas leurs banquettes. Je ne sais quel bel esprit de notre troupe dit en ricanant : « Ils ne sont pas

» changés depuis Molière. » A chaque vers ils faisaient retentir la salle de bravos et d'applaudissemens ironiques, en sorte que le parterre était courroucé, et que nous autres acteurs, sur le théâtre, nous étions tout déconcertés. Pour ma part, j'étais glacé, je ne me sentais plus mes moyens; la mémoire me manqua deux ou trois fois; j'appelai le souffleur à mon aide, et le pauvre souffleur, aussi troublé que les acteurs, feuilletait son livre sans pouvoir s'y retrouver. La tragédie se traîna ainsi jusqu'à la fin, avec des coupures forcées. Entre les deux pièces, le parterre furieux voulait faire un mauvais parti à MM. les aristocrates qui, tout fiers d'avoir jeté le désordre dans une troupe de comédiens bourgeois, regardaient le parterre d'un air insolent, et semblaient avoir remporté une victoire sur les patriotes français.

Mademoiselle Thérèse Beaumont n'avait point joué dans la tragédie; mais elle avait un joli rôle de soubrette dans la petite

pièce. Nous tremblions que ces messieurs ne troublassent également cette petite pièce, et mademoiselle Thérèse surtout avait une grande frayeur. Nous fûmes agréablement trompés. Ils furent attentifs, silencieux; ils applaudissaient, mais avec décence, et toujours à propos. Mademoiselle Thérèse, parmi tous les autres, eut le bonheur de leur plaire. Le marquis paraissait en extase du mérite et de la jolie figure de la jeune actrice.

CHAPITRE VII.

COMMENCEMENT D'UNE DOUBLE INTRIGUE AMOUREUSE.

Le lendemain, je trouvai M. de Rinville enchanté du spectacle; il s'était bien un peu diverti à la tragédie, beaucoup moins cependant que ses compagnons à qui, plusieurs fois, il avait voulu vainement imposer silence; mais il avait été ravi de la manière dont la petite pièce avait été jouée. Il me fit de grands complimens : jamais il ne se serait douté que j'eusse autant d'aisance et de talent; puis il me parla en enthousiaste du jeu de l'actrice qui avait joué la soubrette. C'était Thérèse. Il lui trouvait la figure la plus piquante, une

voix nette et mordante, beaucoup d'esprit, de grâce et de naturel. « Sais-tu la folle » idée qui m'a passé par la tête? ajouta- » t-il; j'ai envie de m'enrôler parmi vous. » Ce doit être un grand plaisir que celui » de jouer la comédie... quand on a du ta- » lent; et j'en ai : Oui, parbleu! sais-tu » qu'au collége j'ai joué, avec beaucoup de » succès, Dolabella dans *la Mort de Cé-* » *sar?* » Alors il se mit à me déclamer toute une tirade de tragédie. Suivant ma double habitude de penser comme les personnes qui me parlaient, et de chercher toujours à les flatter, je lui rendis tous les complimens qu'il venait de m'adresser. Je trouvais dans sa déclamation un ton d'homme de qualité qui m'enchantait. « Tu » crois donc, me dit-il, que je ne m'en » tire pas mal, et que je pourrai faire hon- » neur à la troupe? Allons, c'est décidé; » dès ce soir tu me présenteras à tes ca- » marades. Je n'y mets que deux condi- » tions. La première, c'est que tu ne me

» feras connaître à personne pour le marquis de Rinville. Je me nommerai..... » comment?... Silvestre; oui, M. Silvestre, » jeune homme très comme il faut, fils » d'un procureur de province, envoyé à » Paris par sa famille pour y étudier la » médecine, le droit ou la chirurgie. La » seconde, c'est que je ne serai pas forcé » de jouer dans vos horribles pièces pa- » triotiques. Oh! ne crains rien; cela ne » m'empêchera pas de faire le patriote, et » de passer pour l'un des vôtres; car vous » êtes tous sans doute des démocrates enra- » gés?... Patience, patience, messieurs... » ajouta-t-il en soupirant, et mêlant à son soupir un petit ton de menace.

Nous convînmes de nos faits; le soir même il y avait une répétition et une assemblée générale. Le marquis fut présenté, admis dans la compagnie sous le nom de Silvestre. Il choisit l'emploi des valets; il était aisé de voir que ce choix était dicté par l'idée qu'il se trouverait en scène avec

la soubrette. Dès cette première soirée, tout le monde s'aperçut que le nouveau venu, M. Silvestre, regardait avec beaucoup d'intérêt et de sensibilité mademoiselle Thérèse Beaumont. Je m'en aperçus comme les autres; mais j'avoue que je ne m'en inquiétais pas beaucoup; je n'étais occupé que de ma belle Aglaé, près de laquelle je continuais de me montrer aux petits soins, et qui continuait d'être fort dédaigneuse avec moi. Une seule personne ne remarqua pas les regards très-significatifs de M. Silvestre; ce fut la bonne madame Lefèvre qui ne manquait pas d'accompagner sa sœur à toutes les répétitions. Parmi tous ces jeunes gens, c'était surtout moi que cette digne femme craignait pour sa sœur. C'est sur moi, c'est contre moi qu'elle dirigeait toute sa surveillance. Elle ne pouvait croire qu'il y eût un aussi mauvais sujet que moi. Quant à M. Silvestre, elle ne fit attention qu'aux politesses qu'il lui adressa et à ses discours sages et sensés. Le

marquis n'était pas un aigle; mais il savait merveilleusement faire l'hypocrite et le sentimental auprès des dames; peut-être même madame Lefèvre conçut-elle dès ce moment l'idée que ce jeune homme serait un bon parti pour Thérèse. Après la répétition, M. Silvestre offrit à madame Lefèvre de la reconduire, et il avait déjà inspiré tant de confiance que son offre fut acceptée. Ce fut un coup d'œil fort divertissant pour moi de voir l'élégant marquis de Rinville transformé en jeune étudiant, donnant le bras droit à madame Lefèvre, le bras gauche à mademoiselle Thérèse, et reconduisant avec respect jusqu'à leur porte deux pauvres couturières.

Que j'eus à me féliciter de cette soirée! Dans cette pièce où M. Silvestre devait jouer le valet, et mademoiselle Thérèse la soubrette, on me donna le rôle d'amoureux; le rôle d'amoureuse appartenait de droit à mademoiselle Aglaé. Quel bonheur de pouvoir parler d'amour pendant les répé-

titions et la représentation à la femme que j'adorais! Quelles délices de recevoir en scène un tendre aveu de celle dont je voulais réellement obtenir un aveu! Mademoiselle Aglaé avait une passion prononcée pour les gens de qualité. Elle était la plus aristocrate de toutes nos dames. Par vanité, par caprice, tandis que la plupart des comédiens et des petits bourgeois se prononçaient en patriotes, beaucoup de comédiennes et de grisettes se prononçaient en aristocrates; elles se regardaient comme des femmes de qualité. Au surplus il y avait une cause à l'aristocratie de mademoiselle Aglaé. Elle avait pour bienfaiteur, pour ami, un riche patriote; pour le séduire elle avait commencé par afficher un grand patriotisme; depuis qu'elle le tenait, elle faisait l'aristocrate pour le contrarier. Je ne sais si elle fut touchée de quelques airs de petit maître que je m'avisai de prendre; mais pour la première fois, tandis que le marquis reconduisait madame Lefèvre et sa sœur,

j'obtins la faveur de reconduire mademoiselle Aglaé, qui venait toute seule à la répétition sans mère, sœur, ni cousine.

Ce soir-là même, je commençai à exécuter un grand et téméraire projet que le travestissement de M. le marquis m'avait inspiré. « Voilà un marquis, m'étais-je dit, » qui se transforme en élève en droit; » pourquoi ne me transformerais-je pas en » marquis?» D'abord, pour disposer en ma faveur mademoiselle Aglaé, je lançai deux ou trois mots bien aristocratiques; je vis qu'ils faisaient leur effet, qu'à mesure que je m'escrimais contre la révolution, le dédain diminuait et l'estime augmentait. Il ne fallait pas aller trop vite; j'attendis que nous fussions près de la rue de la Ferronnerie pour laisser échapper d'autres mots sur les dangers que couraient à Paris les hommes de qualité qui avaient eu l'imprudence de se prononcer dans leurs provinces, quelques autres sur la nécessité où se trouvaient plusieurs hommes très com-

me il faut de se cacher, de se déguiser, de passer pour des gens d'une qualité inférieure. Je vis que mes paroles donnaient beaucoup à penser à mademoiselle Aglaé. Elle me pressa vivement de m'expliquer; elle me dit qu'elle était capable plus que personne de garder un secret, surtout s'il intéressait une noble et malheureuse famille. J'eus l'air de me repentir d'avoir parlé : nous étions arrivés à sa porte ; je la saluai respectueusement et en me donnant avec autant de grâce que d'aisance les airs importans d'un fat de bonne maison.

Le lendemain, mademoiselle Aglaé me dit qu'elle n'avait pu dormir de la nuit et qu'elle avait été rêveuse toute la journée, tant elle s'était sentie préoccupée de la confidence que j'avais commencée. Alors je lui révélai que j'étais le jeune marquis de Quissac ; que j'avais été obligé de quitter le château de mes pères ; que je m'étais réfugié à Paris où ma famille me faisait passer de nombreux secours ; que mes

parens me laissaient le choix d'émigrer ou de rester caché dans la capitale ; que d'abord j'avais pensé qu'il convenait à un gentilhomme comme moi d'émigrer, mais qu'ensuite, et depuis que, pour passer le temps agréablement, je m'étais agrégé à cette petite troupe de comédie bourgoise, je me sentais retenu à Paris par un charme irrésistible et qui me fermait les yeux sur tous les dangers que j'y pouvais courir. « Car, » ajoutai-je en baissant les yeux et d'une voix tremblante, « il est un autre » secret que vous ignorez, que je crains » et que je brûle de vous dévoiler. » L'orgueilleuse grisette ne devinait que trop cet autre secret. Par pudeur ou plutôt par coquetterie, elle ne me pressa pas de le lui confier ; mais le jour suivant elle y revint avec adresse, adresse bien inutile, puisque je n'aspirais moi-même qu'à me déclarer ; ce que je fis avec le plus d'âme et de bon ton qu'il me fut possible. Comme j'avais d'ailleurs des manières galantes et géné-

reuses, avant le jour de la belle représentation où devait débuter M. Silvestre, et où mademoiselle Aglaé devait jouer avec moi le rôle d'amoureuse, elle m'avait avoué qu'elle n'était pas insensible à mon amour.

Pendant que j'avançais ainsi mes affaires auprès de mademoiselle Aglaé, M. le marquis de Rinville, sous le nom de Silvestre, continuait ses tendres œillades à mademoiselle Thérèse. Il cherchait à se donner l'air passionné en répétant les scènes du valet avec la soubrette; il y mettait plutôt la tendresse d'un amant que l'effronterie d'un valet. Il n'y a pas de surveillance qui tienne dans une société de comédie bourgeoise; malgré toute la vigilance de madame Lefèvre, le marquis trouva plus d'une occasion de glisser quelques mots à mademoiselle Thérèse; et d'ailleurs la bonne madame Lefèvre, toujours abusée, pensait de plus en plus que ce monsieur Silvestre était un jeune homme honnête, rangé, et

elle se plaisait à voir en lui un bon parti pour sa sœur.

On est fort indiscret dans les coulisses sur les intrigues galantes qui s'y préparent : aussi comme on chuchotait, comme on jasait déjà sur les soins et les assiduités de M. Silvestre près de sa jeune soubrette ! mais on y est d'une discrétion admirable avec les pères, mères, tantes, frères, sœurs, maris, ou amans trompés. Rien ne vint aux oreilles de madame Lefèvre qui continua de rester dans la plus complète sécurité.

Cependant j'eus un mouvement d'honneur. Je ne pensai pas à éveiller l'attention de madame Lefèvre, ni à révéler à Thérèse le véritable nom du prétendu Silvestre. Fi donc ! c'eût été une trahison envers mon camarade ; mais je crus devoir m'adresser à lui ; je le suppliai d'épargner l'innocente, de ne pas chercher à la placer sur la liste des infortunées qu'il avait faites. J'avais mis beau-

coup de pathétique dans mon allocution. Le marquis me répondit tantôt avec légèreté, tantôt avec cette hypocrisie assez habituelle parmi les hommes qui, pour déguiser leurs prétentions, ne se font pas scrupule d'accumuler les protestations d'honneur et de vertu. « Eh! mon cher, me disait-il, quelle opi-
» nion as-tu de moi? J'aime à causer avec
» cette petite fille parce qu'elle est à la fois
» innocente et maligne; mais voilà tout.
» Va, va, tu peux songer à l'épouser quand
» tu voudras; ce ne sont pas mes assidui-
» tés qui doivent mettre obstacle à votre
» mariage. » Je ne me sentais que médiocrement rassuré par ces belles paroles; mais j'étais tellement occupé de mon intrigue avec mademoiselle Aglaé! je crus avoir rempli tout mon devoir d'amitié envers Thérèse en implorant pour elle la compassion du marquis.

La représentation de début de M. Silvestre alla fort bien, à l'exception toutefois du débutant. Cet homme qui, peu de

jours auparavant, était venu dans l'intention de se moquer de nous, et qui s'en était joliment acquitté, nous donna beau jeu pour prendre une complète revanche. Il fut tour à tour gauche et froid. Il ne manqua pas de mémoire; mais il avait l'air d'un écolier qui récite sa leçon, et il manqua toujours d'âme et d'esprit. Comme il aurait été sifflé si nous n'eussions pas joué devant des amis! On se moque sans pitié et même avec délices d'un pauvre comédien; et l'on ne sait pas combien il est difficile de se borner à n'être pas ridicule en jouant la comédie. Le marquis de Rinville, malgré son peu de prétention à bien jouer, malgré sa fatuité, ou peut-être même à cause de sa fatuité, souffrait cruellement. Se montrer aussi mauvais acteur devant sa chère petite Thérèse! Être presque hué d'un parterre composé de bourgeois et de gens du peuple! il affectait de rire, il ricanait en rentrant dans les coulisses, comme s'il se fût moqué des murmu-

res du public ; mais il suait à grosses gouttes ; son rouge ne tenait pas sur ses joues ; on voyait que toute la machine était en souffrance. Peut-être eût-il été applaudi si l'on eût su que c'était M. le marquis de Rinville qui nous faisait l'honneur de jouer avec nous.

Heureusement pour lui, cet échec ne fit pas impression sur mademoiselle Thérèse. Le marquis, fort déconcerté sur le théâtre, continua d'être galant et passionné hors de la scène, et la pauvre jeune fille continuait de trouver M. Silvestre bien aimable.

CHAPITRE VIII.

GIFFARD EN BONNE FORTUNE.

Le jour du début malencontreux de M. le marquis, une circonstance contribua beaucoup à redoubler son dépit. Plus M. le marquis avait excité de murmures, plus son perruquier avait été applaudi. Jamais je n'avais si bien joué; mais aussi, jamais acteur n'avait été mieux secondé. Mademoiselle Aglaé Delbois se montra parfaite; nos scènes d'amour furent si brûlantes, nous nous sentions tellement électrisés que nous électrisâmes en même temps les loges et le parterre. Touchée de la chaleur avec laquelle je lui avais exprimé mes sentimens, mademoiselle Aglaé se laissa vaincre

à mes instances, et voulut bien me promettre de passer la journée du lendemain avec moi. Elle trouva le moyen d'obtenir un congé de sa marchande de modes, sous prétexte qu'elle était invitée à dîner chez une parente. Elle vint me joindre à un rendez-vous que je lui avais donné au coin de la rue aux Fers. Je l'attendais dans un fiacre où je m'empressai de la faire monter. Nous nous rendîmes chez un des traiteurs restaurateurs des nouveaux boulevards, à l'Arc-en-ciel. Nous demandâmes un cabinet particulier, j'ordonnai un dîner délicat. Nous nous proposions d'aller ensuite à l'Ambigu-Comique; après le spectacle je devais la reconduire en voiture au lieu de notre rendez-vous du matin, et de là, pour mettre en défaut la médisance, elle devait regagner à pied et seule, son magasin de modes.

Malheureusement, ce jour-là, il y avait à l'Arc-en-ciel un repas de douze ou quinze patriotes, membres de diverses sociétés po-

pulaires. Ils étaient à table quand nous arrivâmes ; ils parlaient très-haut et tous ensemble. La salle où ils étaient réunis n'était séparée de notre petit cabinet que par une légère cloison et une porte vitrée ; nous entendions leurs discours et leurs chants patriotiques. Ces discours et ces chants faisaient mal à une aristocrate aussi prononcée que mademoiselle Aglaé. En ma qualité de marquis de Quissac, aussi indigné qu'elle-même, plus d'une fois je parus tenté d'aller imposer silence à ces insolens chanteurs ; elle eut beaucoup de peine à me retenir.

Au milieu de ces voix confuses, il y en avait une qui de temps en temps semblait donner des inquiétudes à mademoiselle Aglaé, mais bientôt elle se rassurait. Plusieurs de ces importuns voisins sortaient, rentraient, passaient devant notre cabinet ; nous recommandions au garçon qui nous servait de fermer notre porte, mais quelquefois il la laissait entr'ouverte. Il venait de nous apporter des huîtres, lorsque cette

porte laissée entr'ouverte est poussée avec fracas, et nous voyons entrer un des convives de la salle voisine, un gros homme! d'une forte taille, l'œil furieux, la serviette à la boutonnière, qui d'une voix colère s'écrie : « Ah! je vous y prends, la belle! » — « Dieu! c'est lui! je suis perdue, » dit mademoiselle Aglaé. Et je la vois prête à se trouver mal. Je me lève, et, me plaçant entre le gros homme et la belle à demi évanouie, pour éviter les voies de fait auxquelles il semblait fort disposé à se porter : » Monsieur, lui dis-je, respectez madame. » — « Qui! moi, que je respecte une per- » fide qui me trompe, et que je surprends » en tête-à-tête dans un cabinet de l'Arc- » en-ciel. » — « Monsieur, quels que » puissent être vos droits sur madame, » songez qu'elle est sous ma protection et » que je saurai vous empêcher de la mal- » traiter. » — « Arrêtez, monsieur Legris, » dit mademoiselle Aglaé qui avait recouvré ses sens, et qui voulut prendre un

haut ton, « suis-je votre esclave ? suis-je
» votre femme, votre fille ou votre nièce?
» je suis libre, maîtresse de mes actions,
» et je vous déclare que dès ce moment
» tout est rompu entre nous..» — « C'est
» parbleu bien comme je l'entends, reprit
» M. Legris; mais ce ne sera pas sans avoir
» châtié le petit fat qui s'avise d'aller sur
» mes brisées. » — « Monsieur, prenez
» garde à ce que vous dites, répondis-je;
» savez-vous à qui vous parlez? » — « Par-
» bleu! à quelque clerc de procureur, quel-
» que faraud de garçon marchand. » —
« Ah! Dieu! » s'écrie mademoiselle Aglaé,
» vous, garçon marchand, monsieur le mar-
» quis! » — « Marquis! » réplique Legris
étonné et encore plus furieux; « c'est un
» marquis! »—« Oui, dis-je, M. le marquis
» de Quissac qui saura vous faire repentir
» de votre insolence. » — « Eh quoi! c'est
» pour un ci-devant, pour un marquis que
» mademoiselle me trompe? Morbleu!
» Ventrebleu! » M. Legris, frangier-pas-

sementier de la rue Saint-Denis, mari d'une jolie femme qu'il négligeait pour les filles de modes de la rue de la Ferronnerie, était d'ailleurs grand patriote, et l'un des plus furibonds orateurs de la section des Lombards, ou de la section Mauconseil, je ne sais laquelle des deux. Tous les trois nous jouions un assez sot rôle; mademoiselle Aglaé était moins fâchée d'avoir été surprise que de m'avoir compromis en me nommant marquis devant M. Legris. Malgré mon effronterie, je ne laissais pas de craindre les suites de l'aventure. M. Legris écumait de colère. « Mon petit marquis, » me dit-il en me serrant la main avec force, « vous allez me faire le plaisir de » m'accompagner. J'ai dans la chambre » voisine plusieurs amis qui sont en uni- » forme; ils voudront bien nous prêter » leurs armes, nous servir de témoins, et » là, derrière le mur du jardin, je vous » prouverai qu'aujourd'hui les bourgeois » sont de force à se mesurer avec les mar-

» quis. Vous pourrez ensuite, si vous n'en » mourez pas, en aller donner des nou» velles à Coblentz. Ah! le temps est passé » où les marquis nous soufflaient impuné» ment nos femmes et nos maîtresses. J'au» rais pardonné, je crois, à mademoiselle » de me tromper pour un patriote; mais » pour un ci-devant!..... » Aux cris de M. Legris, les convives de la salle voisine, les gens de la maison et toutes les personnes qui se trouvaient à l'Arc-en-ciel étaient accourus; la scène devint bientôt un tapage où l'on ne pouvait s'entendre. La femme du traiteur reprochait aigrement à mademoiselle Aglaé d'être la cause d'un scandale qui allait perdre sa maison de réputation; M. Legris continuait de me presser de sortir. « Messieurs, mes amis, disait-il, » je vous prends tous à témoin de l'injure » qui m'est faite par mademoiselle et par » ce petit fat de marquis de Gissac,... de » Cuissac,... de Fissac; j'en veux avoir ven» geance. » — « Oui, sans doute, répon-

» daient les autres ; un marquis ! un ci-de-
» vant ! un noble ! » Je commençais à me trouver mal à mon aise. Les garçons riaient au lieu de prendre ma défense. « Mais pourquoi vous battre avec lui, re-
» prirent les convives ? » — « Fi donc ! »
— « Il faut le battre bien plutôt. » Un des plus malins proposa de faire danser M. le marquis sur la couverture comme Sancho Pança. La proposition fut accueillie avec de grandes acclamations, ce qui me fit frémir. Nous étions dans un quartier presque désert. Qui pouvait venir à mon secours ? quelques gardes nationaux du corps-de-garde le plus voisin. Que faisait mademoiselle Aglaé ? depuis l'entrée tumultueuse de tous les convives qui pouvaient à peine tenir dans la chambre, elle était assise, pâle, tremblante, désolée de m'avoir livré au courroux de tous ces patriotes, recevant avec effroi et sans y répondre, les reproches de la maîtresse de la maison, respirant des sels qu'une servante

plus compatissante que sa maîtresse lui avait apportés. « Messieurs, mes amis, mes camarades, » dis-je en élevant la voix, « je suis coupable envers M. Legris; c'est » vrai. Je suis prêt, s'il l'exige, à lui en » rendre raison: mais suis-je coupable en- » vers vous? Je ne suis pas marquis, » criai-je avec force; « je ne suis pas un ci- » devant. C'est un conte que j'avais in- » venté comme un moyen de plaire à ma- » demoiselle. » Ici mademoiselle Aglaé me jeta un coup d'œil incertain et déjà courroucé. Je continuai: « Je suis patriote, pa- » triote comme vous, roturier comme vous, » plus roturier que vous; je suis un bour- » geois,... moins qu'un bourgeois. » — « A » d'autres, s'écrièrent-ils. » — « Tout mau- » vais cas est niable. » — « Il veut s'en » dédire pour nous apaiser. » — « Ils ne » sont plus si fiers de leur naissance à » présent. » — « Mais il y a trop de no- » blesse dans vos traits et dans vos ma- » nières pour que nous ajoutions foi à vos

» paroles, monsieur le marquis. »—« Nous » nous en tenons à votre première dé» claration, monsieur le marquis. » —« Et » vous allez être berné, monsieur le mar» quis. » Déjà l'un d'entre eux avait saisi une couverture et ils se disposaient à me faire descendre dans un petit jardin écarté. « Messieurs,... citoyens, leur dis» je, je vous le jure, je vous en donne » ma parole d'honneur, je suis Giffard; » je suis perruquier, Giffard le perru» quier. » — « Eh! oui! » dit en fendant la foule, un homme qui jusque-là n'avait pu m'apercevoir, tant il y avait de monde dans la chambre, « c'est Giffard; c'est mon » perruquier. » Je reconnus le comédien Durosay qui me regardait en éclatant de rire. « Un perruquier! » s'écrie mademoiselle Aglaé, avec le ton du plus dédaigneux dépit.— « Un perruquier! s'écrie M. Legris, » c'est un pareil homme que mademoiselle » me donne pour rival! un coiffeur qui » se fait passer pour un marquis! et il

» ose se dire patriote ! je ne m'abaisserai » pas à me battre contre lui ; mais qu'on » le berne. » Ils semblaient tous encore plus irrités contre le faux marquis qu'ils ne l'avaient été contre le véritable. « Un » roturier ! disaient-ils, un citoyen ! se » donner pour un ci-devant afin de plaire » à une grisette aristocrate ! quelle infa- » mie ! » Je ne sais comment la scène aurait fini si le généreux Durosay ne s'était interposé et n'eût demandé grâce pour moi. Après avoir démontré à ces messieurs qu'il y aurait peu de générosité à se venger si cruellement du tour que j'avais été sur le point de jouer à M. Legris, il ajouta que j'étais un bon enfant, un bon vivant et même un bon patriote. Ici M. Legris jeta des yeux de courroux tour à tour sur mademoiselle Aglaé et sur moi, puis un violent éclat de rire vint interrompre sa colère. « Parbleu ! dit-il, je serais bien » dupe de m'affliger d'un accident aussi » commun. Après tout, ne dois-je pas me

» féliciter d'être éclairé sur le compte de
» mademoiselle ! je me rends justice ; je ne
» suis pas un assez grand seigneur pour
» elle. Si vous m'en croyez, mes amis,
» nous allons nous remettre gaiement
» à table et laisser mademoiselle avec
» M. le marquis. Quant à moi, je veux
» achever de noyer mon chagrin : garçon,
» du vin de champagne ; vous le mettrez
» sur la carte de monsieur le marquis.. »
Ils sortirent tous en nous accablant de mauvaises plaisanteries où ils cherchaient à mettre de l'esprit, et où il parvenaient trop bien à mettre de la méchanceté ; il n'y eut pas jusqu'à mon ami Durosay qui ne s'en mêlât pour se payer apparemment de m'avoir sauvé du traitement rigoureux qu'on me préparait. « Mon pauvre Giffard,
» me dit-il, je ne vous conseille plus de
» faire le marquis ; c'est un rôle qui ne
» vaut rien par le temps qui court. » Puis prenant un air tout à la fois goguenard et respectueux : « Madame la marquise, j'ai

» l'honneur de vous présenter mes très-
» humbles hommages. »

Nous nous trouvâmes tête à tête, mademoiselle Aglaé et moi; nous étions debout près de la table, gardant le silence. Le garçon vint servir notre dîner. Ce drôle ne se permit aucune épigramme, mais il avait l'air presque aussi moqueur que les convives du grand salon qui venaient de nous quitter. Il nous avertit que notre dîner était servi; mademoiselle Aglaé jeta sur lui un regard plein de fierté, un regard encore plus fier sur moi, commanda au garçon de lui faire avancer une voiture et sortit de la chambre pour aller l'attendre au rez-de-chaussée dans le vestibule, avec l'air digne et majestueux d'une reine de théâtre.

Je me disposais à manger solitairement le bon dîner que j'avais commandé pour la belle et pour moi; mais ne voilà-t-il pas que le comédien Durosay et le gros passementier Legris, instruits que ma dame m'avait

quitté, entrent gaiement dans mon cabinet; et que le passementier, pour me prouver, dit-il, qu'il est tout-à-fait sans rancune ainsi que tous les autres convives, m'invite à dîner avec eux. Bon gré, malgré, il fallut les suivre. On me fit asseoir au milieu de la table; on m'accabla de railleries; tantôt ils m'appelaient M. le marquis Giffard, tantôt M. le perruquier de Quissac; ils ne m'en voulaient plus, mais ils regrettaient de ne m'avoir pas vu sauter sur la couverture. J'avais le cœur gros; je ne me sentais pas d'appétit; mais ils me forcèrent tant à manger et à boire, que vers la fin du repas je repris un peu de gaieté et que je répondis d'assez bonne grâce à leurs plaisanteries. Cependant je m'échappai le plus tôt qu'il me fut possible, et je rentrai chez moi bien triste et bien honteux.

CHAPITRE IX.

LES PREMIERS MOIS DE 1792.—GIFFARD ABANDONNE LA CAUSE DU PEUPLE.

Le lendemain je ne sortis que pour faire mes pratiques; j'en manquai plusieurs; contre mon usage je fus taciturne avec les personnes que je coiffai; je m'empressai de rentrer chez moi pour y cacher mon dépit. Le second jour, j'étais plus gai; le souvenir de mon aventure était presque effacé; j'avais repris ma suffisance, mon impertinence. J'allai à notre petite société de comédie. Je me préparais à braver effrontément les regards de mademoiselle Aglaé. Je n'y trouvai ni elle, ni Thérèse, ni M. Silvestre : mais tous mes autres

camarades étaient instruits de cette fatale aventure de l'Arc-en-ciel. J'ai toujours pensé que c'était par une indiscrétion de mon ami Durosay, qui m'avait pourtant bien promis de garder le secret. Dieu sait comme ces bons camarades s'égayèrent à mes dépens! Soit qu'on eût brodé le fait, soit qu'ils voulussent s'amuser à l'amplifier, ils prétendaient que les choses avaient été poussées à l'extrémité; il y en eut même un qui me soutint qu'en passant sur les boulevarts il m'avait vu cabrioler en l'air par-dessus les murs du jardin de l'Arc-en-ciel. J'étais d'une colère !.... Je ne conçois pas encore comment je ne demandai pas raison à cet impertinent railleur !..... Oh ! pour cette fois mon chagrin fut profond! Je jurai de ne plus mettre les pieds à notre société bourgeoise.

Mademoiselle Aglaé se réconcilia-t-elle avec M. Legris? resta-t-elle dans son magasin de modes? Je ne sais; je ne la revis plus. Je tombai dans un accès de

misanthropie; je haïssais les hommes; je méprisais les femmes; elles étaient toutes fausses, vaines, coquettes...... Je ne sortis de mon humeur noire que pour m'abandonner au regret de l'ancien régime. Jusqu'alors, je m'étais contenté d'abjurer mon civisme; je devins un aristocrate exalté. J'étais si ulcéré, si révolté, si indigné du traitement que ces patriotes de l'Arc-en-ciel avaient voulu me faire subir! J'avais tellement sur le cœur les mauvaises plaisanteries dont mes camarades m'avaient accablé!...... « Morbleu! me disais-je, » pourquoi ne suis-je pas réellement un » marquis? pourquoi ne suis-je pas un » prince? j'émigrerais; j'irais à Coblentz; » je reviendrais à la tête d'une armée de » cent mille hommes plus ou moins pour » mettre à la raison ces insolens, ces im- » pertinens démocrates. Et d'ailleurs, qu'y » a-t-il à faire en France à présent? plus » de goût, plus de lumières! voilà qu'on » commence à retomber dans la barbarie;

» il n'y aura bientôt plus de l'eau à boire
» pour un habile coiffeur; les grandes
» perruques parlementaires ont disparu;
» à peine avons-nous encore à coiffer quel-
» ques brigadières; adieu les cheveux
» flottans de nos jeunes robins, les ronds
» élégans et poudrés à blanc de nos jeunes
» abbés et de nos riches prélats........ »
J'entrevoyais un sinistre avenir; j'éprouvais comme un terrible pressentiment des coiffures sans poudre à la titus et à la caracalla, qui peu d'années après devaient anéantir mon art. Que j'étais dans une belle veine pour philosopher et m'apitoyer sur ma position! J'avais gagné beaucoup d'argent; mais j'en avais encore plus dépensé, et je n'avais pas un sou devant moi.

Depuis son brillant début, M. de Rinville ne songeait plus à jouer la comédie; mais, toujours sous le nom de Silvestre, il continuait de fréquenter cette petite société bourgeoise. Il assistait aux répétitions et aux représentations tout-à-fait en amateur.

Comme il était aimable et grand dans ses manières, comme c'était lui qui faisait généreusement tous les frais des parties de plaisir, il était bien vu, bien reçu de tous ces jeunes gens. C'est lui qui faisait répéter les rôles de mademoiselle Beaumont. Souvent il était le souffleur aux répétitions et même aux représentations. La crédule et confiante madame Lefèvre continuait de plus en plus à le voir de bon œil; elle commençait même à s'étonner qu'il ne parlât pas de ses prétentions; elle le trouvait trop timide, et le plus adroitement qu'elle pouvait elle cherchait à l'encourager à s'expliquer.

Monsieur le marquis sut bientôt mon aventure de l'Arc-en-ciel dans tous ses détails. Combien ses éclats de rire et ses bruyans transports de gaieté étaient mortifians pour moi! Mais le lendemain ce fut son tour d'être sombre et triste. Cet homme, qui la veille m'avait raillé cruellement, avait éprouvé lui-même dans la soirée je ne sais

quelle mystification de la part de quelques patriotes. J'étais tenté de prendre ma revanche, et de lui demander si l'on avait aussi voulu le berner. Il se promenait fort irrité dans sa chambre. « Un homme comme moi !
» disait-il, humilié, molesté !..... Moi, le
» marquis de Rinville ! Allons, allons, il
» est temps que cela finisse ; il est temps
» de prendre un parti. Qu'ils fassent des
» décrets contre les émigrés, qu'ils ourdis-
» sent des complots, qu'ils insultent les
» amis de l'ordre et de l'ancien régime ; ils
» ne font qu'encourager à partir les gens de
» qualité qui sont encore en France. C'en
» est fait, leur dernière heure a sonné ;
» tout est prêt ; le signal va se donner ;
» l'Europe entière va venir exterminer les
» jacobins. Mon cher Giffard, à présent
» que je suis sûr de tes sentimens, je peux
» me confier à toi. Dans huit jours je pars
» pour Coblentz. » — « Vous partez ? » lui dis-je consterné. Je lui exprimai combien j'étais affligé de perdre un protecteur qui

avait pour moi tant de bontés. « Ne te » désole pas, rèprit-il, c'est une petite » promenade que je vais faire sur les bords » du Rhin, et nous viendrons ensuite faire » une autre promenade sur les bords de la » Seine pour châtier messieurs les Pari- » siens. »

Peut-on concevoir l'extravagante idée qui, à la nouvelle du prochain départ du marquis, me passa par la tête ? « Les hon- » nêtes gens ne peuvent plus rester en » France, me disais-je. Ce ne sont pas » seulement les gentilshommes qui doi- » vent émigrer, ce sont tous les bons ci- » toyens du tiers état ; d'ailleurs la cause » des patriotes n'est-elle pas perdue ? Com- » ment pourraient-ils résister à toute l'Eu- » rope armée contre eux ? » Sans réfléchir plus long temps, je proposai au marquis de partir avec lui. « Toi ? Giffard, me dit- » il. Eh bien, oui. Je te sais gré de ton » zèle chevaleresque ; je t'emmène comme » valet de chambre. » Ce mot de valet de

chambre faillit refroidir tout à coup ce zèle chevaleresque dont M. de Rinville me faisait compliment; mais le marquis revint bien vite sur ses pas; il mit tant de chaleur, de sincérité, d'expansion à m'assurer qu'il n'y avait plus de distance de rang entre lui et moi; qu'il était l'ennemi de la philosophie, mais qu'il se sentait philosophe à mon égard; qu'il me regardait comme son égal, comme son ami; il me prouva si mathématiquement que tous les bourgeois qui se rendraient à Coblentz, à Spire ou ailleurs, ne pouvaient manquer d'en revenir avec de grands avantages, peut-être même avec des lettres de noblesse!.... Cette perspective de richesses, de faveurs, de lettres de noblesse, acheva de me monter la tête; et je repris toute mon exaltation contre-révolutionnaire.

La guerre n'était pas encore déclarée, mais elle était imminente, et les patriotes se préparaient à une vigoureuse défense. Déjà le ci-devant abbé, le jeune Dérigny

était parti avec un des courageux bataillons de Paris, et moi je faisais mes préparatifs pour ma ridicule émigration !

Je trouvai le moyen, en vendant tout ce que je possédais, de réunir une somme d'argent suffisante pour mon voyage. Le marquis venait d'atteindre sa majorité : il alla trouver M. Moreau Déristel, son intendant.

Cet honnête et scrupuleux homme d'affaires avait été d'abord un franc et furieux aristocrate ; bientôt il était devenu patriote par peur ; maintenant il avait des accès de patriotisme par intérêt. La révolution lui était déjà bien avantageuse, et il entrevoyait qu'elle lui deviendrait encore plus lucrative. Il poursuivait des liquidations dans les bureaux de la place Vendôme ; il faisait de grandes et heureuses spéculations sur les assignats ; il avait acquis plusieurs petits biens de moines, et déjà il jetait un œil de convoitise sur les biens des ducs, comtes ou marquis dont il avait

la confiance, et qu'il excitait à émigrer, tandis qu'il était loin d'y songer pour son compte. « Partez, triomphez, leur disait-» il; moi je reste, mais c'est pour vous; » c'est par suite de mon dévouement à votre » cause; c'est pour veiller à vos intérêts » avec le zèle et l'intégrité que vous me » connaissez. » Il fit signer au marquis des procurations, des quittances, moyennant lesquelles il lui compta de fortes avances en or.

Paris offrait alors un coup d'œil bien curieux pour un observateur. Les deux partis semblaient se mesurer des yeux. Il y avait des deux côtés de l'exaspération, de l'arrogance et une grande animosité : tous désiraient également la guerre. Les gentilshommes ne cachaient pas qu'ils émigraient, et comme les précautions n'étaient point encore prises sur les frontières ainsi qu'elles l'ont été par la suite, il n'y avait rien de si facile que de passer en pays étranger. Les émigrés rassemblés en grand

nombre sur la rive droite du Rhin avaient l'air de narguer ceux qui restaient en France. A combien de nobles qui hésitaient n'envoyèrent-ils pas l'ignominieuse quenouille, comme pour les avertir qu'on leur trouvait des habitudes trop efféminées! et combien se décidèrent à partir pour se soustraire aux railleries!

On ne m'avait pas envoyé de quenouille; c'était de mon propre mouvement, et bien volontairement, que je me préparais à quitter la France. Il est vrai que je devais être plus tranquille qu'un autre sur les suites. J'avais perdu mon père; il ne me restait que des parens éloignés: aucun lien ne me retenait. Je ne craignais pas qu'on me dénonçât. Qui aurait pu se douter qu'un perruquier chambrelan se donnât les airs d'émigrer?

Je ne voyais plus du tout Lefèvre, ni sa femme, ni sa jeune sœur. Dans les beaux rêves auxquels me livrait mon projet d'émigration, je regardais un pauvre

compositeur d'imprimerie, sa femme et sa sœur, comme de trop petites gens pour moi. Je les aimais encore cependant; je me proposais à mon retour, quand je reparaîtrais à Paris en vainqueur, quand je serais devenu un personnage, de les protéger, de leur faire du bien. En attendant, je voulais partir sans leur dire adieu.

Je fus bien surpris lorsque, deux jours avant celui où je devais quitter Paris, je reçus un message de madame Lefèvre qui me suppliait de la venir voir à l'instant. Elle avait, disait-elle, à me parler d'une affaire bien importante.

CHAPITRE X.

CONFIDENCE DE THÉRÈSE. — CONDUITE DE M. ET Mme. LEFÈVRE.

Que s'était-il passé chez madame Lefèvre qui lui fît désirer si ardemment ma présence?

Quelques jours après cette représentation où M. le marquis avait été si ridicule, Thérèse avait eu de fréquentes inégalités d'humeur; elle querellait, elle boudait sa sœur; puis soudain cette jeune fille, jusque-là si vive, si gaie, si espiègle, paraissait atteinte d'une profonde tristesse qu'elle cherchait à déguiser. Il lui avait été facile d'y parvenir avec Lefèvre son tuteur qui passait loin d'elle, à son impri-

merie, presque tous les momens de la journée; mais comment aurait-elle pu se cacher aux yeux de sa sœur? elles travaillaient, elles étaient ensemble du matin au soir. Vainement, quand madame Lefèvre lui parlait, Thérèse essayait-elle de prendre cet air gai qu'elle affectait dès que Lefèvre paraissait; elle retombait bientôt dans la rêverie, elle interrompait son ouvrage malgré elle. Madame Lefèvre, lorsqu'elle portait ses regards sur Thérèse, la voyait pensive, son aiguille immobile, l'œil fixe, et quelquefois elle surprenait des larmes roulant entre ses paupières. Madame Lefèvre, profondément affligée de la mélancolie de sa sœur, se gardait de la réveiller de cet état d'engourdissement. Elle n'osait l'interroger, elle n'osait parler à son mari de la tristesse ni des inégalités d'humeur de Thérèse, tant elle craignait d'être importune à sa sœur, tant elle craignait d'affliger le bon Lefèvre.

Depuis quelques jours, M. Silvestre ne

reparaissait plus ni aux répétitions, ni aux représentations de la petite société; la tristesse de Thérèse en était augmentée, et les inquiétudes de sa sœur s'accroissaient. Bientôt Thérèse dit à madame Lefèvre qu'elle désirait cesser de jouer la comédie; sa sœur l'approuva. Lefèvre, qui avait continué de prendre un grand plaisir aux succès de théâtre de sa belle-sœur, s'étonnait qu'elle ne jouât plus. Sa femme imagina des prétextes pour expliquer la conduite de Thérèse : tantôt elle était indisposée et ne pouvait s'occuper de ses rôles, tantôt elles avaient de l'ouvrage trop pressé pour qu'on se permît le moindre dérangement, et puis ce n'était pas pour toujours que Thérèse renonçait à la comédie. Cependant la mélancolie de la jeune fille ne diminuait point. Deux ou trois fois madame Lefèvre crut voir que sa sœur voulait lui faire une confidence; mais bientôt Thérèse s'arrêtait tout honteuse. Oh! alors avec quelle affection, quels tendres

ménagemens madame Lefèvre engagea sa sœur à verser ses chagrins dans le sein de sa meilleure amie! « Qui sait, lui disait-» elle, si mes consolations n'amèneront » pas la fin de tes peines, si je ne parvien-» drai pas à te rendre à la joie et au bon-» heur? » — « Jamais, jamais, » s'écria Thérèse en fondant en larmes. — « Pourquoi? » reprit madame Lefèvre, qui jugea qu'il fallait provoquer la confidence, et dire ce qu'elle soupçonnait. « Supposons que » parmi ces jeunes gens avec qui tu jouais » la comédie, il y en eût un qui eût trouvé » le moyen de toucher ton cœur. Suppo-» sons que ce fût.... Giffard. » — « Oh! » quelle idée! » — « Non, non; ce n'est » pas lui. Malgré toute l'amitié que nous » lui portons, je suis obligée de recon-» naître que Giffard est trop léger, trop » étourdi....... Mais si c'était.... M. Silves-» tre. » — « Ah! ma sœur! » — « Il me » paraît honnête, rangé; je le crois sin-» cère; je crois qu'il ne peut avoir que des

» vues honorables sur une jeune person-
» ne. » — « Je l'ai cru. » — « Eh bien!
» pourquoi ce mariage ne se ferait-il
» pas? D'après ce qu'il nous a dit, sa for-
» tune et sa position dans le monde ne
» sont pas assez brillantes pour qu'il ne
» puisse songer à toi. En supposant qu'il
» y ait quelques obstacles du côté de ses
» parens, il peut les surmonter. » — « Ah!
» ma sœur, ce n'est pas du côté de ses
» parens que je crains des obstacles! »
— « Comment? » — « Voilà huit jours
» qu'il n'a paru à notre société et que je n'ai
» reçu de ses nouvelles. » — « Je conviens
» que c'est un peu singulier, mais peut-être
» y a-t-il des motifs..... Veux-tu que je
» le voie? » — « Où le trouver? les let-
» tres que je lui envoyais à l'adresse qu'il
» m'avait indiquée me reviennent sans ré-
» ponse; il n'habite plus cette maison; on
» ne sait où il est. » — « Tu as eu l'im-
» prudence de lui écrire? » — « C'est lui
» qui le premier m'a écrit; j'ai eu la fai-

» blesse de lui répondre, et maintenant il » semble vouloir profiter d'une légère que- » relle que je lui ai faite pour rompre avec » moi. » — « Pauvre Thérèse! Comment » as-tu pu te permettre....? Mais je ne » veux pas te gronder; écoute : l'effort est » pénible, mais, à moins qu'il ne revienne » de lui-même, il faut avoir le courage de » surmonter ton amour pour un ingrat » qui ne sait pas t'apprécier. » — « Ah! » ma sœur,... si tu savais!... c'est impossi- » ble. » Les larmes de Thérèse coulaient abondamment. Madame Lefèvre, désolée de l'état de sa sœur et la voyant si profondément éprise, ne chercha plus à combattre son amour. Elle se souvint que c'était moi qui avais introduit ce jeune homme dans la société. Elle pensa que je pourrais donner sur lui des renseignemens positifs et sûrs. C'était pour obtenir ces renseignemens qu'elle m'avait envoyé chercher.

Je trouvai madame Lefèvre seule. Elle

me reçut avec une civilité un peu grave mais affectueuse, et en vint bien vite à l'objet pour lequel elle avait désiré m'entretenir. « C'est de votre jeune ami M. Silvestre, me dit-elle, que je veux vous parler. » A ce nom de Silvestre, je ne pus retenir un léger sourire ; mais madame Lefèvre me parut si inquiète, si affligée en me confiant ses craintes et le grand intérêt qu'elle avait à connaître bien précisément la situation, la fortune et les intentions de M. Silvestre, que mon amitié pour Lefèvre et pour les deux sœurs l'emportant sur mes mauvaises habitudes et sur toute autre considération, je crus devoir tout révéler à madame Lefèvre. « J'ai » bien à me reprocher, lui dis-je, de ne » pas vous avoir avertie qu'il fallait vous » défier de ce jeune homme; grâce au ciel, » il n'y a plus rien à craindre : dans deux » jours il aura quitté Paris. Sachez que » ce prétendu Silvestre n'est autre que le » marquis de Rinville.... » A peine avais-

je prononcé le nom du marquis que la malheureuse Thérèse s'élançant d'un cabinet d'où elle avait entendu l'entretien, les yeux hagards, et tout hors d'elle-même : « Ah ! ma sœur, ma sœur, s'écrie-» t-elle, je suis perdue... perdue pour ja-» mais ! C'est le marquis de Rinville ! et » moi...... moi ! que devenir dans l'état » où je suis ?... » Elle tombe sans connaissance dans les bras de sa sœur. Madame Lefèvre devient pâle et si tremblante qu'elle a peine à soutenir Thérèse ; elle ne comprenait que trop bien la terrible vérité. Elle jetait sur l'infortunée des regards où se peignaient la douleur et l'effroi ; elle la transporta elle-même sur son lit ; elle me conjura de les laisser seules ; elle me supplia de ne révéler à personne le fatal secret ; elle semblait avoir perdu la tête comme la pauvre Thérèse. J'étais pénétré de douleur, de compassion pour Thérèse, d'indignation contre le marquis.... Voilà bien les hommes ! Je ne me souvenais plus que ce

n'était pas ma faute si cette vertueuse et intéressante madame Lefèvre ne s'était pas trouvée dans le même cas que sa sœur.

Lorsque Thérèse reprit ses sens, elle se retrouva dans les bras d'Agathe. Pas un mot de reproche ne sortit de la bouche de madame Lefèvre, et mille mots de tendresse, d'affection, de consolation s'échappaient de son cœur. Elle s'accusait elle-même; elle s'accusait seule; elle se reprochait d'avoir été la première trompée, d'avoir semblé encourager les recherches et les prétentions du perfide marquis : elle ne pouvait donner aucun espoir à Thérèse; mais elle lui faisait entrevoir que sa faute pouvait être ignorée; elle lui disait que Dieu, touché de son repentir, lui pardonnerait, et lui réservait encore sur cette terre quelques doux et paisibles jours. « Ah! ma sœur, que tu es » bonne! » lui dit Thérèse. C'était surtout Lefèvre, son beau-frère, son tuteur, que la jeune fille redoutait. Elle aurait bien

voulu qu'on se cachât de lui ; mais madame Lefèvre fit sentir à sa sœur qu'elle ne pouvait se dispenser de tout dire à son mari, que sa prudence, ses soins, ses secours leur étaient nécessaires. Elle promit à Thérèse que ce serait elle qui, le soir même, révèlerait la funeste aventure à Lefèvre, que ce serait elle qui recevrait seule le premier feu de la colère du tuteur, et qu'elle aiderait sa sœur repentante à supporter cette colère dont Thérèse était si eff ayée.

Le soir, quand Thérèse fut retirée dans sa petite chambre, quel était son désespoir ! Ce qui la désolait, ce qui l'indignait contre elle-même, c'était de sentir encore de l'amour, des regrets pour le perfide qui l'avait trompée. Elle se rappelait avec un mélange de tristesse et d'amour combien il lui avait paru aimable, combien il lui avait été cher. A dix-sept ans, il est bien difficile qu'au milieu du plus grand chagrin il ne survienne pas quelques instans de courage et d'espérance. Elle ne pouvait plus

se flatter d'épouser l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore. « Et cependant, n'a-t-on pas vu...... Mais non.......
» jamais..... Eh bien! jamais je ne me marierai...... Oh! non, je ne voudrais ni
» tromper, ni avilir l'honnête homme qui
» me rechercherait, quand je ne pourrais
» me cacher à moi-même..... Mais je vivrai pour mon enfant..... Oui, il fera ma
» consolation, mon bonheur, ma joie.... »
Au milieu de toutes les idées qui l'agitaient, qui se succédaient dans sa tête, il lui vint quelques petits mouvemens de vanité; elle se sentait fière, elle simple et pauvre ouvrière, d'avoir attiré les regards d'un jeune marquis; elle pensait, non sans une secrète et involontaire satisfaction, que le père de son enfant était un homme de qualité. Ce fut au milieu de ces idées tour à tour affligeantes et douces que vers le matin elle s'endormit. Mais lorsque bientôt elle se réveilla, un tremblement universel s'empara d'elle : il fallait paraître

devant son tuteur que sa sœur avait dû instruire, devant son tuteur qu'elle aimait, qu'elle respectait, qu'elle n'avait jamais tant redouté.

Après avoir long-temps hésité, Thérèse ouvrit doucement la porte de la chambre de sa sœur; son beau-frère vint à elle, l'embrassa en pleurant, la retint au moment où elle voulait se jeter à ses genoux, la fit asseoir auprès de lui, l'appela sa bonne et chère sœur, et ne lui parla de sa faute que pour l'assurer qu'il aimerait comme un père l'enfant de sa pupille. De quel poids énorme le cœur de Thérèse se trouva soulagé! Cet homme sévère la comblait de marques de tendresse. « Ah! mon cher tu-
» teur,... mon ami,... mon frère,...pouvais-je
» m'attendre à cet excès d'indulgence? »
Ai-je besoin de dire combien madame Lefèvre était touchée, pénétrée de la généreuse conduite de son mari, et combien il lui devenait encore plus cher?

En sortant de chez madame Lefèvre,

j'avais couru chez M. de Rinville; je ne l'avais pas trouvé. Le lendemain, au moment où j'entrai chez lui, il était dans un grand accès de gaieté. Il me reçut avec ce ton de persiflage et de plaisanterie qui n'abandonne presque jamais nos jeunes gens de qualité. Je pris un ton grave et lui révélai la scène de la veille. Il ignorait que son coupable amour eût eu des suites aussi fâcheuses. Tout à coup, je vis cet homme si léger, si fat, frappé de douleur et de repentir. « Juste ciel! s'écria-t-il; la pauvre » jeune fille! Elle aurait tant à gémir de ce » que j'ai eu la détestable pensée de songer à elle! » Il resta quelques momens pensif, silencieux, et comme ayant l'air d'être livré aux plus graves méditations; puis, d'un ton extrêmement touché: « Mon » cher Giffard, me dit-il, il faut que tu » m'aides dans cette malheureuse circon» stance. J'ai rassemblé, j'ai ramassé plus » d'argent qu'il ne m'en faut pour mon » voyage. Je veux que ni elle ni son enfant

» ne soient dans la gêne ; prends cet or, fais-
» le accepter à Thérèse ou à sa famille. Dis-
» leur que par la suite ils peuvent compter
» sur moi dans leurs momens de peine.....
» Attends,... en supposant que je restasse
» en France, je ne sais s'il me serait per-
» mis de reconnaître l'enfant; je ne sais
» même si je pourrais me décider à le re-
» connaître publiquement; mais je veux
» au moins laisser aux mains de la pauvre
» jeune fille que j'ai trompée un titre,
» une déclaration dont elle pourra faire
» tel usage qu'elle voudra. » Il s'était assis;
il écrivait rapidement. « Prends cet écrit,
» continua-t-il..... Écoute..... Je n'ose me
» présenter moi-même; mais si son tuteur,
» si son excellente sœur, si elle-même vou-
» laient me recevoir et accueillir de ma bou-
» che mes protestations d'égards, de soins,
» de repentir! Va, tâche de m'obtenir une
» dernière et bien triste entrevue. Pauvre
» Thérèse! elle était si bonne, si gaie, si
» innocente! Misérable que je suis d'avoir

» séduit cette jeune enfant! Va, cours,
» j'attends ton retour avec impatience. »

Quand j'arrivai chez Lefèvre, on me dit que les deux sœurs étaient sorties. Je courus à l'imprimerie où je savais que Lefèvre travaillait. Je m'empressai de remplir la mission dont le marquis m'avait chargé. Lefèvre m'écouta fort attentivement. « Giffard, me dit-il, ma pauvre sœur est hors
» d'état en ce moment de prendre une ré-
» solution; c'est à moi de répondre pour
» elle. La déclaration de M. de Rinville est
» conçue en termes honorables; je l'ac-
» cepte; je refuse l'argent. J'ignore ce qui
» arrivera par la suite, mais aujourd'hui
» cet argent me paraîtrait le prix de la
» honte de ma sœur. Elle saura se suffire;
» si elle a besoin de secours, c'est de moi,
» c'est de ma femme qu'elle doit en rece-
» voir. » Je fis de vains efforts pour changer la volonté de Lefèvre; il fut inébranlable dans son refus.

Le marquis, désolé du résultat de mon

message, ne désespérait point encore de vaincre la résolution de Lefèvre. Il voulait se jeter aux pieds de Thérèse, l'attendrir... Il me pria de retourner le lendemain chez Lefèvre, mais d'attendre que celui-ci fût parti pour son imprimerie afin de ne trouver que les deux sœurs. Il voulut lui-même m'accompagner jusqu'à la porte, et m'attendre dans la rue.

Quel fut mon étonnement, quel fut mon chagrin, lorsque j'appris que la veille, Lefèvre, sa femme et sa sœur avaient déménagé! les déménagemens du pauvre ne sont jamais longs. Lefèvre, regardant comme un acte de prudence de quitter le quartier, n'avait pas perdu un moment pour chercher, pour trouver un autre domicile. Personne ne put me dire où il était allé loger. J'allai à l'imprimerie: j'appris que, la veille, Lefèvre s'était proposé et avait été admis pour travailler chez un autre mprimeur dont on ne voulut pas me dire le nom.

M. de Rinville était tout étonné qu'on refusât son argent. Il ne pouvait concevoir cette générosité qu'il appelait une fierté mal placée. Cependant les préparatifs de son voyage, ses idées aristocratiques, ses espérances de voir bientôt la noblesse reprendre en France ses titres, ses priviléges et son éclat, ne tardèrent pas à le distraire et à le rendre à toute la légèreté de son caractère. Il se proposait, à son retour, qui ne pouvait être éloigné, de chercher Thérèse, de la retrouver, de la combler de biens. Il se faisait une idée délicieuse du rôle brillant qu'il allait jouer sur les bords du Rhin et dans la campagne qui se préparait. Il me faisait entrevoir sous l'aspect le plus propre à flatter ma vanité, les belles destinées qui m'attendaient à notre rentrée triomphale. Pleins des plus belliqueuses et des plus riantes espérances, animés de la haine la plus prononcée contre la révolution, nous partîmes quelques jours avant la déclaration de guerre à l'Autriche.

Au moment où nous sortions des barrières, j'aperçus au milieu d'un groupe de peuple ma pratique, le musicien des rues, Jérôme Grindat, avec son violon et son sac en velours d'Utrecht rouge... Ce n'était plus la *Bourbonnaise* ni la *Catacoua* qu'il chantait. C'était le fameux air : *Ça ira.*
» Chante ! chante ! lui dis-je ; nous revien-
» drons bientôt t'apprendre d'autres chan-
» sons. »

FIN DU PREMIER LIVRE.

Ire. PARTIE.—IIe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE D'OUTRE-RHIN.

Nous vîmes les routes couvertes de volontaires qui se rendaient aux frontières. Tous étaient pleins d'ardeur et charmaient gaiement, par leurs chants patriotiques, les ennuis du voyage. Dans toutes les villes et tous les villages que nous traversâmes, nous vîmes l'opinion portée au plus haut point d'exaspération contre les ennemis de la révolution. La France entière semblait une seule et même famille, dont tous les membres se serraient entre eux pour se

défendre contre l'ennemi commun. Nous nous gardâmes de révéler que nous voyagions pour émigrer. Au contraire, nous parlions dans le sens du peuple et des volontaires. Ce tableau animé d'un patriotisme universel, cette effervescence de toute la population me donnaient bien un peu à réfléchir; mais le marquis était si persuadé que tout ce beau feu s'évaporerait en fumée, et que ces patriotes si courageux fuiraient à trente lieues dans les terres au premier coup de canon, qu'à sa voix je reprenais mes espérances. « Comment les » troupes de ligne, incertaines, mal com» mandées, abandonnées de leurs officiers, » pourraient-elles résister aux troupes for» midables et si bien disciplinées qui al» laient marcher contre elles? »

Le marquis n'avait pas pris de valet. Pour me faire goûter d'avance l'égalité qui allait exister entre nous deux, il avait été convenu que pendant la route nous nous aiderions, nous nous servirions mutuelle-

ment. J'exécutais scrupuleusement la convention ; monsieur le marquis n'y était pas tout-à-fait aussi fidèle. Accoutumé à ne considérer en moi que son perruquier, il était exigeant, absolu ; moi, j'étais complaisant et serviable. Mon zèle, autant que son exigence, me rendaient dupe; il était le maître, j'étais le valet. Ceci n'était qu'un prélude de ce qui m'attendait.

Pour échapper aux exigences de mon compagnon de voyage, j'avais eu la fantaisie de faire quelques postes en courrier : dès le premier jour, j'étais accablé de fatigue, et bientôt il me fut impossible d'aller plus loin. Le marquis, fort pressé d'arriver, me donna rendez-vous à Coblentz, me recommanda comme un de ses gens, dans l'auberge où il me laissait, et poursuivit sa route.

Après le départ du marquis, n'étant plus environné que de patriotes, je me crus encore bien plus obligé de prendre leur langage et leurs manières. Je n'y étais pas no-

vice. Je criais *vive la nation ;* je buvais à la santé de la nation avec les gens du pays et avec les volontaires qui se succédaient sans interruption. Bien remis de ma fatigue, je pris place dans une voiture publique et je continuai de jouer le même rôle. J'allais rejoindre les émigrés, et toutes les fois que la diligence s'arrêtait, je m'enivrais en l'honneur de la révolution. A force de crier et de boire, j'avais par intervalles quelques retours de patriotisme. Au moment où par des routes de traverse je me trouvai dans un village qui n'était séparé des pays étrangers que par un bras du Rhin, j'hésitai, je balançai..... Mais poussé par la vanité, ne voulant point revenir sur mes pas, toujours avide de me mêler parmi les gens comme il faut, et reprenant tous mes ressentimens contre les patriotes, je me décidai; je me jetai dans une barque, et je traversai le Rhin avec la même intrépidité que César en montra jadis en passant le Rubicon.

J'arrivai à Coblentz six jours après M. le marquis de Rinville. Je n'eus pas de peine à trouver sa demeure, et je me fis annoncer sous le nom de M. le chevalier de Quissac. Il eût été trop impudent de prendre le titre de marquis comme auprès de mademoiselle Aglaé ; je me contentai du titre modeste de chevalier.

« Qu'est-ce que c'est que le chevalier de » Quissac ? dit le marquis fort étonné. Je » ne connais pas cela. » Il fut bien autrement surpris quand il vit que ce chevalier, c'était moi. Je me montrais à lui dans un mauvais moment : le marquis était parti avec des lettres de recommandation pour plusieurs des grands personnages qui organisaient la contre-révolution, il avait retrouvé à Coblentz beaucoup de personnes de sa connaissance ; il en avait été très-bien reçu, comme un homme qu'on attendait et qui manquait à la fête ; mais il n'en avait pas moins été amèrement plaisanté et traité avec dédain par plusieurs

gentilshommes mutins, taquins, querelleurs, qui, tout fiers d'avoir émigré avant les autres, se faisaient un point d'honneur de molester les traînards. Le marquis avait eu déjà deux ou trois querelles dont heureusement il s'était fort bien tiré. Il avait beaucoup d'humeur; ma présence et mon titre de chevalier lui en donnèrent encore davantage. « Que signifie cette bouffon-
» nerie? me dit-il, toi! chevalier de Quis-
» sac! Est-ce que tu te serais flatté que
» j'appuierais un pareil mensonge? Non,
» parbleu! On ne peut que te savoir gré
» des sentimens qui t'ont engagé à te join-
» dre à nous; mais il serait indigne d'un
» gentilhomme français comme moi de se
» prêter à ta ridicule fantaisie : et d'ail-
» leurs suis-je en état de te soutenir? Tous
» ces gens-ci m'ont regardé moi-même d'un
» mauvais œil parce que j'arrivais un peu
» tard. Il a fallu me battre pour mettre
» un frein à leur insolence; je ne me sou-
» cie pas de me battre pour leur faire

» croire à la noblesse de mon ancien per-
» ruquier. » Qu'on juge combien je fus déconcerté d'un semblable accueil; je demandai à M. de Rinville ce que je devais faire : « Ma foi, mon cher, me dit-il, je n'en
» sais rien. Je t'avais proposé le seul parti
» convenable, celui d'être mon valet de
» chambre; tu ne l'as pas voulu; fais ce que
» tu voudras. » — « Ah ! monsieur le mar-
» quis, répondis-je, je vous en supplie,
» laissez-moi mon titre de chevalier; je
» serais si content, ne fût-ce que pour
» quelques heures, de jouer le rôle d'hom-
» me de qualité. » Le marquis se mit à rire : je le pressai, je le conjurai. «Allons,
» reprit-il, puisque tu le veux absolu-
» ment... Je ne t'appuierai pas, mais je ne
» te trahirai pas ; fais-toi appeler le cheva-
» lier de Quissac. » — « C'est cela; ne fai-
» tes pas semblant de me connaître. »

J'allai m'asseoir à la table d'hôte sous mon nouveau nom ; elle était composée de gentilshommes français aussi sûrs que

nous de leur rentrée en France ; il y avait deux ou trois roturiers. Les roturiers n'étaient pas nombreux parmi les émigrés, et ceux qui se trouvaient à Coblentz n'avaient pas la satisfaction de voir leur dévouement à la noblesse récompensé comme il le méritait : il y avait entre les nobles et les bourgeois une ligne de démarcation encore plus marquée qu'elle ne le fut jamais à Paris et à Versailles. C'était donc une heureuse invention que ce titre de chevalier de Quissac. On me salua, on chuchota ; on me demanda, on se demanda qui j'étais. Je soutins assez bien mon personnage ; mais on ne manqua pas de me plaisanter sur ma tardive arrivée. Je répondis avec beaucoup de prudence, beaucoup de modération, et je n'eus pas de querelle. Quelques-uns m'interrogèrent sur la situation où j'avais laissé la France. Selon l'usage des hommes passionnés, sans trop vouloir les tromper, mais en m'abusant moi-même, je leur peignis les choses

comme nous désirions qu'elles fussent : je leur dis que toute la population attendait avec impatience les étrangers, et n'aspirait qu'à être délivrée des jacobins.

Ma patience à supporter les railleries ne donnait pas à ces messieurs une grande opinion de mon courage, et malgré ce beau nom de chevalier de Quissac, on était en doute de ma noblesse ; on m'examinait avec défiance, et plusieurs me regardaient déjà comme un intrus. Ce fut bien pis lorsque, peu de jours après, par légèreté sans doute, et sans mauvaise intention, le marquis eut révélé sous le secret à deux ou trois que j'avais été son perruquier à Paris. Le secret circula bientôt parmi tous ces messieurs, et les railleries, les ricanemens me poursuivirent de tous les côtés. Quelques-uns avaient l'impertinence de quitter brusquement la table d'hôte lorsqu'ils m'y voyaient prendre place ; quelques autres, se piquant d'un esprit plus philosophique, semblaient me faire grâce

en me faisant politesse. Le marquis tantôt se moquait de moi, tantôt m'encourageait à faire bonne contenance ; mais déjà je me repentais du beau zèle qui m'avait engagé à l'accompagner. A peine étais-je en émigration que je redevenais patriote.

Je pris brusquement mon parti ; beaucoup de ces messieurs tenaient à l'élégance de leur coiffure; je renonçai à mon titre, et voilà M. le chevalier redevenu perruquier.

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ÉMIGRATION DE GIFFARD.

Je fis passablement mes affaires jusqu'au moment où on entra en campagne. Je les fis encore assez bien pendant le commencement de la campagne. Car de plus en plus certains que nous allions être vainqueurs, je n'avais pas hésité à me faire soldat dans un régiment où M. le marquis de Rinville, riche, très-noble, ancien officier de l'armée française, avait été nommé capitaine. J'avais pour camarades des personnages jadis hauts et puissans, d'anciens magistrats, d'anciens secrétaires du roi de plus, j'étais le coiffeur de la compagnie.

On dit que, si brave qu'un homme soit de sa complexion, il est obligé de payer le tribut à la peur au premier coup de fusil qu'il entend. J'éprouvai ce sentiment dans toute sa plénitude; et il faut que je ne sois pas né pour la guerre, car je ne pus jamais me défaire de cette première frayeur. Le marquis de Rinville avait donné plus d'une preuve d'une bravoure non équivoque. A la première affaire que nous eûmes et où j'avais une si grande peur, je le vis lui-même pâlir et se troubler. J'osai lui en témoigner ma surprise. « Ah! mon cher Giffard, » me dit-il en me serrant la main, « quelle que » soit la différence des opinions, un Fran- » çais peut-il ne pas frémir quand il se » prépare à combattre des Français. »

Notre corps éprouva de grands revers; nous fûmes repoussés loin des frontières de France. Chacun des nôtres avait plus ou moins de ressources; mais les plus fortes furent bientôt épuisées; et déjà l'on vit des misères horribles parmi les émigrés. Je

n'étais pas accoutumé comme ces messieurs à toutes les douceurs de la vie, ensorte que je souffrais moins qu'un autre des privations que nous éprouvions.

Cependant, comme on le pense bien, je ne fus pas un des derniers à quitter le service militaire. Je me séparai du marquis; j'allai m'établir à Stuttgard. Là je repris mon ancien commerce de brocantage : il me fut assez favorable tant que les émigrés eurent quelque chose à vendre.

Les nouvelles que nous recevions de la France n'étaient pas propres à donner une couleur riante à nos idées. Nous apprenions en même temps les troubles, les malheurs, les horreurs, les crimes qui déchiraient notre patrie, et les grandes victoires des armées françaises sur tous les points où l'on faisait la guerre. A ces nouvelles, tous, malgré leur triste situation, se félicitaient d'avoir émigré; s'ils étaient restés en France, ils auraient été victimes. Mais moi! quelle folie j'avais faite! je ré-

pétais bien souvent ces deux grands mots de Molière que j'avais retenus du temps où je jouais la comédie : *Tu l'as voulu*, Laurent Giffard ! *Que diable allais-tu faire dans cette galère ?*

Au milieu de tous ces émigrés ruinés, réduits aux expédiens, quelques-uns avaient eu la précaution d'emporter avec eux leurs richesses ; mais les plus riches n'étaient pas toujours les plus compatissans.

Un monsieur Dervilé, ancien magistrat, ancien conseiller de grand'chambre dans je ne sais quel parlement, avait médité son émigration dès le commencement de la révolution. Il avait converti ses terres en capitaux. Établi à Stuttgard, il avait si avantageusement spéculé en plaçant ses fonds sur les banques de Vienne, de Londres et de Hambourg, qu'il se trouvait encore plus riche qu'il ne l'avait été en France, où long-temps on l'avait soupçonné d'être usurier : on disait qu'il l'était encore en Allemagne. Il n'était pas fier avec

moi comme les autres : j'étais son courtier, et nous nous étions réciproquement utiles. Plein de sensibilité, et profondément affligé des malheurs de ses compagnons, M. Dervilé avait toujours la larme à l'œil quand il parlait de la France et des pauvres émigrés.

Un jour je vis arriver à l'auberge où je logeais, un homme qui avait été simple soldat dans ma compagnie au commencement de la campagne. C'était M. Darnal, ancien conseiller au même parlement que M. Dervilé. Après avoir épuisé toutes ses ressources pour émigrer, après avoir vaillamment combattu, il allait à Vienne où il espérait trouver des ressources chez une parente de sa femme : de plus, ayant été un très-beau danseur de société, il se proposait de donner des leçons de danse. Je renouai connaissance avec M. Darnal. Il arrivait dans le plus absolu dénûment, et ne savait comment continuer sa route. Dans la conversation je lui appris que M. Dervilé, le riche mon-

sieur Dervilé, était à Stuttgard. « Se peut-» il ! mon ancien confrère ! mon ancien » ami ! » Toutes ses inquiétudes sont dissipées ; il ne doute pas que M. Dervilé ne s'empresse de venir à son secours ; je lui donne l'adresse de son riche confrère ; il court le trouver.

« Eh ! c'est vous, mon cher Darnal, mon » bon et véritable ami ! » s'écrie M. Dervilé, en le serrant dans ses bras. « Qui jamais » aurait dit, quand nous siégions ensemble » sur les fleurs de lis, que nous nous re-» trouverions ainsi en Allemagne, à Stutt-» gard, tous deux exilés ! » Voilà le sensible M. Dervilé qui voue à l'exécration la révolution et les jacobins ; il interroge avec le plus vif intérêt son ancien et bon ami sur sa situation. Celui-ci, ému, plein d'espérance, raconte ses aventures, explique les motifs qui le conduisent à Vienne, le dénûment extrême où il se trouve, la reconnaissance qu'il éprouve du tendre accueil qu'il reçoit, et finit par hasarder la

demande d'un prêt de vingt-cinq louis pour la garantie duquel il ne peut offrir que sa parole et ses espérances. Pendant qu'il avait parlé, M. Dervilé avait levé les yeux au ciel, avait même laissé couler quelques larmes ; il avait interrompu son ancien confrère par des exclamations qu'il continuait encore, long-temps après que M. Darnal se taisait. « Oh ciel ! un conseiller » au parlement ! obligé de porter le mous- » quet ! quelle horreur ! quelle pitié ! Et » maintenant vous allez à Vienne implorer » la pitié d'une parente ? » — « Eh ! mon » Dieu, oui. » — « Et là, vous comptez don- » ner des leçons ? » — « Oui. » — « Un an- » cien magistrat ! obligé de courir le cachet ! » pour des leçons de danse ! Et vous êtes » dans le plus grand embarras pour conti- » nuer votre route ? » — « Oui. » — « Et vous » voudriez que je vous prêtasse vingt-cinq » louis ? » — « Oui, six cents francs. » — « Et vous ne pouvez m'offrir d'autre garan- » tie que votre parole et vos espérances ? »

— « Pas d'autre. » — « Ah ! je ne doute pas » que si jamais vous vous trouviez dans un » état plus heureux, vous ne fussiez em- » pressé de me les rendre. Voilà pourtant » où sont réduits aujourd'hui une foule de » gentilshommes, de magistrats, de pré- » lats, d'abbés, d'honnêtes gens, qui ont » été forcés de quitter leurs châteaux, leurs » tribunaux ou leurs diocèses! Tenez, » voyez, lisez, parcourez avec moi, mon » cher ami, mon cher confrère, cette liste » qui n'est malheureusement que trop au- » thentique. » En parlant de la sorte, il ouvrit un secrétaire, en tira un registre et en fit lire le titre à M. Darnal. Ce titre était ainsi conçu : *Liste des malheureux émigrés qui sont venus demander des secours à M. le conseiller Dervilé.* « Voyez, voyez, » mon cher ami ; cela date de 1791 ; voyez : » Monsieur le chevalier de ***, mille écus. » Monseigneur l'évêque de ***, quatre mille » francs. Monsieur le duc de ***, six » mille francs. Monsieur le marquis de ***,

» douze cents francs ; et tant d'autres... Te-
» nez, voyez, voyez : les plus grands noms
» de France! obligés d'emprunter des som-
» mes misérables, comme des clercs de
» procureur! » M. Darnal respirait; il admirait l'extrême obligeance et la prodigalité bienfaisante de ce bon M. Dervilé qu'on avait osé accuser d'avarice et d'usure. Déjà il lui adressait les plus vifs et les plus sincères remercîmens. « Attendez ; voyez le
» total, dit M. Dervilé ; quatre-vingt-dix-
» huit mille quatre cents francs; oui, quatre-
» vingt-dix-huit mille quatre cents francs.
» Eh bien! mon cher ami », ajouta-t-il en prenant de nouveau les mains de M. Darnal, « je vous demande un peu où j'en serais
» moi-même, si j'avais prêté à mes chers
» compatriotes cette somme de quatre-
» vingt-dix-huit mille quatre cents francs.
» J'ai gémi d'être obligé de les refuser ; j'ai
» cru devoir écrire leurs demandes afin de
» me prémunir, de m'armer contre la fai-
» blesse de mon cœur, contre les conseils

» imprudens de ma compassion, comme je » vais écrire la vôtre qui portera juste » le total à quatre-vingt-dix-neuf mille » francs. » Le malheureux Darnal était resté consterné, atterré. Pendant que M. Dervilé écrivait, il se leva, et, jetant sur lui un regard d'indignation, il le quitta sans proférer une parole.

Le soir, encore tout ému, M. Darnal raconta l'aventure à la table de notre auberge. Heureusement il trouva dans Stuttgard des hommes plus pitoyables que son riche confrère.

Lorsque Valenciennes et Condé furent pris, tandis que Lyon soutenait son siége, tandis que la Vendée résistait aux troupes républicaines, les émigrés regardèrent de nouveau la révolution comme perdue : ils reprirent leur joie. Cette joie dura peu, et de nouveau ils tombèrent dans le découragement.

Que le temps m'avait paru long depuis que j'avais émigré! toutes mes ressources

étaient épuisées, et je ne pouvais les renouveler. Tous mes petits talens pour le commerce de brocantage et d'agiotage ne pouvaient m'être que d'une bien médiocre utilité avec des gentilshommes, d'une grande naissance sans doute, mais dont la plupart étaient aux expédiens.

Au risque de tout ce qui pouvait m'arriver, je résolus de rentrer en France.

CHAPITRE III.

GIFFARD RENTRE EN FRANCE.

Rentrer en France ! Je n'ignorais pas les lois terribles portées contre les émigrés ; mais aura-t-on pensé, a-t-on pu penser à un pauvre diable comme moi ? En supposant que je sois inscrit sur la fatale liste, je ne puis y être que sous le nom de Quissac. Eh bien ! en reprenant mon véritable nom de Giffard, qu'ai-je à craindre ? Tels étaient les raisonnemens que je me faisais. Je croyais d'ailleurs obéir à des pensées plus généreuses : le mépris de tous ces nobles avait rallumé mon patriotisme : je me reprochais d'être armé contre mon pays. Malgré mon humeur pacifique, je me sen-

tais décidé, s'il le fallait, à expier ma faute en grossissant le nombre des défenseurs de la patrie. Je n'étais pas de la première réquisition, il s'en fallait de quelques jours ; mais qu'importe ? Les insolences des patriotes m'avaient porté à émigrer comme un aristocrate ; les impertinences des émigrés me portaient à rentrer en France comme patriote.

Ma sécurité, mes espérances, mes idées riantes disparaissaient à mesure que j'approchais de nos frontières, d'autant plus que ma bourse commençait à s'épuiser et que rien ne m'a jamais causé plus de mélancolie ; ajoutez que je tremblais également d'être pris par les patrouilles allemandes ou par les patrouilles françaises qui couvraient la campagne. Courir le danger d'être traité par les uns comme déserteur, ou par les autres comme émigré ! la belle perspective !

Il était nuit lorsque j'approchai du premier village français. Il me sembla re-

connaître à la lueur des feux un bivouac de hussards en avant du village, et dans la première maison, un corps-de-garde. D'après les nouvelles publiques, et surtout d'après les commentaires que les émigrés faisaient sur les horreurs du régime révolutionnaire, je m'imaginais trouver un homme féroce dans chaque Français que je rencontrerais. Cependant j'étais accablé de fatigue, de faim et de froid; je me traînais plutôt que je ne marchais; mes pieds étaient en sang. Quand bien même j'aurais voulu éviter le bivouac des hussards, je ne l'aurais pas pu, car déjà j'avais été aperçu de la vedette. Au risque de tous les dangers auxquels je m'exposais, je demandai humblement à ces braves gens la permission d'approcher de leur feu : « Approche, » me répondit un lieutenant qui commandait le poste et qui fumait sa pipe. Poursuivi par mille terreurs, et croyant voir que le lieutenant m'examinait avec défiance, je voulus prendre

un ton sans souci qui ne faisait qu'augmenter mon trouble. « Il ne faut pas, » lui dis-je, que vous ayez une mauvaise opinion de moi. Dieu merci, je » ne suis ni émigré ni suspect..... Vive la » nation !..... Je me nomme..... Laurent ; » je n'ai ni passe-port ni autres papiers ; » mais je suis du village qui est là-bas » derrière la colline à trois lieues.... et je » vous prie de croire.... » — « Eh ! mon » pauvre garçon, » me dit le commandant du poste en souriant, » je ne te demande » ni qui tu es, ni d'où tu viens. Garde tes » paroles pour les gens qui t'interrogeront. » Tu as faim, tu as froid, tu es fatigué ; » chauffe-toi, mange et repose-toi. » Les hussards me firent une place au coin du feu; je soupai avec eux. Un vieux maréchal des logis me couvrit de son manteau, et je m'endormis profondément.

Au point du jour, je fus réveillé par ces mots : « Qui vive ? » — « Ronde du colonel. » — « Rien de nouveau ? » dit le colonel

au lieutenant. — « Non, mon colonel, » si ce n'est un pauvre diable qui est ar- » rivé au bivouac à la nuit tombante, » transi de froid, et qui dort là contre cet » arbre. » On me mena encore tout endormi à la tête du cheval du colonel. Il me regarda, et tout à coup : « Comment ! » c'est toi, Giffard ? » — « Il m'a dit qu'il » se nommait Laurent, » reprit le lieutenant. — « Eh bien ! oui, Laurent Giffard, » répliqua le colonel. Je cherchais où j'avais vu ce colonel qui me reconnaissait si bien : deux épaisses moustaches, un large manteau qui lui cachait le menton, un grand schakos qui lui tombait sur les yeux, m'empêchaient de distinguer ses traits. « Eh quoi ! continua-t-il, tu ne reconnais » pas une de tes anciennes pratiques ? » Ce colonel était l'abbé Dérigny. C'était ce jeune abbé qui, abandonnant le petit collet dès les premiers jours de la révolution, s'était jeté dans le parti patriote. Il n'y avait pas quinze mois qu'il était arrivé à l'armée

sous-lieutenant : on voit qu'il n'avait pas perdu de temps pour avancer. Malgré tous les motifs d'inimitié qui pouvaient exister entre le colonel Dérigny et moi, je me sentis soulagé en me voyant à sa disposition. Je connaissais la générosité de son âme : il me sembla que je retrouvais un ami. « Mon cher Giffard, me dit-il, deux » anciennes connaissances ne peuvent pas » se retrouver sans éprouver le besoin de » causer ensemble. Je continue ma ronde ; » va au village ; fais-toi indiquer mon lo- » gement, j'y serai dans deux heures. » Il partit au galop.

Les hussards, ayant vu que le colonel me parlait avec amitié, me comblèrent de politesses. Ils paraissaient tous fort attachés à leur colonel. Ils vantaient sa bravoure et son sang-froid, son patriotisme et sa bonté. Ils m'apprirent par quelles actions d'éclat il était parvenu en si peu de temps à un si haut grade.

Le colonel fut exact au rendez-vous.

Il m'interrogea, mais plutôt avec l'intérêt d'un ami qu'avec la défiance d'un supérieur qui cherche à pénétrer les desseins d'un inconnu. Encouragé par son air de bonhomie, de franchise et d'amitié, je lui confiai tout ce qui m'était arrivé. « Mal» heureux, me dit-il, garde-toi de révéler » à qui que ce soit que tu as émigré ! » Comme il vit que cette exclamation m'avait fort effrayé : « Rassure-toi, continua» t-il ; il n'est pas probable, il est impos» sible même que tu aies été mis sur la » liste. Je sais par expérience que tu n'es » pas un homme dangereux, et d'ailleurs » mon métier n'est pas d'être délateur. » Écoute ; non-seulement je ne veux pas » te perdre, mais je veux t'être utile. Que » prétends-tu faire ? » Je lui expliquai le projet que j'avais formé d'aller exercer mon art dans quelque ville de province. « Pauvre ressource ! ajoutai-je, d'autant » plus que la révolution qui a tout ren» versé n'a pas épargné l'état de perru-

» quier.» Il se mit à sourire. «Eh bien! me » dit-il, prends une plus belle profession; » entre dans mon régiment. » — «Oui, » répondis-je, saisi d'un subit accès de courage.... Puis, soudain réfléchissant à mon antipathie pour la guerre : « Cependant, » continuai-je, je ne sais.... J'ai peu d'am- » bition.... Je ne me sens pas possédé de » l'amour de la gloire. Si vous pouviez me » procurer quelque part une petite place » bien obscure.... Je me crois plus propre » à manier la plume que l'épée. » Le colonel se mit à sourire de nouveau : « En » effet, dit-il, tu ne ferais jamais qu'un » assez mauvais soldat. » Il se souvint que j'avais une belle écriture. « Veux-tu » être placé dans les administrations mi- » litaires? je peux te donner une lettre » de recommandation pour un des princi- » paux employés; il faut que tu ailles le » chercher à trente lieues d'ici environ; » mais il n'y a peut-être pas de mal que, » revenant d'émigration, tu t'éloignes de

» cette frontière. Dans l'intérieur on aura » moins de soupçons sur ton compte. Tu » n'as pas de papiers; je me charge de te faire » avoir un passe-port de la municipalité de » ce village. Tu n'as pas d'argent ? tiens, » voilà de quoi faire ta route. » En même temps il me remit plusieurs assignats. « Con» duis-toi en homme d'honneur, en bon » patriote; j'apprendrai avec plaisir que » l'homme recommandé par moi est bien vu » dans son administration.» J'étais touché jusqu'aux larmes; j'exprimai avec chaleur ma reconnaissance. Il m'interrompit comme s'il avait eu de l'humeur de mes remercîmens. L'abbé Dérigny avait déjà pris dans les camps une habitude de brusquerie qui contrastait avec le ton modeste et timide que je lui avais vu lorsque j'avais commencé à le coiffer. Il me demanda des nouvelles de Lefèvre, de sa femme qu'il estimait beaucoup; il me demanda si Thérèse, la jeune sœur de madame Lefèvre, était mariée. Je lui dis que j'avais quitté ces braves

gens bien peu de temps après lui, et que depuis je n'en avais pas entendu parler. Malgré ma rage de babiller et ma propension à la médisance, je sus contenir ma langue, et ne pas lui révéler l'état où j'avais laissé la pauvre Thérèse.

Nous en vînmes à causer des affaires publiques. Il était toujours enthousiaste des principes de la révolution. Déjà un peu d'amour pour la gloire militaire se mêlait à son amour pour l'indépendance de la patrie; mais comme il ne s'agissait alors pour nos soldats que de défendre nos frontières, cet amour de la gloire militaire semblait rehausser encore son patriotisme. Je lui parlai de ce qui se passait dans l'intérieur de la France. Nous étions dans la plus forte crise de la terreur; je vis le colonel pâlir, frémir. « Ne me parle pas de ces » horreurs, me dit-il; elles pèsent sur mon » âme; elles la froissent. Les misérables! » comme ils déshonorent, comme ils ren- » dent odieuse la plus belle des causes! »

Il fit quelques pas en silence dans sa chambre, puis, s'arrêtant, il me dit d'un ton exalté : « Je ne veux porter mes regards » qu'en avant. Là, s'offre à moi un spec- » tacle que je considère avec plaisir, avec » orgueil : mes braves soldats à guider à » la victoire, et les ennemis de mon pays » à combattre. Il serait affreux pour moi » de jeter les yeux en arrière. Qu'y ver- » rais-je? des bourreaux et des victimes. »

Le lendemain je me mis en route. Je sais, grâce au ciel, supporter avec courage les momens difficiles. Mais toutes les fois que je me suis senti de l'argent dans ma poche, je n'ai jamais pu m'empêcher de le dépenser. J'eus bientôt épuisé ce que je tenais de la libéralité du colonel ; il m'avait donné beaucoup pour sa situation, mais la somme n'était pas forte : les militaires français n'étaient pas riches à cette époque. Il ne me restait qu'un de ces petits assignats de cinq francs, vulgairement appelés des *corsets*, lorsque j'arri-

vai dans un village, ou plutôt dans un hameau, composé tout au plus de huit à dix maisons, où il y avait cependant une auberge et une municipalité.

CHAPITRE IV.

MÉPRISES.

Ce village était situé dans un fond, entre deux collines; la route le traversait en ligne droite, en sorte que le voyageur qui arrivait pouvait voir de loin le voyageur qui partait. Au moment où j'y descendais, j'aperçus des gendarmes qui remontaient la côte opposée : cela me fit plaisir. J'étais plein de sécurité, grâce au passe-port que le colonel Dérigny m'avait fait obtenir; toutefois, j'aimais mieux voir partir les gendarmes que de les voir arriver.

J'entrai dans l'auberge. C'est un usage presque immémorial qu'en tout pays les voyageurs à pied sont mal reçus, peu ou

point servis par les aubergistes. Je fus donc agréablement surpris lorsque je vis l'hôte, sa femme et leur servante m'accueillir, me regarder avec intérêt, je dirai presque avec compassion. Il n'y eut pas jusqu'au garçon d'écurie qui, regrettant que je ne lui donnasse pas de cheval à soigner, ne s'empressât auprès de moi. Fort reconnaissant du zèle de ces braves gens, ragaillardi par le feu, reprenant ma gaieté, mon humeur causeuse : « Parbleu! leur dis-je, on calomnie bien les aubergistes quand on » les accuse d'être durs, sans pitié pour » les pauvres voyageurs. » — « Ah! monsieur, répondit l'hôtesse......., citoyen, » veux-je dire, depuis vingt ans que je » tiens cette maison avec feu mon homme » et mon homme que voilà, je peux dire » que nous avons toujours été bons et prévenans pour les voyageurs à pied; mais » à présent je me sens portée à leur donner » la préférence sur les autres. Il y en a tant » qui courent la poste, et qui mériteraient

» d'aller à pied ; qui sait si parmi ceux qui » vont à pied, il n'y en pas plus d'un qui » mériteraient d'aller en carrosse? » — « Paix donc, madame Thomas, reprit le » mari, vous êtes d'une imprudence !.... Il » faut savoir devant qui l'on parle. » — « Oh ! je ne crains rien, répliqua madame » Thomas. Dussent les jacobins me faire un » mauvais parti, je leur dirais toujours que » j'ai un faible pour les gens comme il » faut, et que j'en sauverai de leurs griffes » le plus que je pourrai. » Je ne sais quelle bouffée de vanité me passa par la tête. « Vous avez raison, » répondis-je en affectant de soupirer ; « combien y a-t-il aujourd'hui d'honnêtes gens sous les couleurs de la misère, quand ce ne serait que » par prudence ! » Je dis ces derniers mots de manière à persuader à mes hôtes qu'on pouvait m'en faire l'application. Aussitôt, l'aubergiste, sa femme, la servante et le garçon d'écurie me regardèrent encore plus attentivement, et je les vis chuchoter entre

eux. Cette attention, ces chuchotemens me causèrent un moment d'inquiétude; je craignais que mon mouvement de vanité ne m'attirât quelque fâcheuse enquête. Tout en ayant l'air de ne songer qu'à me chauffer, je tâchais de saisir ce qu'ils se disaient: j'entendis des mots entrecoupés: « Ah! » Dieu! si c'était!.... oui c'est lui.... voilà » comme il nous l'ont dépeint :....... une » figure noble, les yeux noirs... un grand » nez... C'est lui. » Il s'en fallait que je me trouvasse à mon aise; mais je fus bientôt rassuré. « Je ne m'étais pas trompée, me » dit madame Thomas; j'étais sûre que le » citoyen était un monsieur. Quel bonheur » pour moi de recevoir un homme,..... un » homme!... Ah! monsieur, que vous avez » bien fait de ne pas arriver plus tôt, pen» dant que ces méchans gendarmes étaient » ici; car vous êtes l'homme qu'ils cher» chent. » — « Et qui donc? » — « Que » sais-je? Un pauvre grand seigneur... un » prince, je crois,... déguisé, voyageant à

» pied, sans suite, sans un seul valet. » Ma vanité reprit le dessus, et je conçus quelque désir de me faire passer pour le pauvre grand seigneur. « Soyez tranquille, continua l'hô-» tesse; vous êtes tombé chez de braves » gens. » — « Oui, » me dit l'hôte en confidence, d'une voix basse et presque dans l'oreille, « nous sommes tous aristocrates » dans ce village. » — « Ah! mes amis, » m'écriai-je, emporté par ma vanité, « protégez-moi, sauvez-moi. » — « Mon-» seigneur peut être sans crainte, » me dit madame Thomas en me faisant une profonde révérence; et l'hôte, la servante et le garçon me saluèrent respectueusement. Oh! comme mon cœur se sentit agréablement touché de ce mot de monseigneur! « Oui, continua Thomas, nous avons une » société populaire; mais elle n'est pas » méchante; le maire, le maire lui-même » est pour la bonne cause. » Je venais tout récemment d'entendre les hussards me dire qu'ils combattaient pour la bonne cause :

dans les troubles civils chacun dit que sa cause est la bonne.

On me servit un dîner où l'hôte avait épuisé tout son savoir ; les politesses et les révérences continuaient. Quelque temps avant le dessert, l'hôte était sorti ; comme je me levais de table, la porte de la chambre s'ouvre, et l'hôte annonce d'un ton grave : « Le citoyen maire. » A ce nom, saisi d'effroi, je crois que mes hôtes sont des perfides qui ont trahi le prince, je tremble autant que si j'étais le prince lui-même ; mais le maire, s'inclinant profondément, supplia mon altesse de vouloir bien agréer ses sincères et respectueux hommages. Quoiqu'un peu revenu de ma frayeur, je pensai qu'il était temps de finir cette dangereuse plaisanterie. Je leur dis que je n'étais pas un prince, que je n'étais pas même un gentilhomme, mais un pauvre diable qui courait après une chétive place, et n'avait pas de quoi continuer sa route : il me fut impossible de

les tirer d'erreur. Ils étaient persuadés que je tenais ce langage par un reste d'inquiétude; ils cherchaient à la dissiper par toutes les protestations de dévouement à la bonne cause, et d'attachement à ma personne. Dès la première vue, disaient-ils, ils avaient été frappés de mon air de noblesse, d'affabilité, de bon prince. Il fallut bien me laisser faire, et, ma foi, je m'y prêtai de la meilleure grâce du monde. Je calculai que j'avais peu d'heures à rester dans ce village, que je partirais le lendemain au point du jour, et qu'à moins d'un événement extraordinaire, la méprise ne pouvait m'être fatale. Après avoir cherché vainement à les détromper, je leur fis sentir combien il était important que mon secret ne fût pas découvert; ils me promirent d'être discrets. Alors, tout en faisant le réservé, je leur laissai entendre que j'allais me jeter de ma personne dans la Vendée.

Malgré leurs belles promesses de discrétion, je vis bientôt arriver la femme

du maire et deux ou trois gros bonnets de l'endroit, qui tout en ayant l'air d'ignorer, ou de vouloir ignorer ma qualité, se confondirent en politesses et en hommages; ils entraient en admiration de chaque phrase qui sortait de ma bouche; ils entraient en attendrissement de mes projets aussi nobles que bienfaisans. Vers le soir, le maire me prit à part. De toutes les paroles par lesquelles j'avais cherché à le désabuser, il n'avait voulu rien croire sinon que j'étais dans le plus absolu dénûment. « Un seigneur! un prince comme » vous, me dit-il, n'ayant pas de quoi » voyager! Quelle honte pour la France » et pour le siècle! » Il me força de prendre un portefeuille assez gros rempli d'assignats. J'avoue que dans la position où j'étais, n'ayant pas un sou, et me proposant de rembourser ce brave homme dès que je le pourrais, je ne me fis pas scrupule de retenir le portefeuille. L'honnête magistrat pleurait de plaisir en voyant que

j'avais la bonté de prendre son argent. Ce ne fut pas tout ; l'aubergiste avait sous sa remise une chaise de poste encore assez bonne ; on s'était d'abord montré fort inquiet de ma sûreté ; on voulait me tenir caché dans le village ; mais lorsque je leur avais dit que je ne craignais rien, lorsque je leur avais montré mon passe-port qui, sous le nom de Laurent Giffard, mettait le prince à l'abri de la police révolutionnaire et des gendarmes, ils ne virent plus d'inconvénient à ce que je continuasse mon voyage ; et, tant pour me faire voyager selon mon rang que pour m'épargner de la fatigue, l'aubergiste voulut à toute force me prêter sa chaise. Jean, son garcon d'écurie, me conduirait jusqu'à la poste voisine avec les deux chevaux de labour de monsieur le maire. Tous me supplièrent de ne pas refuser la voiture de M. Thomas. Je me fis un peu prier, et j'acceptai. Le maire s'empressa de viser mon passe-port qu'il regardait comme une excellente précaution.

Je n'ai pas besoin de dire que parmi toutes les personnes qui vinrent me voir dans la soirée, il y en eut bien peu qui ne m'adressèrent pas des demandes, des placets, des pétitions pour valoir ce que de raison lorsque les choses seraient rétablies sur l'ancien pied; que le maire lui-même me recommanda de me souvenir de lui lorsque j'aurais repris la place à laquelle m'appelait ma naissance; que j'accueillis toutes les demandes avec bonté; que je fis à tous les plus belles promesses, et que je donnai d'avance de beaux emplois dans ma maison au maire et à l'aubergiste. Enfin fatigué du rôle que je jouais, et répétant que je voulais partir le lendemain de très-bonne heure, je les priai de vouloir bien me permettre de me retirer. Ils craignirent de se rendre importuns. L'hôte et sa femme voulurent m'éclairer eux-mêmes jusqu'à ma chambre en grande cérémonie.

Je dormis peu; malgré tout l'éclat du rôle qu'on m'avait fait jouer et que jé m'étais

prêté à jouer, je tremblais qu'il n'y eût quelques faux frères parmi tous ces paysans aristocrates. Dès que le jour parut, je me levai. Toute la maison était déjà sur pied; les chevaux de labour étaient attelés à la chaise; Jean, le garçon d'écurie, était botté, le fouet à la main; l'aubergiste, sa femme et la servante me firent les adieux les plus touchans; le citoyen maire s'était arraché aux douceurs de la couche conjugale pour venir souhaiter un bon voyage à mon altesse. Je partis en renouvelant avec dignité à ces braves gens mes remercîmens et mes promesses de services. Arrivé à la première poste, je crus devoir gratifier Jean par un pour-boire de prince. Il emmena les chevaux, et me laissa la chaise.

Me voilà donc dans une bonne chaise de poste, un portefeuille bien plein d'assignats dans ma poche. Je fus tenté un moment de changer de direction et d'aller à Paris; mais, d'après toutes les nouvelles qui étaient parvenues jusqu'à moi, je réfléchis qu'il s'en

fallait que Paris fût un séjour de plaisirs et de ressources comme autrefois ; que probablement j'y serais plus en danger qu'ailleurs ; qu'après tout, je ferais peut-être bien de commencer par occuper une petite place dans l'administration des vivres, et qu'avec mon talent, mon activité et la protection du colonel Dérigny, je ne pouvais manquer d'y faire promptement mon chemin. Je continuai donc ma route.

Par suite de cette vanité qui ne me quittait pas, le matin, en déjeunant dans je ne sais quel endroit, je faisais l'homme d'importance, j'affectais un ton brusque, impérieux. Je me plaignais de ce que le valet qui courait devant moi avait été retenu par la fatigue à la dernière ville où j'avais couché. A peine avais-je prononcé ces mots que la servante de l'auberge sort et revient bientôt avec un gros garçon auquel elle paraît prendre un grand intérêt, qu'elle me propose pour remplacer le valet qui me manque, et dont elle répond, at-

tendu qu'il est son beau-frère. « Eh! pourquoi ne me donnerais-je pas un domestique ? me dis-je. Il ne m'est pas encore arrivé une seule fois dans ma vie de me faire servir ; il faut que j'en essaie. » J'interrogeai Joseph ; c'était le nom du beau-frère de la servante. Il me parut un garçon simple, crédule, un peu curieux et bavard. Je lui offris des gages dont il sembla tout émerveillé ; il fut convenu qu'il courrait devant ma chaise, et je lui donnai de l'argent sans compter pour payer les chevaux. Mes libéralités, le peu de cas que je semblais faire des assignats, mon air capable et mes brusqueries inspirèrent une grande estime à mon valet ; à chaque relais où il m'attendait je voyais croître son respect pour moi.

Le soir, j'arrivai vers quatre heures dans un village où il y avait une poste. J'avais trois chevaux à ma chaise, un courrier ; je m'étais fait descendre à la principale auberge, où Joseph avait ordonné pour moi

un bon dîner. Je n'avais pas été surpris de voir tous les habitans se mettre sur le pas de leurs portes lorsqu'ils avaient entendu le fouet de mon postillon ; c'est assez l'usage dans tous les villages de France, quand on y voit passer un équipage de quelque importance; mais quel fut mon étonnement, lorsque l'aubergiste qui m'avait accompagné jusqu'à la porte de la chambre qu'il me destinait, avec les plus grands témoignages de considération, revint quelques minutes après, m'annoncer que le citoyen maire demandait l'honneur de m'être présenté : « Eh ! bon Dieu ! me » dis-je, dois-je donc avoir affaire à tous » les maires des endroits par où je passe ? » Va-t-on encore ici me prendre pour un » prince ? »

C'était bien autre chose : on était instruit qu'un représentant du peuple en mission devait traverser incessamment le village. Mon nigaud de valet, de plus en plus frappé de mes grands airs, ne s'était-il pas

mis dans la tête que j'étais le représentant. Dans l'autre commune, èn me voyant à pied, sans le sou et dans un piètre accoutrement, on m'avait pris pour un prince; dans celle-ci, en me voyant une chaise de poste, un courrier, on me prenait pour un député. Le citoyen maire m'adressa une espèce de harangue, et me supplia de vouloir bien m'arrêter quelques momens dans la commune. Il savait que le représentant auquel il avait l'honneur de parler était un patriote aussi juste qu'énergique, un républicain à la fois sévère et clément: « Citoyen » représentant, me dit-il, restez avec nous » jusqu'à demain; en peu de temps vous » pouvez faire un grand bien. » Je m'étais si bien trouvé de faire le prince! Jeune, étourdi, ne doutant de rien, j'étais tenté de faire le député, et de ne pas détromper le citoyen maire. Cependant je me bornai à lui dire que j'étais pressé; que le service de la république réclamait ma présence ailleurs; que je ne m'arrêtais que

pour dîner en toute hâte et poursuivre ma route. Tout à coup un grand bruit de mousqueterie se fait entendre sous mes fenêtres; c'étaient les habitans qui brûlaient leur poudre en l'honneur du représentant. Un moment après, on introduit près de moi une députation de jeunes filles; elles apportaient des fleurs au citoyen représentant. Le moyen de résister? Je me laissai faire comme dans l'autre village. Je me montrai aimable et galant pour les jeunes filles. Je pris un ton affable et protecteur avec le maire, dont les principes me paraissaient purs et raisonnables; et je consentis à passer le reste du jour dans sa commune. Mais presque aussitôt, à la députation des jeunes filles, succède une députation du comité révolutionnaire. A ce terrible nom, je frissonne; je sens tous les dangers du personnage qu'on me fait jouer. Cependant je rassemble mon courage; je ne pouvais plus reculer; je me décide à payer d'effronterie et à bien sou-

tenir mon rôle. Le citoyen maire, à l'annonce de la députation, était presque aussi tremblant que moi; et avant qu'on introduisît les honorables membres, il eut le temps de me dire que c'étaient de vrais démagogues, des forcenés qui avaient déjà fait emprisonner comme suspects cinq à six des plus honnêtes gens et des meilleurs patriotes du pays.

La députation entra. Après quelques politesses plutôt brusques que cordiales, je vis tous les honorables membres jeter sur le maire des regards sévères et même courroucés. Toujours, pour bien jouer mon rôle, je fis à tous les citoyens présens un discours plein d'énergie; je dis que j'entendais qu'à l'instant même le maire me rendît compte de son administration, et le comité de ses opérations. Tandis que le maire envoyait chercher son greffier et qu'un des membres de la députation était allé chercher les registres du comité, le président me prit à part et me dit que le maire était un

fédéraliste, un feuillant et un modéré; que le comité n'avait osé prendre sur lui aucune mesure contre un fonctionnaire public, mais qu'il attendait avec impatience mon arrivée pour obtenir la destitution et même l'incarcération d'un magistrat aussi anti-civique. « Bonne justice sera rendue à » tout le monde, » lui répondis-je.

Je me fis gravement présenter tous les comptes que j'avais demandés. J'appris que les femmes et les parens des suspects incarcérés me demandaient audience. Nonobstant les objections du président du comité, je déclarai que j'étais prêt à les entendre. Je passai dans une chambre voisine; je donnai à tous ces pauvres gens des paroles d'espoir et de consolation; je pris leurs pétitions et je les congédiai en leur promettant que je ne perdrais pas un instant pour les examiner. Je rentrai, je demandai des détails sur chacun des détenus aux membres du comité; j'en demandai également au maire. Ce brave homme intimidé

n'osait pas dire tout ce qu'il avait dans l'âme. Je l'encourageai ; alors il me révéla toutes les gentillesses des citoyens révolutionnaires; ils voulurent répondre ; j'encourageai le maire à répliquer. Lorsque je me crus suffisamment instruit, je les renvoyai tous en annonçant que j'irais présider la séance de la société populaire, ainsi que le maire m'y avait engagé.

Je fis monter Joseph qui par bonheur savait écrire, et je l'instituai mon secrétaire par *interim*. Je pris un arrêté par lequel le représentant du peuple D***, en mission dans le département, ordonnait la mise en liberté de tels et tels citoyens : je n'oubliai aucun des suspects que m'avait désignés l'honnête homme de maire. De plus j'ordonnai l'incarcération de tels et tels citoyens pour avoir prévariqué dans leurs fonctions; et je n'oubliai aucun des membres du comité révolutionnaire. Je finis par charger le citoyen maire de l'exécution immédiate du présent arrêté, et je signai

impudemment du nom que j'avais pris en tête.

Le maire, à qui j'avais envoyé mon arrêté, ne perdit pas un instant pour le faire exécuter. Il rassembla promptement la force armée qui n'était composée que de citoyens du pays. Ces bons citoyens mirent autant de zèle à conduire en prison les terribles membres du comité qu'à reconduire en triomphe dans leurs familles les pauvres suspects qu'ils venaient de délivrer. Ceux qui se souviennent du désordre et de la confusion de pouvoirs qui existaient en 1793, ne s'étonneront pas que les choses se soient passées de la sorte dans un petit village de la Flandre.

Après ce bel exploit, j'aurais bien voulu quitter sur-le-champ le pays; mais il me fallut recevoir les remercîmens et les complimens du maire et des suspects que j'avais fait mettre en liberté. Il me fallut, suivant ma promesse, présider la société populaire. J'y parlai sur les vertus qui devaient ca-

ractériser le vrai républicain. Suivant moi, il était du devoir de tout bon citoyen d'allier au patriotisme la justice et l'humanité. Mon discours fit fondre en larmes tout l'auditoire. Il me fallut accepter à mon auberge un grand souper que le maire et les principaux habitans de l'endroit s'étaient fait un honneur de me donner. Dans l'effervescence de mon accès d'humanité, je n'avais pas pensé à toutes les conséquences de l'action bonne en elle-même, mais très-vicieuse dans la forme, que je m'étais permise. Toutes ces conséquences se présentèrent en foule à mon esprit au moment où je me mis à table. Cependant je ne fis pas trop mauvaise contenance; je portai plusieurs toasts, tous plus patriotiques les uns que les autres, et qui furent reçus avec de grandes acclamations. Vers le milieu du repas, je recommandai à Joseph de m'avoir des chevaux de poste à trois heures du matin. « Un représentant du peuple ne doit jamais » se reposer, » dis-je à tous les convives;

» je ne me repens pas, je me félicite
» même d'avoir cédé à vos instances; mais
» il faut que je parte avant le jour. » Ils se récrièrent. « Ne vous désolez pas; je
» reviendrai... Oui, je reviendrai sous peu
» visiter votre intéressante commune. » Je leur fis mes adieux, et je me retirai.

Je dormis encore moins que dans l'autre village. Il me semblait qu'il y avait plus de danger à faire le député dans un pays patriote qu'à faire le prince dans un village aristocrate. Les convives restèrent longtemps à table après moi. Je les entendis long-temps rire et chanter; enfin ils se séparèrent, et bientôt tout fut calme dans l'auberge.

Deux heures venaient de sonner; je respirais. Dans moins d'une heure je serais loin de ce pays où je courais tant de périls. Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, il me semble entendre dans le lointain le claquement d'un fouet de poste, et bientôt après le galop d'un cheval. Le

cheval s'arrête à la porte de l'auberge; on frappe à coups redoublés, et, par le dialogue qui s'établit entre les gens de la maison et les gens du dehors, j'apprends que c'est le courrier du véritable représentant; et que le représentant lui-même va bientôt arriver. Ah! grand Dieu! Je saute en bas de mon lit; je m'habille à la hâte, à tâtons. On continue long-temps de disputer avant d'ouvrir; on ouvre enfin, et une nouvelle dispute commence. Bientôt mon valet vient à moi, et tout effaré m'apprend qu'il y a en bas un imposteur qui se prétend courrier du représentant. Il me demande ce que cela signifie. Au lieu de lui répondre, je lui ordonne d'aller vite à la poste, d'amener les chevaux et de les faire promptement atteler à ma chaise. Il m'obéit; je descends; je trouve tous les gens de l'auberge à moitié endormis et toutefois disputant vivement contre le courrier, qui lui-même, ayant dormi apparemment sur son cheval, est à peine éveillé et ne

peut rien concevoir aux discours de tout ce monde qui l'entoure et qui lui soutient que le véritable représentant est arrivé de la veille et dort paisiblement dans la grande chambre du premier étage. A ma vue il se fait un grand silence. Tous s'inclinent; le pauvre courrier lui-même paraît saisi de respect et de frayeur; je l'interroge avec autant d'effronterie que d'importance. Il balbutie, il ne peut répondre; cependant mon alerte valet a parfaitement exécuté mes ordres et vient m'avertir que les chevaux sont attelés. J'ordonne aux gens de l'auberge de s'assurer de la personne du prétendu courrier ainsi que de celle du maître dont il se dit suivi, quand celui-ci se présentera. Je recommande à l'aubergiste d'aller dès le grand matin faire son rapport au citoyen maire, à qui je le prie d'ailleurs de faire agréer mes complimens bien sincères et bien patriotiques. Je monte dans ma chaise; par précaution,

je fais placer mon valet à côté de moi; et me voilà parti.

J'ai appris depuis que le représentant dont j'avais pris la place et qui venait prendre la mienne était heureusement un homme assez modéré, qu'il se fâcha un moment, et qu'il finit par rire de ce qui était arrivé; que le maire et les suspects que j'avais fait mettre en liberté ne furent point inquiétés, et que toutes les dispositions de mon arrêté furent confirmées, en sorte que les membres du comité révolutionnaire demeurèrent en prison pendant tout le reste de la terreur, et ne purent faire emprisonner personne.

CHAPITRE V.

GIFFARD EMPLOYÉ DANS LES VIVRES.

Les gens de l'auberge que je quittais durent sans doute être bien ébahis de mon départ précipité : ils ne purent l'être plus que Joseph, mon honnête valet, lorsqu'il se trouva seul avec moi, assis à mes côtés au lieu de courir la poste devant ma voiture. Il ne savait que penser de son maître. « Eh! mais....., citoyen, me dit-il, ci» toyen représentant....., est-ce que vous » ne seriez pas....? Est-ce que ce serait en » effet cet autre qu'on attend qui se» rait.....? » — « Qui sait, mon pauvre Jo» seph! » lui dis-je en riant, et me croyant déjà en sûreté grâce à la rapidité avec

laquelle les chevaux m'emportaient. — « Diable! me dit-il, s'il en est ainsi, vous » avez joué là gros jeu. C'est qu'ils ne » plaisantent pas nos représentans. » — « Je le sais parbleu bien; aussi j'ai compté » que tu ne me dénoncerais pas. » — « Ah! » citoyen, pouvez-vous me croire capa- » ble.....? » — « Capable ou non, j'espère » que tu as assez d'esprit pour sentir que » tu es au moins mon complice, si même » tu n'es l'auteur de toute l'aventure, puis- » que c'est toi qui as le premier annoncé » à tous les autres que j'étais un député. » — « C'est vrai, c'est moi...... Diable!...... » Ah! mon Dieu! et moi qui vous ai » servi de greffier, de secrétaire, pour » la mise en liberté de ces pauvres sus- » pects! Ah! citoyen, c'est bien mal à » vous d'avoir abusé de la simplicité d'un » pauvre garçon comme moi. » — « T'en » repens-tu? Avons-nous fait du mal? » — « Non, sans doute; on ne peut pas » dire....., et il serait bien à désirer que

» tous les autres représentans ressemblas-
» sent à celui que j'ai l'honneur de servir ;
» mais cela n'empêche pas que je n'aie
» une grande peur. » A chaque instant il regardait par la petite lucarne du fond de la chaise de poste pour voir si on ne nous poursuivait pas. Il tremblait de tous ses membres quand il apercevait quelque voiture ou quelque cavalier derrière nous ; il tremblait encore plus fort, lorsqu'en traversant quelque commune, on nous demandait nos passe-ports ; il ne reprit un peu d'assurance qu'après la seconde poste.

Pendant les doléances et les frayeurs de Joseph, je me livrais à de sérieuses réflexions. Après avoir fait la sottise d'émigrer, je venais d'échapper aux dangers que devaient m'attirer deux grandes étourderies. Je pris la résolution de me conduire désormais en homme sage et prudent.

Arrivé à ma destination, je m'empressai de porter au chef des administrations mi-

litaires la lettre de recommandation du colonel Dérigny. Je jugeai que cet homme attachait un grand prix à être agréable au colonel; il me reçut à merveille; il me dit de revenir le lendemain; il espérait d'ici là trouver le moyen d'être utile au protégé de son cher ami le citoyen Dérigny. Le lendemain en effet, il m'annonça qu'il pouvait m'employer dans ses bureaux. Il me demanda si cela me convenait; cela me convenait beaucoup, et j'entrai sur-le-champ en fonctions.

Pour commencer à exécuter mes sages résolutions, je pensai qu'un simple employé dans les vivres ne devait pas garder un domestique. J'étais fort embarrassé d'ailleurs de cette chaise de poste qui m'avait été si généreusement prêtée. Je comptai avec Joseph; je lui payai ses gages; j'y joignis une bonne petite gratification; je lui donnai un certificat, et je le chargeai de reconduire la chaise de poste chez l'aubergiste du village où l'on m'avait traité

d'altesse et de monseigneur. Je lui remis en même temps une lettre de remercîmens pour le maire, et une reconnaissance de l'argent que ce brave homme m'avait forcé d'accepter; j'espérais pouvoir bientôt m'acquitter sur les appointemens de ma place.

Mon chef, le citoyen Rimbault, était un bon vivant qui riait toujours, et qui tout en riant faisait d'excellentes affaires. Il appelait tout le monde son cher concitoyen. Tout en traitant ses employés de chers concitoyens, il était, sinon sévère, au moins très-exigeant avec eux. Il gagnait beaucoup d'argent et le dépensait joyeusement; il avait des maîtresses parmi les actrices, et leur prodiguait les assignats; il était bien venu des généraux et des représentans qu'il traitait magnifiquement, et devant lesquels il marchait droit; il donnait de grands dîners, il jouait un jeu d'enfer et perdait beaucoup sans sourciller, bien sûr de regagner plus qu'il ne perdait au pre-

mier marché qu'il aurait à passer avec la république.

Je me trouvai employé avec plusieurs citoyens qui me firent beaucoup de politesses. Fidèle à mon projet de me conduire avec autant de sagesse que de probité, j'apportais la plus scrupuleuse exactitude dans mes comptes et mes rapports. Je n'avais pas lieu de croire que mes collègues se conduisissent autrement que moi. Cependant tandis que mes appointemens suffisaient à peine à mon existence, et que je ne comptais pour être mieux que sur une place supérieure à la mienne, je les voyais faire une dépense bien au-dessus de leurs moyens connus. Quand je m'étonnais de ces dépenses excessives, quand je leur demandais avec bonhomie comment ils pouvaient y suffire, l'un me répondait qu'il recevait de l'argent de sa famille; un autre me disait qu'il était heureux au jeu; un troisième, au lieu de me répondre, me riait au nez. Je ne pouvais pas me plaindre; ils

me mettaient de toutes leurs parties de plaisir, ils m'invitaient, me régalaient; je souffrais de ne pouvoir reconnaître leurs prévenances; quelquefois je me gênais pour les régaler à mon tour. Tous professaient le patriotisme le plus exalté, tous travaillaient le bonnet rouge sur la tête. Cela ne me gênait pas; il m'était facile de faire le patriote.

Il y en avait un qui se nommait Niquet, et qui, pour se donner une physionomie plus républicaine, avait pris le surnom de Brutus. Brutus avait une place au-dessous de la mienne; j'avais une espèce de contrôle à exercer sur lui. Un jour je crus m'apercevoir que Brutus n'était pas fort exact dans ses additions. Attribuant son mécompte à un défaut d'attention, je lui fis voir son erreur. Il me regarda d'un air surpris; il me dit qu'étant tout occupé des intérêts de la chose publique, il était possible qu'il se fût trompé; mais bientôt je découvris de nouvelles erreurs dans ses

comptes ; il en résulta un nouvel avertissement de ma part. Cette fois il se fâcha, et fort en colère m'enjoignit de ne pas être si sévère à contrôler ses comptes, sinon qu'il pourrait bien de son côté contrôler les miens. Je l'entendis murmurer assez impudemment entre ses dents : « Mais » c'est un aristocrate que cet homme-là ! » S'imagine-t-il que je suis venu à l'armée » pour prendre l'air ? » Comme je ne craignais pas les contrôles qu'on pouvait exercer sur moi, je me moquai des menaces de Niquet, et je ne me lassai pas de relever sans pitié les erreurs que Brutus ne se lassait pas de commettre.

Le citoyen Rimbault m'avait pris en grande amitié. J'avais tellement contracté l'habitude, en allant coiffer mes pratiques, de flatter tous ceux auxquels j'avais affaire, qu'il ne m'avait pas été difficile de trouver en lui le côté le plus sensible à la flatterie. « Mon cher concitoyen, » me dit-il un matin, « vous êtes vraiment un bon

» employé ; j'ai beaucoup à remercier le » brave colonel Dérigny de m'avoir pro- » curé un brave garçon comme vous ; mais » prenez garde ; je crains que votre civis- » me ne soit pas très-pur. C'est qu'en fait » de civisme, il ne faut pas plaisanter » dans nos administrations. J'entends que » tous nos commis soient au pas et à la » hauteur. » Cette interpellation de mon chef me fit trembler. Je ne pouvais oublier que j'avais émigré. Je protestai que j'étais animé du patriotisme le plus ardent ; et, tout alarmé, je cherchais d'où pouvaient lui venir ces soupçons contre moi. Il ne se fit pas presser pour m'avouer que c'était Brutus Niquet qui lui avait insinué que je n'étais qu'un patriote tiède, si même je n'étais tout-à-fait un mauvais patriote. « Oh ! le traître ! m'écriai-je, par- » ce que je l'empêche d'être un fripon, il » m'accuse d'être un aristocrate ! » — « Comment ? fripon ! » reprit Rimbault avec vivacité. « Qu'est-ce que cela veut dire ?

» Expliquez-vous, je l'exige. » Il fallut bien révéler à mon chef les petites friponneries dans lesquelles je contrariais mon camarade. « Quoi ! n'est-ce que cela ? » me dit le citoyen Rimbault en s'apaisant tout à coup, et voyant que ce n'était pas lui, mais la république qu'on volait. « Quoi ! vraiment? Niquet se permettrait » de ces espiègleries ? le rusé ! je ne lui » aurais pas cru tant d'esprit. Au surplus, » mon cher concitoyen, » ajouta-t-il d'un air sérieux, « je vous approuve, je vous » approuve beaucoup ; continuez de sur- » veiller Niquet.... sans trop le chagriner » pourtant : c'est un commis fort intelli- » gent, et un excellent patriote. »

Quelques jours se passèrent ; malgré la singulière conversation de mon chef, je continuai de contrôler sévèrement Brutus Niquet. Mais voilà qu'un soir, en rentrant pour souper à la maison où j'étais en pension, je trouve un message de mon cher concitoyen Rimbault qui me recommande

de me rendre chez lui à quelqu'heure de la nuit que je rentre : j'y cours. Quelle est mon indignation quand il m'apprend que le soir même j'ai été dénoncé à un nouveau représentant du peuple en mission, comme un suspect, comme un freluquet de Paris qui s'est glissé dans l'administration des vivres pour échapper à la réquisition ; de plus, comme ayant signé les pétitions liberticides des huit mille et des vingt mille. « Mon cher concitoyen, con-
» tinua Rimbault, le représentant m'a
» donné ordre de lui faire demain un rap-
» port sur vos principes et votre conduite.
» Je vous aime de tout mon cœur ; mais
» vous entendez bien que je ne peux pas
» me perdre pour vous. Si demain je
» m'avisais de vouloir vous faire passer
» pour un bon patriote, moi-même je de-
» viendrais suspect. Je n'ai donc qu'une
» ressource, c'est de rendre le plus mau-
» vais témoignage de votre civisme ; et
» vous, vous n'en avez qu'une, c'est de

» quitter la ville avant que j'aie appuyé
» la dénonciation. Vous avez un passe-
» port ; voilà ce qui vous revient de vos ap-
» pointemens. Bon voyage, bonne chance.
» Nous ne nous disons peut-être pas un
» éternel adieu. »

A ce discours de mon cher concitoyen, je restai confondu. Cependant, d'après ce que je connaissais des mœurs révolutionnaires, je ne crus devoir lui faire aucune observation ; je crus même devoir le remercier de ce qu'il avait le bon procédé de m'avertir. La diligence de Paris partait le soir même ; j'y trouvai une place; je ne savais où je devais aller ; mais ce que je savais bien, c'est qu'il me fallait quitter la ville sans perdre un seul instant.

« Ainsi donc, me disais-je, pour avoir
» voulu empêcher un commis aux vivres
» de voler la république, me voilà dénoncé.
» C'est égal, je n'en demeurerai pas moins
» invariable dans mes principes. » A ce mot d'invariable, je ne pus m'empêcher de sou-

rire et de compter sur mes doigts combien de fois, depuis le commencement de la révolution, j'avais été patriote, et combien de fois j'avais été aristocrate.

Cependant j'étais fort embarrassé de ce que j'allais devenir. En arrivant dans la première ville, j'aperçus une affiche de comédie. Soudain il me vint comme une inspiration. « Eh ! pourquoi, moi qui me » suis amusé à jouer la comédie en société, » ne me ferais-je pas comédien ? C'est un » état agréable, indépendant, et où l'on » peut se dispenser d'avoir une opinion » politique. »

J'allai sur-le-champ me présenter aux comédiens qui étaient en répétition. Ils me trouvèrent un joli physique, une jolie voix, je fus agréé; et peu de jours après je débutai avec grand succès par un rôle de Colin dans un opéra patriotique.

CHAPITRE VI.

GIFFARD JOUE LA COMÉDIE DANS PLUSIEURS DÉPARTEMENS.

Depuis que j'avais quitté Paris pour suivre le marquis de Rinville en émigration, j'avais mené une vie de véritable aventurier. C'était encore une vie d'aventurier que celle de comédien ambulant. Malgré la misère générale, le maximum, les arrestations et les émigrations, nous faisions d'excellentes affaires. Dans toutes les villes où nous nous arrêtions, il y avait une garnison nombreuse; tous les militaires, depuis le général jusqu'au simple soldat, se précipitaient, pour ainsi dire, dans les salles de spectacle. Il est vrai que nos

recettes se faisaient en assignats, sorte de monnaie qui diminuait et fondait rapidement entre les mains de ceux qui la possédaient : aussi comme nous étions empressés de nous en défaire !

Que de bonnes aubaines pour nos dames ! Les officiers de tout grade se faisaient un point d'honneur de courtiser les actrices. Pour nous, à nos tables d'hôte, dans les cafés, dans les billards, nous parvenions facilement à nous lier avec les sous-lieutenans, les lieutenans, même les capitaines; les jeunes officiers n'étaient plus, comme sous l'ancien régime, des gentilshommes vains de leur fortune et de leur naissance.

Je m'étais trompé en croyant qu'un comédien pouvait se dispenser d'avoir une opinion politique. Dans quelle profession alors n'était-il pas nécessaire de se prononcer ? Si l'on veut envisager le caractère spécial de chacun des membres d'une troupe de comédie en temps ordi-

naire, on reconnaîtra qu'habituellement le père noble est un philosophe, le rôle à manteau un ivrogne, le premier rôle un glorieux, le jeune premier un fat, le valet un railleur, et toutes les dames des coquettes plus ou moins adroites, les unes passionnées, les autres intéressées. Eh bien! dans la troupe où je m'étais enrôlé, le père noble se félicitait gravement qu'on eût aboli le préjugé qui flétrissait l'état de comédien; le rôle à manteau buvait avec les membres des sociétés populaires; le premier rôle discutait de son art avec les généraux et les représentans; le valet allait pérorer au club en factieux; toutes nos dames étaient des patriotes exaltées ou d'imprudentes aristocrates selon la personne qui leur faisait la cour; et moi qui jouais les jeunes premiers et chantais les hautes-contre, je philosophais avec le père noble, j'allais au café avec le rôle à manteau, j'admirais le talent du premier rôle, j'allais au club avec le valet, et je re-

cevais les confidences amoureuses de nos dames. Du reste nous étions tous des patriotes, des patriotes plus ou moins sincères, mais tous fort exaltés.

En peu de mois, nous parcourûmes une grande partie de la France. Je ne sais quel mauvais génie nous éloigna des frontières. Plus de garnisons, plus de militaires : plus de recettes. Tant que nos affaires avaient été brillantes, nous avions vécu de bon accord ; à peine fûmes-nous dans la détresse qu'il y eut parmi nous des cabales et des haines. Nos dames regrettaient amèrement les galanteries et les politesses des états majors.

Notre premier rôle, le citoyen Montalte, grand patriote en apparence, avait au fond du cœur un levain d'aristocratie. Nous ne pouvions jouer que des pièces patriotiques, et il pleurait presque de ne plus porter ni talons rouges ni habits brodés. Il avait un cousin dans la Vendée. Les correspondances étaient difficiles ;

mais enfin il recevait quelques lettres de son cousin, valet de chambre de confiance d'un général de l'armée royale et catholique. Le cousin pressait Montalte de venir jouer la comédie à Chollet dont les Vendéens avaient fait leur chef-lieu, un petit Paris pour les plaisirs et le bon ton. Montalte était un bon enfant; mais cet homme qui jouait les héros avec une grande énergie, qui savait sur la scène résister aux dangers, aux séductions, aux menaces, qui tous les soirs sur le théâtre accomplissait au péril de sa vie, avec un grand caractère, les entreprises les plus hasardeuses et les plus rapidement conçues, était faible, timide, irrésolu, lent à prendre un parti dans toutes les actions de sa vie.

Ce n'est qu'à moi qu'il ouvrait son cœur, et qu'il confiait ses regrets de l'ancien régime; il se gardait de les laisser échapper devant nos autres camarades, surtout devant un nouveau venu qui jouait les

niais, et qui était un féroce jacobin. Un jour, Montalte vint m'apporter une lettre de son cousin le valet de chambre. Le cousin lui offrait un engagement superbe dans la Vendée et des avances en numéraire. Montalte était fort embarrassé. Son inclination le portait vers la Vendée; la peur le retenait parmi les patriotes : que faire ? Je calculai sur-le-champ que la désertion de Montalte serait très-nuisible à nos intérêts, que nos affaires iraient encore bien plus mal quand notre premier rôle nous aurait abandonnés. J'employai toute ma rhétorique à lui faire sentir les dangers auxquels il allait s'exposer en se jetant au milieu d'une guerre civile bien plus terrible pour les gens qui ne faisaient pas métier de se battre que la guerre qui avait lieu sur nos frontières. Mes raisonnemens l'ébranlèrent, et je le vis presque décidé à refuser les offres du cousin. Dans la conversation il me dit qu'il était d'autant plus fâché de renoncer à tous les avantages

qu'on lui proposait qu'il avait songé à me les faire partager. « Comment? lui dis- » je. » — « Oui; moi, je suis naturelle- » ment timide; je ne sais me présenter » nulle part, si ce n'est au théâtre, et » j'avais pensé que je ferais bien de pren- » dre pour compagnon un garçon résolu » et courageux comme toi, sans compter » que j'aurais été bien aise de procurer à » un ami une partie des bénéfices qui me » sont offerts. » Ces derniers mots éveil- lèrent mon attention, et me firent faire de nouvelles réflexions. Je calculai qu'il me serait bien doux d'aller recueillir de l'or dans la Vendée, de l'or si rare à cette épo- que dans les autres parties de la France. Je dis à Montalte qu'après tout il ne fal- lait pas s'exagérer les dangers qu'on avait à courir en se hasardant parmi les Ven- déens; que peut-être ils étaient inférieurs à ceux que les honnêtes gens couraient dans les autres départemens où un mot, une imprudence pouvaient les faire em-

prisonner comme suspects. Enfin je tournai ma rhétorique dans un sens tout opposé au premier. Je diminuai si bien les périls, j'exagérai tellement les avantages de la proposition du cousin que l'honnête Montalte résolut de l'accepter, mais sous la condition que je partirais avec lui, et que je partagerais les avances en numéraire qui l'attendaient. Je me fis un peu presser; je parus ne céder que pour ne pas abandonner mon ami. Montalte était tout attendri de mon dévouement; nous nous jurâmes une amitié à toute épreuve; nous nous jurâmes de ne jamais nous séparer.

Une fois notre résolution bien prise, nous parvînmes, malgré les oppositions de quelques-uns de nos camarades, à diriger notre troupe vers l'Anjou. Nous donnâmes, suivant l'usage, et comme on ne pouvait s'en dispenser, une pièce patriotique pour notre ouverture à Angers; c'était *la Mort de César*. Montalte joua Brutus avec plus

de force, avec plus de véhémence que jamais. Je le secondais vigoureusement dans Cassius. Je me rappelle surtout la chaleur avec laquelle il prononça ce vers :

Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.

« Vraiment, disait-on dans le parterre, » pour exprimer avec autant d'énergie ces » sentimens patriotiques, il faut que ce » jeune homme soit un fier républicain. » La pièce finit au milieu d'acclamations frénétiques, et à peine étions-nous débarrassés de la toge républicaine, que sans nous inquiéter de nos camarades ni du public d'Angers, nous étions furtivement en route pour la Vendée.

Grâce à nos intelligences avec le cousin de Montalte, nous arrivâmes sans accident à Chollet. C'est là que s'étaient établis tous les vieux seigneurs, toutes les dames des châteaux des environs ; c'est là que ve-

naient se délasser un moment des fatigues de la guerre tous les jeunes officiers vendéens. Il y avait des équipages, des spectacles, des concerts, des cérémonies religieuses, des intrigues galantes, des écoles de bon ton et d'esprit chevaleresque. La troupe de comédie était incomplète, et nous lui apportions un grand renfort. Deux jours après notre arrivée, Montalte joua le fils de Mérope avec autant de force et d'énergie qu'il venait de jouer à Angers le meurtrier de César; et l'on ne doutait pas plus de ses sentimens monarchiques qu'on n'avait douté précédemment de ses sentimens républicains. Il enleva tous les suffrages quand il s'écria :

> Je me sens né des rois, je me sens votre fils.

Le lendemain, je fis couler des larmes de tous les yeux en jouant le troubadour Blondel dans le fameux opéra de *Richard-Cœur-de-Lion*.

Je fus très-heureux pendant mon séjour à Chollet. Il y avait parmi tous ces seigneurs, ces gentilhommes poitevins, angevins ou bretons, moins de morgue que parmi les émigrés de Coblentz. Ils nous faisaient venir dans leurs cercles pour y chanter des romances monarchiques. Je me croyais à Paris dans le bon temps de l'ancien régime, où l'on ne pensait qu'à s'amuser. Nous avions bien parfois quelques alertes; souvent les jeunes officiers étaient obligés de quitter le spectacle pour aller se battre; mais, comme il n'arrive que trop dans les âmes françaises, les défaites mêmes ne pouvaient les distraire de leurs plaisirs.

Lorsque les chefs eurent résolu de faire passer la Loire à la grande armée, et que cette résolution fut connue de la troupe de comédiens, nous nous assemblâmes pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Suivant l'usage de beaucoup d'assemblées, nous nous séparâmes sans avoir pu tomber

d'accord sur aucun point, sinon sur ce qu'il nous paraissait démontré que les chefs vendéens ne pouvaient plus soutenir une troupe de comédie. Ainsi donc, nous nous dispersâmes; je ne sais ce que devint Montalte. Pour moi, je passai la Loire; mais, après le passage, je laissai l'armée royale s'avancer vers la Normandie; je suivis la levée; j'avais conservé mon ancien passeport, que j'avais eu soin de faire viser à Angers. En le présentant à la municipalité d'Amboise, j'arrangeai un petit roman bien intéressant, aussi vraisemblable que je pus, et me voilà redevenu républicain.

J'arrivai à Orléans vers l'heure du spectacle. J'y entrai sans avoir lu bien attentivement l'affiche. On leva le rideau, et je vis paraître en scène une figure de ma connaissance; c'était celle du comédien Durosay. Je ne sais si le citoyen Durosay avait fait beaucoup de progrès dans son art, mais il y avait acquis une grande ré-

putation. Admis dans un des principaux théâtres lyriques de Paris, ayant une très-belle voix de basse-taille, lié avec beaucoup de personnages influens, il avait obtenu, ou plutôt, vu son grand crédit, il avait pris un congé tant pour remplir une mission dont il était chargé par le gouvernement, que pour donner des représentations dans les pays qu'il avait à parcourir. Voilà ce qui l'avait arrêté quelques jours à Orléans. Il y jouait pour la dernière fois avant de retourner à Paris. Il fut applaudi, redemandé; on lui jeta des complimens, des vers, et... non pas des couronnes, mais des palmes; en un mot, il eut tous les succès ordinaires des acteurs de Paris qui vont donner des représentations en province.

Après la pièce, j'allai le voir dans sa loge. Il apprit avec plaisir que j'avais embrassé sa profession. Il se souvenait que j'avais montré des dispositions en jouant en société. Bientôt Durosay me plaisanta

sur mon aristocratie, sur ce que j'avais quitté Paris en même temps que le ci-devant marquis de Rinville. A ces mots je frémis; je me repentis de m'être fait reconnaître étourdiment d'un homme jadis fort bon garçon, mais aujourd'hui chargé d'une mission, et ne pouvant manquer d'avoir de fâcheux soupçons sur mon compte. Tout à coup, je vois entrer dans la loge du citoyen Durosay le directeur du théâtre, et les membres des principales autorités d'Orléans. Après lui avoir exprimé leurs regrets de ce qu'il les quittait si promptement, ils l'invitèrent pour le lendemain à un grand déjeuner qu'ils voulaient lui donner avant son départ. Il accepta; puis soudain il me présenta aux citoyens comme un joyeux convive, comme un camarade plein de talens, surtout comme un excellent patriote; je respirai.

Lorsque nous fûmes seuls, Durosay me

demanda ce que je comptais faire; je lui exprimai à la fois mon désir de retourner à Paris, et la crainte que j'avais de m'y montrer après mon brusque départ. Il me rassura en me disant que les pauvres diables comme moi pouvaient paraître, disparaître et reparaître sans conséquence. Il offrit de me faire engager à l'un des petits théâtres des boulevards où il se rendrait garant de mon talent et de mon civisme. J'acceptai vivement cette offre généreuse, et il fut convenu que le lendemain je partirais avec lui.

Le déjeuner auquel Durosay m'avait fait inviter fut très-brillant et très-gai. Les convives, à qui mon camarade avait dit que j'avais une très-belle voix de haute-contre me pressèrent de chanter. Je me fis prier en alléguant avec modestie que je n'osais pas chanter après le citoyen Durosay; il fallut céder. Par étourderie, par habitude, j'allais chanter : *ô Richard! ô mon*

Roi!.... heureusement je me retins. Heureusement, mon séjour dans la Vendée ne m'avait fait oublier ni *la Marseillaise* ni *le Chant du Départ*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Pages.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

II.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Leipsig.	Bossange frères, Reichs-Strasse.
Manheim.	Artaria et Fontaine.
Francfort.	Jugel.
Berlin.	Schlesinger.
Bruxelles.	Tarlier.
Genève.	Paschoud.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



Couche fils dir.

Giffard voyant passer le premier consul, allant prendre possession des Tuileries.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Seconde Édition.

TOME SECOND.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1824.

LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

Ire. PARTIE. — SUITE DU IIe. LIVRE.

CHAPITRE VII.

GIFFARD RETROUVE A PARIS PLUSIEURS PERSONNES DE SA CONNAISSANCE. — IL SUIT LE TORRENT.

PRÈS de deux ans s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté Paris. Que d'événemens s'étaient passés! Nous étions arrivés à cette effroyable et bizarre époque

de la terreur, où, après avoir emprisonné, proscrit tous les nobles, tous les riches, et presque tous les honnêtes gens de l'ancien tiers état, les dominateurs s'attaquaient, se dénonçaient, et, sans donner de relâche à leurs persécutions contre les hommes qui n'avaient pas été de leur parti, se disputaient à qui enverrait ses complices à la mort.

A peine me trouvai-je dans la capitale que je me repentis de m'y être laissé conduire. J'avais sur mon compte tant de méfaits aristocratiques! Veuille le ciel qu'ils ne viennent pas à la connaissance des méchans! Surtout évitons bien de nous faire des ennemis; jamais il ne fut si dangereux d'en avoir! Oh! qu'il s'en fallait que je fusse encore envieux des nobles et des riches! les pauvres gens! j'en avais compassion. C'était à mon état obscur et précaire que je devais le peu de sécurité qui me restait. Quelques jours après mon retour, je me promenais aux Champs-Élysées;

je m'arrêtai devant le beau jardin de l'hôtel où j'allais autrefois coiffer le marquis de Rinville, et qui m'avait paru alors une propriété si belle et si désirable. Je l'admirai de nouveau; cependant le jardin était négligé et en friche. Pour mieux considérer ce magnifique hôtel, je gagnai la rue du faubourg Honoré; arrivé devant la grande porte, je lus sur les murs ces mots écrits en lettres rouges : *Propriété nationale à vendre.* « Giffard, mon ami, » me dis-je, où en seriez-vous si cette belle » maison que vous convoitiez eût été à » vous? »

Durosay me tint sa parole; je fus engagé comme premier chanteur dans un petit théâtre qui cherchait à se rendre agréable au parti du jour en multipliant les vaudevilles et les drames révolutionnaires.

La première fois que j'arrivai au théâtre... c'était pendant une répétition; quelle fut ma surprise! Je reconnus parmi les

actrices, sous le nom de la citoyenne Coralie, mademoiselle Thérèse Beaumont, la cadette des pupilles de Lefèvre, sa belle-sœur, cette jeune innocente séduite par le marquis de Rinville. Sa surprise fut égale à la mienne; nous éprouvâmes une grande joie à nous revoir. Mais je n'en pouvais revenir; Thérèse, la petite couturière Thérèse que j'avais vue si honteuse, si malheureuse de sa faute, comédienne! elle avait bien pris toutes les habitudes, toute l'aisance de son nouvel état: elle n'était plus timide et confuse à chaque parole qu'on lui adressait. Je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa sœur et du bon Lefèvre. Au nom de sa sœur, au nom de son tuteur, je vis Thérèse se troubler; une larme roula dans ses yeux; mais bientôt, reprenant son air léger, badin, elle me dit que, grâce au ciel, sa sœur et son tuteur se portaient à merveille, mais qu'elle les voyait peu. Elle allait continuer: on vint l'avertir que c'é-

tait à elle à entrer en scène. Fort gracieusement, elle me pria de venir dîner chez elle, et me promit que là elle m'apprendrait tout ce qui lui était arrivé depuis mon départ. Elle me quitta, et je me mis à causer avec mes nouveaux camarades.

Presque tous étaient de forcenés démagogues, presque tous s'étaient donné les noms des anciens héros de la liberté, des chefs des plus respectables écoles de la philosophie. Nous avions Platon, Caton, Solon, Aristide et Publicola. Tous ces honnêtes gens étaient fort assidus aux séances des sociétés populaires; plusieurs étaient membres des comités de leurs sections; plusieurs s'étaient avisés de se faire auteurs. C'étaient eux qui composaient ces vaudevilles et ces drames où l'emphase patriotique était entremêlée de petites scènes d'amour bien niaises et bien doucereuses. On juge qu'il fallait que le citoyen Durosay eût fait un grand éloge de mon civisme pour obtenir mon admission

dans une troupe d'artistes aussi républicainement composée; mais le citoyen Durosay était attaché à un grand théâtre; il venait de remplir une mission; on s'était empressé de voler au-devant de ses désirs.

En me rendant chez mademoiselle Coralie, je fus saisi d'une grande crainte. « Eh! mon Dieu, me disais-je; si cette » jeune étourdie, au milieu de ses cama» rades si horriblement patriotes, allait » révéler que j'ai émigré! car elle ne peut » l'ignorer...... » Je pris confiance en pensant à la bonté de son cœur.

Mademoiselle Thérèse, ou plutôt mademoiselle Coralie, avait un appartement fort joliment meublé dans un entresol à l'entrée du faubourg du Temple. Se trouvant tête à tête avec un ami de sa première jeunesse, avec un homme qu'elle savait instruit de sa faute, elle éprouva beaucoup d'embarras; elle rougissait : toute la timidité de la petite couturière était revenue. Elle se remit de son trouble; elle répondit

à mes témoignages d'amitié par des témoignages d'une véritable affection. Avec quelle tendresse elle me parla de sa sœur et de Lefèvre ! Comme elle me vanta les soins, les précautions, la généreuse discrétion de ces dignes amis ! Grâce à eux, sa faute avait été ignorée dans leur ancien et leur nouveau quartier : c'étaient Lefèvre et sa femme qui avaient été le parrain et la marraine de l'enfant. Oh ! alors elle me parla de son fils avec transport; car c'était un garçon. Elle mit bien dans l'expression de son amour maternel un peu de cette affectation, de cette exagération que les actrices ne peuvent se dispenser d'employer quand elles développent leurs sentimens; mais il y avait un grand fonds de sincérité. L'enfant se nommait Henri Beaumont. Elle n'avait pu le voir que deux fois ; il était en nourrice à une assez grande distance de Paris. Elle se proposait de l'élever près d'elle. Grâce au ciel, son nouvel état la mettait au-dessus des préjugés, et lui

permettait de braver les mauvais propos; elle se faisait une gloire, un bonheur d'exercer avec un soin religieux ses devoirs de mère. « Dois-je m'en plaindre? Dois-je » m'en féliciter? » me dit-elle avec une naïve franchise : « Le chagrin ne peut pas con- » server long-temps un grand empire sur » moi. A peine étais-je mère que mon goût » pour la comédie devint plus fort que » jamais. J'en fis confidence à ma sœur. » Elle employa tous ses efforts pour me » détourner du théâtre : elle ne put y » réussir. Mon état de couturière m'était » insupportable. Que vous dirai-je, mon » cher Giffard? Après beaucoup d'hési- » tations de ma part, beaucoup d'objec- » tions, de remontrances de la part de ma » sœur et de mon beau-frère, je me dé- » cidai ; je débutai, je m'engageai à leur » insu, je les quittai. Ma sœur s'em- » pressa d'accourir. Elle chercha encore à » me faire quitter la comédie. Elle me » parla de l'affliction et des craintes de

» mon tuteur. Je cherchai à rassurer ma
» sœur, à lui persuader qu'on peut aussi
» bien se conduire au théâtre que dans tout
» autre état. Je lui citai de nombreux
» exemples. Ma sœur, ma bonne sœur n'a
» pas cessé d'avoir pour moi l'amitié que
» vous lui avez connue. Elle vient me voir,
» je vais la voir ; mais je vous avoue que je
» choisis pour mes visites les momens où
» je crois ne pas trouver son mari. Je ne
» peux me défendre de le craindre comme
» je le craignais dans mon enfance. Quel-
» quefois il m'est arrivé de le rencontrer ;
» j'ai tremblé, j'ai pâli ; il a été bien bon,
» bien indulgent pour moi ; mais je l'ai
» vu triste, soucieux en me considérant,
» et cela m'a bien fait du mal. »

Mademoiselle Coralie en revint à son enfant. Elle me dit que les deux fois qu'elle l'avait vu, elle lui avait trouvé une ressemblance frappante avec l'ingrat, le cruel.... Alors, en rougissant, en baissant les yeux, elle me demanda des nouvelles

de M. de Rinville. Quand je lui répondis qu'il y avait plus d'un an que je n'en avais entendu parler, elle soupira, et je vis que le perfide lui était encore cher.

Après dîner, je courus chez Lefèvre dont sa belle-sœur m'avait donné l'adresse. Sa femme et lui me firent l'accueil le plus amical : ces excellentes gens ne se souvenaient plus de tous les motifs de plainte que ma conduite avait pu leur donner précédemment. Ils continuaient de mener une vie modeste et laborieuse. Je trouvai Lefèvre bien triste. Ce n'était pas seulement la contrariété cruelle que lui causait la conduite de la sœur de sa femme qui l'affligeait ; il était désolé, consterné des horreurs qui se commettaient à Paris et dans toute la France. Madame Lefèvre était dans des transes perpétuelles. Son mari n'avait pas la lâcheté si commune alors de conformer son langage à celui des dominateurs; elle tremblait à tout moment, malgré la médiocrité de leur condition,

qu'on ne vînt l'arrêter comme suspect. Les plus pauvres n'étaient pas épargnés ; et cependant, tout bas, bien bas, d'une manière obscure et détournée, elle laissait échapper quelques regrets de l'ancien ordre de choses.

Dans ma première entrevue avec mademoiselle Coralie, mon amitié pour elle avait été bien pure, bien désintéressée. Je n'avais éprouvé que l'amitié d'un frère pour une sœur ; cependant, vers la fin du dîner, j'avais remarqué qu'elle était extrêmement jolie. J'avais senti renaître en moi quelques-uns des désirs qu'elle m'avait inspirés, et dont je n'avais été distrait que par ma profonde et malheureuse passion pour mademoiselle Aglaé Delbois. J'étais loin de songer à l'épouser ; j'aurais eu beaucoup de répugnance à me charger de l'enfant d'un autre, quoique cet autre fût un marquis ; mais elle me semblait très-agréable. Son ancienne faute, son nouvel état, son nouvel esprit, l'affection

franche et entière qu'elle me témoignait, me faisaient croire que je ne la trouverais pas cruelle. Il me fallut bientôt renoncer à mes espérances : je vis rôder autour d'elle, dans les coulisses, un grand jeune homme fort joli garçon, qui avait l'air fort content de lui-même, et qui faisait le petit-maître et le fat autant qu'il était permis de le faire à cette époque sans trop d'imprudence. J'eus occasion de voir ce même jeune homme chez elle. Aux regards un peu inquiets, un peu jaloux qu'il lança sur moi, au ton tour à tour railleur et tendre que prit avec lui Coralie, et à une petite querelle assez conjugale qui s'éleva entre eux, je jugeai que le souvenir du marquis n'avait pas empêché mademoiselle Coralie d'être sensible aux douces paroles du beau jeune homme.

Je me crus obligé de faire le patriote forcené au milieu de tous les forcenés patriotes dont j'étais entouré. Je voyais mes camarades révolutionnaires prospérer, pas-

ser leurs jours dans les plaisirs, dans de bruyantes orgies, obtenir par peur des gratifications de notre directeur, des bonnes fortunes de nos dames, des cadeaux de tous les honnêtes gens de la section qui n'étaient pas encore incarcérés, et qui tremblaient de l'être. Quel exemple pour un homme comme moi, d'une humeur facile, d'un esprit flexible, d'un caractère accommodant, fort passionné pour les plaisirs, fort avide d'argent, non pour en amasser, mais pour en dépenser ! Je m'habillai en carmagnole : je me fis recevoir à la société populaire ; je criai aussi haut que les autres contre les aristocrates, les ci-devant, les prêtres réfractaires, les boutiquiers, les feuillans, les modérés, les fédéralistes, et tous les agens de Pitt et de Cobourg. J'abandonnai mon prénom de Laurent, et je me fis appeler Sénèque Giffard.

Que le lecteur ne me prenne pas en haine pour les aveux que je viens de

lui faire : je ne commis aucune méchanceté, aucune cruauté; ainsi qu'aux premiers jours de la révolution, j'étais braillard et non féroce; je lançais des mots terribles, et c'était à moi surtout qu'ils faisaient peur.

Je vis à ma société populaire un homme dont le patriotisme exagéré fut d'abord pour moi un grand sujet d'étonnement, et que je ne pus m'expliquer qu'en le comparant au mien. C'était M. de Volnis, l'écrivain philosophe, encore une de mes anciennes pratiques; il était de la même section que moi. Cet homme, qui avait blâmé avec beaucoup d'aigreur l'effervescence de l'assemblée constituante, ne trouvait pas trop exagéré le patriotisme de la convention. Nous nous étions mutuellement reconnus. Se souvenant de quelques paroles qui lui étaient échappées lorsque j'étais son copiste, il avait peur de moi. Me souvenant que j'avais alors abondé dans son sens avec chaleur; j'avais peur

de lui. Il faisait beau nous voir tous les deux dans notre frayeur réciproque, dont nous nous gardions de nous faire confidence, nous observer, nous considérer avec défiance, lutter parfois de patriotisme, et chercher à nous-surpasser à la tribune en éloquence révolutionnaire. Autrefois, quand je le coiffais, M. de Volnis avait avec moi une familiarité dédaigneuse. A notre société populaire, le citoyen Volnis me traitait avec une amicale égalité, quelquefois même avec déférence.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLE AVENTURE DE THÉRÈSE.

J'AVAIS eu la curiosité de m'informer de la profession, des moyens d'existence du jeune Blandas : c'est ainsi que se nommait le beau jeune homme dont j'avais remarqué les assiduités auprès de ma camarade Coralie. On n'avait pu me donner aucun renseignement précis. On savait seulement qu'il fréquentait les principales maisons de jeu de la capitale. Au milieu des scènes déplorables qui nous pressaient de tous les côtés, il y avait dans Paris des maisons élégantes et de bon ton où l'on jouait ; des dames éblouissantes de parure et de beauté en faisaient les honneurs avec toute la

grâce, toute l'aménité des femmes de qualité de l'ancien régime. Tout à coup le citoyen Blandas ne reparut plus dans nos coulisses; et mademoiselle Coralie devint triste et rêveuse, comme elle l'avait été après son aventure avec M. de Rinville. Une de nos actrices, déjà sur le retour, qui jouait les duègnes et qui se faisait un plaisir de tourmenter nos jeunes femmes, demanda malignement à Coralie ce qu'était devenu le citoyen Blandas. A cette question toute simple, Coralie rougit; puis, prenant un peu de courage, elle répond d'un petit air prude qu'elle ne croit pas avoir donné lieu de penser qu'elle puisse être instruite des démarches, du sort, de la conduite de ce jeune homme. « Il me semble lui avoir entendu dire, ajoute-t-elle, » qu'il avait un voyage à faire. Je ne sais » rien de plus sur son compte, et je prie » en grâce mes camarades de ne plus m'en » parler. » En prononçant ces derniers mots, on crut la voir prête à pleurer. L'o-

pinion de toutes nos dames fut que Coralie avait été trahie, abandonnée par le beau jeune homme, et elles se réjouissaient charitablement du chagrin que cela causait à leur chère petite camarade.

Le soir même, à la fin du spectacle, Coralie me pria timidement de venir causer avec elle un instant dans sa loge. Elle avait à me confier, disait-elle, un secret de la plus haute importance. Je m'y rendis. « Mon cher Giffard, me dit Coralie, je » sais que vous êtes bon, et je suis per- » suadée que, malgré votre patriotisme si » exalté, vous ne voudriez pas faire du » mal à quelqu'un d'une autre opinion que » la vôtre qui se confierait à vous; que » même vous chercheriez à lui rendre ser- » vice.... surtout si c'était moi qui vous » implorais... Oui,... je suis persuadée que » pour moi... en considération de notre » ancienne amitié... de l'amitié de mon » beau-frère et de ma sœur, vous ne vou- » driez pas abuser.... » Je l'interrompis,

et en regardant avec soin si nous ne pouvions être entendus, je l'assurai que j'étais loin d'être aussi forcené jacobin que je le paraissais. Je lui jurai que j'étais prêt à faire pour elle tout ce qui serait en mon pouvoir. Rassurée par mes paroles, Coralie me confia qu'elle n'avait pu rester insensible à l'amour de Blandas, et qu'elle en était éperdument éprise. De quel effroi, de quel désespoir elle avait été saisie, lorsque, huit jours auparavant, ce malheureux jeune homme était venu lui révéler qu'il y avait contre lui un mandat d'arrêt du comité de sûreté générale. « Si jamais il » est arrêté, continua-t-elle, il est perdu. » Il est noble; et on a interdit à tous les » nobles le séjour de Paris. Il est de la » première réquisition, et il n'a pas répon» du à l'appel. » — « Mais alors, quelle im» prudence de se montrer! » — « Oui sans » doute, mais le mal est fait... Il a trouvé » un asile... Il est caché... caché dans Paris. » Je n'en tremble pas moins pour lui... S'il

» était découvert !... Ne pourriez-vous em-
» ployer votre crédit, vos connaissances
» pour faire révoquer ce fatal mandat d'ar-
» rêt, qui est vraiment une grande injus-
» tice. Vous savez si le pauvre jeune homme
» peut être jamais un conspirateur bien
» dangereux. » Je promis à Coralie que, dès le lendemain, je chercherais tous les moyens possibles de sauver le citoyen Blandas. Avec quels transports elle me remercia! Comme elle se félicitait d'avoir eu confiance en moi !

Avant de m'endormir, je fis quelques réflexions moins généreuses. Je pensai que ma réputation de patriote allait se trouver fort compromise, si l'on me voyait intercéder pour un homme contre lequel il y avait un mandat d'arrêt. Tout à coup je pensai à Durosay. Il pourrait nous servir sans que je fusse obligé de paraître, et il était bien plus en mesure que moi d'être utile à l'amant de Coralie.

Depuis que Durosay m'avait si facile-

ment obtenu d'être engagé au théâtre où j'exerçais ma profession de comédien, je l'avais peu revu. Malgré ses grands principes d'égalité, Durosay n'avait pu vaincre les préjugés de son état : il y a de l'aristocratie parmi les comédiens; ceux des grands théâtres ne fréquentent ceux des petits qu'en protecteurs. J'allai le trouver; il me reçut un peu en supérieur, mais avec bonté, et en m'assurant d'un air digne qu'il me saurait encore plus de gré de ma visite si je lui apportais l'occasion de m'être utile. Je lui racontai tout ce que m'avait dit Coralie : il prit feu pour elle. Il me proposa de faire sur-le-champ des démarches. Il ne craignait rien, lui; son patriotisme était trop en évidence pour qu'il pût se compromettre en sollicitant en faveur d'un réquisitionnaire. « Le pis aller, dit-il, c'est que le jeune homme » sera forcé d'aller à l'armée: est-ce un » si grand malheur ! » Nous sortîmes ensemble; il me dit de l'attendre aux Tui-

leries ; et il entra dans les bureaux de la convention.

Je ne l'attendis pas long-temps, il avait de mauvaises nouvelles à me donner; l'affaire était beaucoup plus grave que je ne le croyais. On n'avait pas voulu lui dire de quel crime Blandas était accusé ; mais les soupçons s'étendaient jusque sur la petite Coralie. Il avait vivement pris le parti de cette dernière ; mais il n'en avait pas moins lieu de craindre qu'elle-même ne fût inquiétée, et il m'engageait à lui conseiller d'être bien prudente. « Oh ! la » pauvre enfant ! » m'écriai-je. Sur-le-champ je courus chez elle.

Je la trouvai bien moins effrayée que la veille ; elle était presque gaie. Elle me dit que des amis avaient arrangé un plan de fuite pour Blandas, et que le lendemain, grâce à ce plan très-bien combiné, il serait hors Paris et à l'abri de tout danger. Cette circonstance empêcha qu'elle ne s'alarmât trop de l'avis que je lui apportais.

« Ah ! me dit-elle, je ne demande que jus-
» qu'à demain. Que Blandas soit sauvé, et
» peu m'importe après ce que je devien-
» drai. »

Le soir même, le terrible comité révolutionnaire fit une descente chez Coralie. On ne venait pas l'arrêter ; on venait procéder à une perquisition sévère dans son appartement. Heureusement, les honorables membres chargés de la visite n'étaient pas les plus méchans du comité. En voyant une jeune et jolie femme toute tremblante à leur aspect, ils mirent dans leurs cruelles fonctions une sorte de politesse à laquelle ils mêlaient parfois une grossière galanterie. Ils n'en exécutèrent pas moins très-scrupuleusement leur mission; ils cherchèrent, ils furetèrent. Ne trouvant rien, pas un seul papier qui pût paraître suspect, ils devinrent encore plus doux et plus polis. Ils interrogèrent Coralie sur ses liaisons avec Blandas. Elle répondit avec beaucoup d'adresse et de présence

d'esprit, et ils parurent persuadés qu'à peine connaissait-elle le jeune homme. Enhardie par cette espèce de succès, elle leur demanda de quel crime le citoyen Blandas était accusé. « S'il faut en croire » les rapports qui m'ont été faits au » théâtre, dit-elle, c'est un ci-devant et » un réquisitionnaire en contravention ! » — « Lui ! reprit le plus poli de la bande. » Tu lui fais trop d'honneur, citoyenne ; » lui ci-devant ! c'est le fils d'un vinaigrier » de la rue Copeau, joueur, escroc au » jeu, un de ces misérables que nous ap- » pelions jadis des chevaliers d'industrie. »

La pauvre Thérèse était restée muette, immobile de confusion ; elle ne pouvait croire à ce qu'on venait de lui dire ; mais à peine les membres du comité l'avaient-ils quittée, qu'elle vit arriver Durosay. « Je n'ai pas voulu perdre un moment » pour venir vous rassurer, lui dit-il ; on » m'a tout révélé ; il n'y a rien à craindre » pour vous ; mais qu'il est heureux que

» vous n'ayez pas eu une liaison plus in-
» time avec cet infâme Blandas! Il est
» convaincu, par les déclarations de ses
» complices, d'être un fabricateur de faux
» assignats. Gardez-vous bien de paraître
» vous intéresser à lui.» Durosay sortit.

« Fabricateur de faux assignats! » se disait Thérèse. Ce jeune homme si aimable, qu'elle croyait délicat, plein d'honneur,... c'était un vil faussaire, un faux monnayeur! quelle honte! quelle terrible leçon! A l'instant même tout son amour se change en aversion, en mépris. Le malheureux était caché chez elle, dans un petit caveau, que les membres du comité révolutionnaire n'avaient pas visité. C'était elle qui, au prix de beaucoup d'argent qu'elle s'était procuré en empruntant, en vendant quelques bijoux, lui avait préparé des moyens de sortir de Paris. Tout était prêt pour la fuite de cet homme. Elle descend seule au caveau où il est enfermé; elle l'appelle, lui dit de la suivre; elle ne

veut pas qu'il touche sa main, elle ouvre la porte de la rue, lui indique la rue voisine où une voiture l'attend, ne veut écouter ni ses remercîmens ni ses protestations, lui demande pour toute grâce que jamais elle n'entende parler de lui, et remonte chez elle pour s'y livrer aux plus amères pensées.

CHAPITRE IV.

CONDUITE GÉNÉREUSE DE GIFFARD.

Cette physionomie de patriote exalté qui m'attirait l'estime et la considération des jacobins de mon théâtre et de mon voisinage, était loin de me valoir les mêmes avantages auprès des honnêtes citoyens qui gémissaient de toutes ces horreurs. J'allais voir assez fréquemment Lefèvre et sa femme. Mon langage, mon costume, mes véhémentes sorties contre les fédéralistes et les modérés, effrayaient ces bonnes gens et leur donnaient une bien mauvaise opinion de moi, d'autant plus mauvaise, que, se souvenant de mon émigration, ils ne pouvaient me croire sincère dans ma nou-

velle doctrine. « Ah! Giffard, me disait » madame Lefèvre, j'aimerais encore mieux » vous savoir libertin comme autrefois. »

Un soir le hasard fit entrer Lefèvre à la société populaire de ma section; il avait à parler à l'un des honorables membres, compositeur d'imprimerie comme lui. Il eut la curiosité de rester à la séance. Il fut épouvanté des discours qu'il entendit proférer; mais que devint-il, lorsqu'à mon tour je pris la parole pour enchérir encore sur l'orateur qui venait de lui paraître si exagéré! En voyant le jeune homme qui, neuf ans auparavant, lui avait été recommandé à son arrivée à Paris, lancé avec tant de violence dans le parti révolutionnaire, il gémit, et rentra chez lui désolé. Il raconta ce qu'il avait entendu à sa femme. Le lendemain j'allai chez eux. Le mari et la femme me reçurent très-froidement et même avec répugnance; je leur en témoignai ma surprise. Alors Lefèvre, cet homme qui se mettait si rarement en colère, s'échauf-

fant par degrés, me reprocha mes méchancetés, mes odieux principes. Il professa devant moi, avec la plus grande chaleur, des principes tout-à-fait contraires. Sa femme effrayée le conjurait de se taire. Sa colère continuait. « Qu'il me dénonce ! » s'écria-t-il ; qu'il me fasse arrêter ! que » je périsse ! La vie est-elle à regretter » quand on est témoin de pareilles hor- » reurs ? » Combien de gens paisibles et doux comme Lefèvre se sont trouvés à cette époque saisis d'une vive et imprudente indignation ! Mais quelle pénible situation que celle d'un homme qui s'entend reprocher par un ami des discours qu'il a tenus et que son cœur dément ! c'était la mienne. Que ceux qui par peur ont ajouté de mauvaises actions à de mauvais discours ont dû encore plus souffrir ! Leur lâcheté ne les a-t-elle pas rendus plus malheureux que leurs victimes ? Toutes mes protestations ne servirent qu'à irriter encore plus Lefèvre. L'heure l'appelait à

son travail : il sortit. « Giffard, » me dit sa femme en pleurant, « de grâce, n'allez » pas perdre mon mari. » Ce mot fut le plus terrible pour moi. Quelle honte ! quel supplice ! Mes amis me méprisaient comme un homme vil, et me craignaient comme un homme cruel.

Quelques jours après, je n'avais rien à faire à mon théâtre. Je me promenais seul sur les boulevarts, rêvant tristement au rôle que je m'étais moi-même obligé à continuer ; car il n'aurait tenu qu'à moi de ne pas le prendre, mais il ne tenait plus à moi de le cesser. Je rencontrai un des membres les plus actifs de notre comité révolutionnaire, Scévola Giroux, long-temps remplaçant dans la garde nationale, et depuis l'un de ces surveillans qu'on donnait aux suspects à qui l'on faisait grâce de la prison, l'un de ces gardes que les suspects nommaient plaisamment *leurs bonnes* (1).

---

(1) Ces gardes étaient chargés de surveiller et

Scévola me proposa de venir dîner chez un fameux traiteur, dans une réunion de bons patriotes; j'acceptai : il y avait du danger, même à refuser les parties de plaisir que vous proposaient ces zélés citoyens. Chemin faisant, il me dit que nous aurions à la suite du dîner une expédition, une excellente capture : ces mots me firent frémir. Je cherchai quelque prétexte pour échapper à ce funeste repas. Ceux que je trouvais n'étaient point admis par Scévola; et il me semblait déjà qu'en essayant de ne pas aller dîner avec lui, je lui devenais suspect de compassion pour des aristocrates. Il fallut donc me résigner, et même paraître très-flatté de l'honneur que voulaient bien me faire ces grands patriotes en m'admettant à dîner avec eux. Je demandai quelles étaient les personnes qu'on devait arrêter. Scévola me

---

d'accompagner partout les suspects, comme une bonne surveille et accompagne un enfant.

dit que c'était une famille échappée au siége de Lyon, un certain Lambert, négociant, qui devait avoir un portefeuille bien garni, sa femme encore jeune, et sa fille âgée de dix-huit ans qu'on disait très-belle. Le misérable se frottait les mains de joie en me parlant du portefeuille du père et de la beauté de la fille. « Ah! » grand Dieu! me disais-je, serais-je donc » forcé de les accompagner dans leur ex» pédition! »

Nous arrivâmes chez le traiteur. Il me fallut mettre mes discours à la hauteur de ceux des autres convives; et même, suivant l'habitude des lâches qui jouent un rôle par peur, aller encore plus loin qu'eux. L'image du pauvre Lambert, que je ne connaissais pas, mais qui devait le soir même être arrêté avec sa femme et sa fille, se présentait sans cesse à mon esprit. J'étais placé entre Scévola et un autre patriote que je voyais pour la première fois. Nous étions quinze à table, et le repas

était splendide. Sans avoir encore aucune idée, aucun plan, aucun but, je cherchais à savoir de Scévola l'adresse du malheureux Lambert; mais depuis qu'il avait cru remarquer ma répugnance à venir dîner dans cette belle société, il ne voulait plus me faire aucune confidence. Quand je lui demandais si l'expédition projetée devait nous conduire dans un quartier bien éloigné : « Tu le verras, si l'on juge à » propos que tu en fasses partie, » me répondait-il laconiquement. Quand, pour mieux jouer mon rôle, je témoignais le désir d'être des leurs : « Attends que tu » sois commandé, » répliquait-il. Naturellement bavard et voulant paraître exalté, j'étais le plus intrépide causeur de l'assemblée. Je vis que mon autre voisin était en admiration de mon civisme, et que le vin le portait à une grande tendresse patriotique envers moi. J'essayai de le faire parler : il fut moins réservé que Scévola, et j'appris que la malheureuse famille qu'on

devait arrêter dès que la nuit serait arrivée, demeurait à deux pas du traiteur chez lequel nous nous trouvions. Je redoublai de bavardage et de grands mots patriotiques; je versai des rasades à tous les convives, et moi-même je feignais de boire. Bientôt tous ces honorables membres, qui s'appelaient pompeusement des magistrats du peuple, se mirent à raconter leurs prouesses passées et celles qu'ils comptaient exécuter. Oh! quelle caverne que cette réunion de magistrats du peuple! Comme c'était moi qui les avais mis en train, tous me témoignaient une amitié où il y avait à la fois de la tendresse et de la brutalité. Scévola lui-même semblait s'être réconcilié avec moi. On savait que j'étais un artiste lyrique; on me pressa de chanter. Je ne me fis pas prier : j'entonnai deux ou trois airs patriotiques, et je les jetai dans l'enchantement. « Je voudrais bien savoir, » disait mon voisin que je ne connaissais pas, « si » les chanteurs aristocrates ont des voix

» aussi belles que nos chanteurs patriotes.
» C'est impossible, parce que c'est envers
» les patriotes que la nature a été prodigue
» de tous les talens et de toutes les vertus.»
Il buvait de nouveau sans mesure. Je commençai une autre chanson : dès le premier vers, je feignis de manquer de mémoire ; j'en étais désolé. C'était la plus belle, la plus énergique... Soudain je me lève de table ; je dis aux convives de ne pas s'impatienter. Je vais dans la chambre voisine écrire ma chanson, dont je me souviendrai mieux la plume à la main. En attendant, je prie mon voisin de chanter à ma place. Le garçon me fait passer dans un cabinet. J'écris à la hâte sur le premier papier qui me tombe sous la main, et en contrefaisant mon écriture : « *Fuyez tous*
» *les trois ; on va venir vous arrêter. Si*
» *vous n'avez pas d'asile, allez rue de la*
» *Huchette, n°. 18, chez Lefèvre, compo-*
» *siteur d'imprimerie ; parlez à sa femme*
» *s'il n'est pas chez lui.* » Je ne perds pas

une minute, je cours remettre ce billet cacheté au portier du négociant de Lyon, en suppliant qu'on le porte au citoyen Lambert; puis, en tâchant de ne pas paraître trop essoufflé, je viens reprendre ma place à table. Je tiens à la main ma chanson que le matin même j'avais copiée sans me douter que cette copie me servirait si bien : je la chante d'une voix forte et ferme; tous les convives en répètent le refrain avec transport. Voulant prolonger le dîner, je demande de nouveau à boire, et pour le coup, ne me ménageant plus, je me grise presque aussi complétement que tous les honorables convives. Cependant, au milieu de mon ivresse, je tremblais, non pas qu'on devinât ce que j'avais fait, mais que les malheureux proscrits ne pussent profiter de mon charitable avis. « S'ils » gagnent la maison de Lefèvre, me disais- » je, ils sont sauvés. »

Le dîner ou plutôt l'orgie est terminée. On s'est gorgé de liqueurs et de café. Tous

se lèvent, tous veulent être de l'expédition. On fait venir la force armée; on s'achemine vers la maison de Lambert. La nuit nous avait surpris dès le dessert; elle était noire. « Bon! tant mieux! » se disent ces vrais brigands, « c'est le temps qui » convient à nos opérations. » On juge bien que je ne paraissais pas le moins animé. Je me prononçais en furieux; Scévola semblait enchanté de moi. On arrive, on pose deux factionnaires à la porte. On demande Lambert; le portier répond qu'il vient de sortir avec sa femme et sa fille. Je respire pour eux; mais je commence à trembler pour moi. Si ce portier allait dire qu'ils sont sortis après un message qui leur est arrivé; si, au moment où je lui ai porté mon billet, mes traits l'avaient frappé... Heureusement il n'en est rien. Ni sa femme ni lui ne me reconnaissent; aucun des deux ne parle du message. Mais quelle fureur parmi tous ces hommes si avides du mal et si actifs à le faire! Quel dépit

de ne pas trouver leur proie ! Ils accablaient le portier et sa femme de questions, de sommations, de menaces. Je n'étais pas le moins empressé à interroger cet homme, qui, épouvanté, pleurant, ne savait que répondre. Sa vieille femme jurait que son mari et elle étaient innocens, qu'ils étaient bons patriotes, et qu'elle allait au club. Malgré leurs protestations, les honorables membres tournent leur colère contre le portier, et parlent de l'arrêter lui-même ainsi que sa femme. Cette proposition me fit un mal affreux. Je tremblais que ces pauvres gens ne se trouvassent victimes à la place de Lambert. Par bonheur, ce portier était cousin d'un des magistrats du peuple qui répondit de son civisme. Par bonheur encore, ce portier leur rendit quelque espoir; il leur dit qu'il ne pouvait pas croire que le citoyen Lambert et sa famille fussent en fuite; que rien à leur sortie n'annonçait des personnes qui partaient pour ne plus revenir; que probablement ils étaient

allés en visite chez quelque ami, et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer. Ces mots calmèrent le courroux des honorables membres. Je les appuyais de toutes mes forces. Ici Scévola, qui m'avait déjà regardé de travers quand j'avais essayé de prendre la défense du portier, me lança un coup d'œil défiant qui me força de baisser les yeux.

Aussitôt, on monte en tumulte à l'appartement de Lambert; on ne voit aucune trace de départ; on trouve une vieille servante, une femme de ménage qui tricote tranquillement dans une antichambre. Elle répond avec calme aux questions qu'on lui fait; elle attend le citoyen et les citoyennes qui sont allés au spectacle. On se rassure; jaloux de se surveiller mutuellement, ils ne veulent pas attendre le retour de Lambert pour mettre les scellés partout. On décide que trois patriotes resteront dans l'appartement avec la vieille servante; je m'offre, on m'accepte; on m'adjoint Scévola et mon autre voisin de

table ; nous veillerons, s'il le faut, toute la nuit ; les autres se retirent.

Nous fîmes venir des cartes et du vin ; Lambert ne reparut pas ; Scévola continuait de me regarder avec défiance ; mais l'autre camarade semblait redoubler d'amitié pour moi. Combien je m'applaudissais de ma bonne action ! Mais tout à coup : « Ah ! malheureux ! me dis-je, qu'as-tu fait ?
» en voulant sauver Lambert n'as-tu pas
» exposé ton ami Lefèvre et sa femme ? Si on
» découvre chez eux cette famille de Lyon,
» ils sont perdus...... » Je formais les résolutions les plus courageuses ; puis mes frayeurs redoublaient : je voulais offrir à la famille proscrite un asile dans mon propre logement ; mais alors n'était-ce pas moi qui allais courir le plus grand péril ? Quelquefois je pensais que peut-être Lambert ne se serait pas présenté chez Lefèvre. Qui sait d'ailleurs si Lefèvre l'aura reçu ? Hélas ! dans ces horribles temps, les plus honnêtes gens tremblaient de se perdre en remplis-

sant un devoir d'humanité. Je passai toute la nuit dans les plus cruelles anxiétés.

Le matin, quand nous crûmes devoir nous retirer pour aller faire notre rapport au comité, Scévola voulait y conduire la servante; je m'y opposai; l'autre camarade me seconda, et de notre autorité nous établîmes la vieille femme gardienne des scellés.

CHAPITRE X.

GIFFARD SUSPECT A TOUS LES PARTIS.

Le généreux Lefèvre n'avait pas manqué de répondre à l'appel que je lui avais fait sans me nommer, et il se trouvait exposé à tous les dangers que je redoutais pour lui.

A la réception de mon billet, sans aucun préparatif de départ, Lambert, sa femme et sa fille avaient fui de leur maison. Arrivés rue de la Huchette, tandis que madame Lambert était montée seule chez Lefèvre le mari et la fille étaient restés dans la rue, marchant sans affectation. Madame Lambert avait trouvé Lefèvre et sa femme. Quel embarras elle avait éprouvé en voyant

dès les premiers mots que ni l'un ni l'autre n'étaient prévenus ! Encouragée par les politesses du mari et de la femme, par l'air de bonté répandu sur leurs physionomies, madame Lambert avait raconté naïvement ce qui leur était arrivé, et avait montré mon billet. Lefèvre et sa femme étaient à cent lieues de croire que ce billet fût de moi. « Citoyenne », avait dit Lefèvre à madame Lambert, « j'ignore quelle est la » généreuse personne qui, sans m'avoir » averti, vous envoie dans ma maison ; » mais je la remercie d'avoir eu bonne » opinion de moi. Je n'ai l'honneur de » connaître ni vous ni votre mari ; mais » dans ces temps de malheur plus qu'en » tout autre, on doit se secourir même » sans se connaître. » Aussitôt il était descendu avec madame Lambert pour chercher lui-même le mari et la fille ; et déjà madame Lefèvre s'occupait d'arranger de son mieux l'asile qu'elle allait offrir à ses hôtes. L'appartement de Lefèvre et de sa

femme était composé de deux pièces, dont une première fort petite, dans laquelle ils couchaient; l'aûtre était plus grande : c'était là que madame Lefèvre travaillait. Elle avait installé la famille Lambert dans cette seconde chambre; il s'y trouvait une vaste armoire garnie de porte-manteaux auxquels étaient accrochées des robes de femme. Dès que quelqu'un venait voir Lefèvre ou sa femme, on fermait la porte qui séparait les deux chambres, et les trois proscrits se cachaient dans l'armoire derrière les robes.

Depuis la colère de Lefèvre contre moi, je n'avais pas osé me présenter chez lui. Après cette nuit passée au milieu d'une si grande agitation dans l'appartement de Lambert, je m'enhardis, et j'allai chez mon sévère ami.

A ma vue, madame Lefèvre se trouble, pâlit, semble près de se trouver mal. La porte de leur seconde chambre restait habituellement entr'ouverte; je remarquai

qu'elle était fermée. Au moment où j'entrai, Lefèvre était sur le point de sortir. « Que voulez-vous ? que demandez-vous ? » me dit-il. Fort interdit de cette brusque apostrophe, je balbutiai; je lui répondis que je venais uniquement pour avoir le plaisir de le voir. « Il suffit, » reprit-il en lançant sur moi un regard où il y avait encore plus de mépris que de courroux. « Je n'aime pas les visites des gens qui » viennent uniquement pour avoir le plai- » sir de me voir : qui sait si ce n'est pas » pour avoir le plaisir de voir ce qui se » passe chez moi? Jadis, au moins, l'asile » d'un obscur ouvrier ne semblait pas mé- » riter l'œil exercé d'un habile observa- » teur. » Ces mots étaient bien cruels: ils me glacèrent. Je ne savais que répondre. « Votre mari me traite bien durement, » dis-je à madame Lefèvre; « le ciel m'est » témoin que jamais je ne l'ai moins mé- » rité. » — « Que le ciel vous juge! » répliqua madame Lefèvre, toujours palpi-

tante d'effroi. Je sortis avec Lefèvre, et je le quittai au détour de la première rue, pour me rendre à une répétition. Il me semblait évident, d'après ce que j'avais vu, que Lambert était chez eux; mais n'était-il pas affreux pour moi, qui, de mon propre mouvement, sans les avoir prévenus, leur avais adressé les malheureux proscrits, de me voir craint et soupçonné! Je venais pour me vanter de ma bonne action, pour les aider à conjurer les dangers qui les menaçaient; il leur semblait que je venais pour les épier.

La répétition allait finir lorsque je vis arriver au théâtre le citoyen Héron, ce camarade à côté de qui je m'étais trouvé dans l'orgie de la veille, et avec qui j'avais passé la nuit. « Citoyen Sénèque, » me dit-il en me prenant à part, « je ne te
» connais que d'hier; mais je me suis pris
» sur-le-champ d'inclination pour toi. Je
» viens te prévenir que Scévola Giroux se
» prépare à te dénoncer ce soir publique-

» ment à la société populaire. Il prétend
» que c'est toi qui as facilité les moyens de
» fuir à cet aristocrate de Lyon, sur la
» prise duquel nous comptions : tâche de
» te justifier, j'en serai bien aise. Mais ne
» compte pas sur moi si tu es un traître,
» car, j'en jure par la sainte république, je
» serais le premier à voter ton arrestation. »
Je remerciai Héron de son avis; mais dans quelle extrémité je me trouvais! « Je suis
» parvenu, me disais-je, à sauver une
» victime et sa famille; Lefèvre me mé-
» prise et se défie de moi. J'ai crié plus
» haut que tous les autres, *vive la répu-*
» *blique!* et Scévola me dénonce. » Quel était le motif qui pouvait animer cet homme contre moi? L'envie de faire parade de son patriotisme, l'envie de mal faire.

Me voilà donc suspect à tout le monde. Ah! du moins, que Lefèvre et sa femme me rendent justice; et d'ailleurs n'est-ce pas un devoir pour moi de les avertir de la

dénonciation méditée par ce misérable Scévola? A la nuit tombante, en me cachant, en observant bien si je n'étais pas suivi, je me glissai chez Lefèvre. Je le suppliai de m'entendre, je lui racontai ce que j'avais fait; je n'eus pas besoin de lui demander si Lambert, sa femme et sa fille étaient cachés dans son logement. Avant la fin de mon récit, Agathe, la bonne Agathe, qui avait depuis si long-temps des motifs de m'en vouloir, m'avait rendu son amitié; Lefèvre m'avait tendu la main en signe de réconciliation, et tous deux, en prenant bien leurs précautions pour que nous ne pussions être aperçus des voisnis, m'avaient conduit dans leur seconde chambre où je trouvai la malheureuse famille. Oh! combien le retour de mes amis, les bénédictions de Lambert, de sa femme et de sa fille, me payèrent de toutes les peines que j'avais souffertes!

J'avais recouvré le cœur de mes amis; c'était un grand bonheur; mais la mau-

vaise opinion qu'ils avaient prise de moi et qui m'avait été si pénible, n'aurait pu me faire courir aucun danger. La haine de Scévola m'était fort honorable sans doute ; mais à combien de périls elle m'exposait ! « Dois-je aller à la société populaire ?
» Si on s'avise d'ordonner sur-le-champ
» mon arrestation, c'est me livrer moi-
» même ; mais, d'un autre côté, si je ne
» m'y présente pas, me voilà bien évidem-
» ment suspect ; puis, il n'y a rien de pis
» que d'ignorer son sort ! »

La séance était ouverte lorsque j'arrivai ; il y avait beaucoup de monde, et Scévola était à la tribune. Je me tiens prudemment confondu dans la foule le plus près de la porte qu'il m'est possible ; j'écoute. Scévola était en train de faire sa dénonciation. « Oui, citoyens, disait-il, c'est le
» fédéraliste Giffard, dit Sénèque, qui a fa-
» vorisé la fuite de cet aristocrate de Lyon. »
— « Mais les preuves ? » lui disait-on.
— « Les preuves ?... je n'en ai pas ; mais j'ai

» un pressentiment, un instinct patriotique
» qui m'avertit des crimes dudit Sénèque.
» Eh! citoyens, si Sénèque était innocent,
» ne serait-il pas présent à la séance?...»
L'imminence du danger me donnant du courage, je m'écrie: «Me voilà!» Aussitôt la foule s'ouvre devant moi, et me laisse le passage libre jusqu'à la tribune. Mon courage ne fut pas de longue durée. Je me sentis encore plus troublé pour me défendre que Scévola n'avait été embarrassé pour m'accuser. Heureusement le citoyen Héron et les autres convives du dîner de la veille vinrent à mon secours. On se contenta d'arrêter que, sous trois jours, il serait fait un rapport sur ma conduite et mes opinions.

Quelles furent mes transes pendant ces trois jours! Cet envieux Scévola semblait un espion attaché à mes pas. Je n'osais pas retourner chez Lefèvre. Que devins-je lorsque le second jour, à midi, je vis madame Lefèvre se présenter chez moi. «Que

» venez-vous faire ici?» lui criai-je tout effrayé, « vous me perdez! vous vous perdez! » Je suis suspect; on vous aura vue entrer, » et l'on va nous arrêter tous. » Madame Lefèvre venait m'apprendre que, par l'entremise de Durosay, son mari avait trouvé le moyen d'obtenir des passe-ports pour Lambert et sa famille. Ces malheureux proscrits avaient déjà quitté Paris. Lambert, ruiné par le siége de Lyon, regrettait de ne pouvoir m'offrir pour témoignage de sa reconnaissance qu'un modeste bijou qu'il avait remis à madame Lefèvre, et qu'elle m'apportait. A cette nouvelle, je respirai; plus de danger pour mes amis; et je me flattais que, Scévola ne pouvant appuyer sa dénonciation d'aucune preuve, moi-même j'étais sauvé!... Vain espoir! Le matin du troisième jour, j'appris que je devais être arrêté.

J'étais au théâtre; je m'échappai par une petite porte. Je me gardai de suivre les boulevarts. J'arrivai par des rues dé-

tournées jusqu'à la rue de l'Échelle. Je voulais aller à la maison de campagne de mon ami Durosay à Meudon. Comme j'entrais au Carrousel, j'entendis un homme qui causait à voix haute avec un de ses àmis. « Oui, mon cher, lui disait-il, l'o-
» dieux régime de la terreur est terminé;
» nous sommes délivrés de nos tyrans; le
» dictateur est arrêté. » A ces mots, son ami pâle, tremblant, le supplie de parler bas. « Et pourquoi donc? reprend l'autre.
» Je dis ce que je viens de voir et d'en-
» tendre; je sors des tribunes de la con-
» vention, et je cours bien vite donner
» cette bonne nouvelle à ma femme. »
— « Serait-il vrai, citoyen? » dit celui des deux interlocuteurs qui était resté, en s'adressant à moi. « Moi! citoyen, lui répon-
» dis-je. Je ne sais... je n'ose croire... je ne
» puis croire...» Et je double le pas rapidement. La terreur était telle qu'on se regardait comme compromis, rien que pour avoir entendu un pareil discours. Grâce à Dieu,

il n'annonçait que la vérité : c'était le neuf thermidor.

De quel poids je me sentis soulagé lorsque la nouvelle se trouva confirmée! Je n'allai point à Meudon; cependant, pour plus de sûreté, je n'osai pas coucher chez moi. Je passai la nuit à ma section, où cette fois plusieurs honnêtes gens se rendirent, et où je commençai à me montrer tout différent de ce que j'avais été jusqu'alors. J'étais plein de courage; et j'excitais le courage des autres. Cette nuit même, je fus bien tenté de dénoncer à mon tour Scévola Giroux.

Mais, malgré mon zèle et mon courage dans la nuit du neuf thermidor, on se souvint bientôt du rôle que j'avais joué dans ma section et à mon théâtre. J'avais beau me défendre, dire que moi-même j'avais été sur le point d'être arrêté, tout mon voisinage me signalait comme un jacobin, et déjà c'était un titre de proscription. J'eus bientôt pris mon parti; j'avais

quelques fonds devant moi ; je m'arrangeai facilement avec mon directeur ; je quittai le théâtre, je quittai mon logement. J'allai m'établir dans un quartier fort éloigné du faubourg du Temple. Là, je m'annonçai comme une victime de la terreur, et je m'enrôlai dans les rangs de cette jeunesse élégante et tumultueuse qui, à cette époque, parcourait les spectacles et les cafés pour y faire la guerre aux terroristes.

FIN DU SECOND LIVRE.

Ire. PARTIE.—IIIe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

GIFFARD MUSCADIN, JOURNALISTE ET NÉGOCIANT.

Mon premier soin, après mon brusque déménagement, avait été de me vêtir comme les jeunes gens dans les rangs desquels je m'étais mis. Nous avions une espèce d'uniforme, habit gris, collet de velours noir ou vert, les cheveux retroussés en cadenettes et bien chargés de poudre. Je m'attachais à me montrer aussi élégant, aussi recherché dans ma parure, que j'avais été sale et négligé sous la terreur.

Quelquefois, je trouvais que mon perruquier me coiffait mal. Quoique ayant la vue excellente, je n'allais nulle part sans lunettes.

L'oppression avait été violente, épouvantable; il y eut une vive réaction. Hélas! dans plusieurs villes du midi, cette réaction fut atroce..... Elle fut moins forte à Paris : les jeunes gens auxquels je m'étais associé y jouèrent un rôle.

C'est au café de Chartres que nous allions concerter nos parties de plaisirs et nos courses philanthropiques de la journée. Nous nous intitulions tous victimes des méchans, amis de l'humanité. Il n'y en avait pas un d'entre nous, à nous en croire, dont les parens n'eussent été au moins emprisonnés, et nous faisions les despotes, et nous nous érigions en tyrans dans tous les lieux publics.

Nous partions en troupes du Palais-Royal, nommé encore Palais-Égalité, pour aller fermer, de notre autorité, l'antre des

jacobins, culbuter dans les théâtres le buste de l'odieux Marat, siffler telle pièce trop républicaine, applaudir telle autre en l'honneur des bons principes, ou faire un mauvais parti à tel acteur soupçonné, accusé d'avoir été jacobin.

Un matin, je sortais de mon nouveau logement pour me rendre bien vite au café de Chartres; j'aperçus près du perron du Palais-Royal, Jérôme Grindat, le chanteur des rues, toujours fidèle à son costume, à son violon, à sa poche en velours d'Utrecht. Lorsque j'avais émigré, je m'étais indigné de l'entendre chanter : *Ça ira*; quinze jours avant le 9 thermidor, je l'avais rencontré chantant l'*Hymne à l'Être suprême*; il chantait alors le *Réveil du Peuple*. « Bravo! bravo! » lui criai-je en passant. Et je me mis à chanter presque aussi haut que lui.

Moi! m'intituler victime de la terreur! moi! me joindre à ceux qui faisaient un mauvais parti aux acteurs accusés d'avoir

été révolutionnaires ! Oui ; je me conduisais ainsi. Bon Dieu ! que toute ma vie j'ai été vain, léger, inconséquent et oublieux aujourd'hui de ce que j'avais fait hier ! Quelquefois cependant, j'avais de la mémoire, et, en me repliant sur moi-même, je me félicitais d'avoir brusquement quitté le théâtre. J'aurais pourtant été exposé aux affronts que, de concert avec ces jeunes gens, je faisais subir à ces pauvres acteurs. Je me félicitais d'avoir joué dans un petit spectacle bien obscur du boulevart du Temple, et d'y avoir vécu bien ignoré, bien inconnu à tous les autres quartiers de Paris. Mes nouveaux camarades ne se doutaient pas que j'avais été le camarade de ceux qu'ils étaient ardens à poursuivre.

Durosay, si bon, si obligeant pour moi, était fort suspect aux yeux de quelques-uns des nôtres; cette qualité de suspect avait changé de place : c'étaient alors ceux auxquels on l'avait appliquée qui l'appli-

quaient à ceux qui l'avaient inventée. Heureusement Durosay avait beaucoup d'amis; tout en faisant le révolutionnaire, il avait rendu de nombreux services. Je me dois la justice de déclarer que je ne me montrai pas le moins zélé à prendre sa défense; il fut épargné.

Avant le 9 thermidor, on ne voyait sur nos théâtres que des pièces patriotiques : depuis la chute du terrorisme, on ne vît également que des pièces patriotiques, mais dans un autre sens. Et cependant, quelle ressemblance pour le fond et pour la marche ! Dans l'un et l'autre système, il y avait des opprimés, des oppresseurs, des libérateurs. Sous la terreur, les opprimés étaient des gens du peuple, les oppresseurs des nobles ou des prêtres, les libérateurs des députés patriotes. Après la terreur, les opprimés étaient des ci-devant, les oppresseurs des jacobins, les libérateurs des députés philanthropes; le dénoûment, toujours le même : le tocsin, la générale, la

chute de la tyrannie, le représentant ou la municipalité venant briser les portes des prisons, d'abord féodales, ensuite populaires. Tel acteur qui avait joué le député montagnard et libérateur peu de mois auparavant, jouait aujourd'hui le député modéré qui venait délivrer les aristocrates emprisonnés par les sans-culottes. Quelle belle ressource pour nos auteurs dramatiques, que la fin d'une oppression! aussi, comme ils se saisissent de l'à-propos! Mais l'oppression qui succède! celle qui est en vigueur! Oh! celle-là on la respecte, on la vante même. Faut-il donc attendre que nos ennemis soient à terre pour les frapper?

Les jeunes gens du café de Chartres ne furent pas toujours triomphans. Les jacobins cherchaient à ressaisir le pouvoir; les ouvriers des faubourgs, qui étaient pour eux, firent plus d'une descente dans la ville. Plusieurs jeunes gens à collet vert furent baignés dans le bassin des Tuile-

ries. Au premier signal d'insurrection, je me hâtai de reprendre mon costume de jacobin.

Au moment où j'avais quitté le théâtre, je m'étais trouvé possesseur d'une somme de soixante mille francs...... oui, soixante mille francs!..... en assignats. Grâce à mes dépenses et à mes parties de plaisir, cette somme avait bientôt disparu; je m'étais fait bientôt une autre somme considérable, avec trois louis d'or que j'avais gardés précieusement depuis mon voyage dans la Vendée. Ce nouveau trésor disparut presque aussitôt que le premier, et je me trouvai sans un sou. Je cherchais par quelle espèce d'industrie je pourrais continuer mon train de vie. Un soir, je vis entrer au café de Chartres, M. de Volnis, l'écrivain philosophe. Il n'était plus en bonnet rouge; il n'avait plus de carmagnole; son costume, élégant comme le nôtre, lui donnait l'air d'un vieux fat. Ni lui ni moi ne fûmes surpris de nous revoir au café de Chartres,

après nous être vus à la société populaire. Il me témoigna beaucoup d'intérêt : il était un des principaux rédacteurs d'un journal où le royalisme perçait sous une couleur républicaine. Il me proposa de m'y donner une petite place, non pas d'écrivain, mais d'agent, de saute-ruisseau littéraire, pour ainsi dire. Il s'agissait de me mettre au courant des faits, des anecdotes, des bruits, des scandales, des causes célèbres, des divorces remarquables, en un mot, de tous les événemens, de tous les accidens qui arrivaient dans Paris, et d'en faire mon rapport au bureau de rédaction. Cette sorte de place existe encore, dit-on, dans nos journaux les plus accrédités, et les nouvelles s'y paient selon leur plus ou moins d'importance. C'était une bien médiocre ressource, mais elle satisfaisait ma vanité. Je me regardais comme un homme de lettres, et je ne me gênais pas pour en prendre le titre. Toujours plein de suffisance et fier des

nombreuses nouvelles dont j'enrichissais la feuille de M. de Volnis, je crus bientôt que j'étais nécessaire à l'entreprise, et qu'elle ne pourrait marcher sans moi.

Il y avait long-temps que je n'avais vu Lefèvre. Je pensai que je pouvais lui être utile, qu'il lui serait avantageux d'avoir un travail quotidien bien assuré. Je ne doutai pas qu'à ma recommandation les propriétaires et les rédacteurs ne lui confiassent toute la direction typographique de notre journal. Je mettais de l'orgueil à l'obliger : j'allai le trouver.

Ce jour-là était un de ceux où les faubourgs étaient en insurrection contre les muscadins. Par précaution, suivant mon usage, j'avais endossé mon habit de jacobin. Je fis ma petite proposition à mon ami Lefèvre. Après avoir souri d'un air assez moqueur en apprenant que j'étais homme de lettres, tout à coup son front s'obscurcit. En considérant mon costume et pensant à l'agitation qui régnait dans Paris, il

me crut encore un jacobin déterminé, et il me dit nettement qu'il ne voulait être pour rien dans la composition d'une feuille démagogique. Je m'empressai de lui apprendre que j'avais changé de principes, ou plutôt que je faisais éclater à présent les principes de sagesse, de raison et d'humanité qui avaient toujours été au fond de mon cœur : la sérénité reparut sur le front de Lefèvre. Mais voilà qu'en voulant étaler à ses yeux ces beaux principes dans toute leur pureté, je lui tiens le langage que nous tenions dans nos réunions du café de Chartres : le front de Lefèvre commença de nouveau à s'obscurcir. Emporté par la richesse du sujet, je m'exprimais avec autant de fureur contre les jacobins que, peu de mois auparavant, j'avais mis de fureur à parler contre les modérés. « Oubliez-vous que vous les » avez appelés vos frères? » me dit vivement Lefèvre. Il réfléchit quelques momens; puis : « Giffard, ajouta-t-il, je ne

» connais rien de plus affreux que les re-
» présailles, les crimes ne se lavent point
» par d'autres crimes ; les attentats de la
» terreur n'excusent pas plus les excès de
» la réaction que les massacres de la Saint-
» Barthélemi n'excusent ceux de septem-
» bre. En 1789, je n'ai pas voulu travailler
» pour des journaux de parti ; aujourd'hui
» je ne veux pas travailler pour le vôtre. »
J'insistai ; il s'obstina dans son refus.

Au moment où je me retirais, plus fâché du refus pour Lefèvre que pour moi, je vis entrer un enfant qui venait de jouer chez une voisine. Sa physionomie me rappelait des traits qui ne m'étaient pas inconnus. Madame Lefèvre lui dit de m'embrasser comme un ami de sa mère et de sa tante ; c'était Henri Beaumont, le fils de Thérèse et du marquis de Rinville. Thérèse avait retiré son fils de nourrice : elle l'avait d'abord gardé chez elle. Tantôt, se livrant à un excès de sollicitude maternelle, elle l'avait accablé de tendresses, de bonbons, de

joujoux ; tantôt, emportée par le goût des plaisirs et de la dissipation, elle l'avait négligé, presque abandonné. Alors la bonne madame Lefèvre, qui regrettait beaucoup de ne pas être mère, avait prié sa sœur de lui confier son fils ; Thérèse y avait consenti. Cet acte d'insouciance de sa part avait été, sans qu'elle s'en doutât, un acte de prudence ; l'enfant était aussi bien élevé par sa tante qu'il l'aurait été mal par sa mère. Depuis quinze jours, Thérèse avait quitté Paris pour aller jouer la comédie en province. Le petit Henri était aimable, vif, gai, surtout aimant et affectueux.

Sans abandonner ma petite place du journal, j'entrai bientôt dans une nouvelle carrière. A cette époque, la difficulté de trouver un état, les assignats, la disette de presque toutes les denrées, résultat du maximum et de la guerre, portèrent une foule de jeunes gens et même de vieux bourgeois à négocier, brocanter, agioter, à faire le commerce ou plutôt le courtage.

Des femmes, beaucoup de femmes s'en mêlèrent. Elles vous poursuivaient de leurs échantillons dans les promenades, les bals, les concerts, les spectacles. On ne s'abordait plus qu'en se proposant des affaires. Celui qui venait de m'acheter du sucre m'offrait de la chandelle ou de la toile. Quelle bénédiction ! avant d'arriver au consommateur, la marchandise avait payé sept à huit fois le droit de commission. Bon métier pour moi ! j'y étais habile du temps même où j'étais garçon perruquier. Par suite d'habitude, et grâce à mon activité, je l'emportais sur presque tous mes concurrens. J'achetais tout, j'entreprenais tout, on me voyait partout. Je n'avais point de cabriolet à moi, mais je fatiguais tous les jours deux ou trois cabriolets de louage.

Commerçant, homme de lettres, me piquant d'être connaisseur dans tous les arts, grand philanthrope et prêchant la vengeance; plein d'insolence, d'arrogance, et vantant l'urbanité, la douceur et l'aménité

des anciennes mœurs, j'allais dîner chez les restaurateurs les plus en vogue; j'allais briller aux balcons des principaux spectacles, et je ne manquais pas un seul des fameux concerts du théâtre de la rue Feydeau.

CHAPITRE II.

IL ÉPROUVE DE NOUVELLES TRAVERSES POUR SES OPINIONS.

Mes liaisons avec les jeunes habitués du café de Chartres, l'esprit anti-républicain du journal dont j'étais le furet, son allure ironique contre la convention, son succès parmi les hommes qui, exclusivement et sans façon, s'intitulaient les honnêtes gens, me dictaient la conduite que je devais tenir dans les fameuses séances des sections qui précédèrent le treize vendémiaire. Je fus un des motionneurs les plus mutins et les plus braillards. Je raisonnais, je pérorais, je déclamais, j'enflammais les hommes froids, j'encourageais les timides. Je faisais

partie des députations qu'on envoyait dans les autres sections. Je voulais bien accepter la constitution, mais j'étais un diable déchaîné contre les décrets de fructidor.

Dans la nuit du 12 au 13, échauffé d'un beau zèle, je proposai de faire battre la générale. Ma proposition fut reçue avec les plus vifs applaudissemens. Un autre membre, en appuyant fortement ma demande, proposa que chacun signât l'ordre individuellement. Je l'appuyai à mon tour de toutes mes forces. « Oui, oui, oui, » s'écrièrent tous les membres. Nous étions plus de quatre cents; tandis que douze ou quinze citoyens courageux ou plutôt téméraires se précipitaient au bureau pour donner leurs signatures, je criais qu'il fallait signer, et voyant que beaucoup s'esquivaient, je restais en place. « Les temps sont » arrivés, disais-je. Levons-nous! levons- » nous! » Je ne fus pas un des derniers à m'aller coucher.

Le lendemain, assez inquiet, quoique

la convention me parût abandonnée par toutes les sections, et que nous nous crussions très-forts dans nos assemblées, j'allai de bonne heure rôder aux Tuileries et dans les environs. Je vis des officiers généraux à leurs postes, des troupes déjà rangées en bataille sur la terrasse du château ; je vis les sections armées des faubourgs qui, conduites par des représentans à cheval, arrivaient le long des quais au secours de la convention. Je reconnus plusieurs jacobins de mon ancien quartier, je causai avec eux ; ils me crurent de leur bord, et je ne les détrompai pas. Un moment même, frappé de leur nombre et de leur contenance résolue, je fus tenté de changer de parti ; mais bientôt je rougis de honte de ce premier mouvement et je restai fidèle à mes jeunes amis. Toutefois ces préparatifs ne me paraissaient pas d'un bon augure : je crus devoir m'acheminer promptement vers ma section. En traversant le Palais-Royal, je rencontrai plusieurs

jeunes gens; ils se frottaient les mains, ils s'embrassaient, ils paraissaient sûrs du succès. « La convention est perdue, » disaient-ils. » Je leur racontai ce que je venais de voir; mon récit tempéra la joie de quelques-uns. Ils s'effrayèrent et je m'effrayais avec eux; mais les autres persistèrent dans leur confiance, et je repris mon courage et mon énergie.

Lorsque la victoire fut décidée en faveur de la convention, les propriétaires et les rédacteurs de mon journal se cachèrent : je me crus obligé de me cacher comme eux. N'étais-je pas un personnage assez important? N'avais-je pas joué un rôle assez remarquable pour me croire en péril d'être arrêté? J'allai chez Lefèvre; je le trouvai avec sa femme encore épouvantée, navrée de ces affreux coups de canon qu'elle avait comptés avec terreur pendant toute la soirée, espérant toujours que le coup qu'elle entendait était le dernier. Je passai plusieurs jours à l'imprimerie où

travaillait Lefèvre, déguisé en ouvrier imprimeur.

Je frémis quand Lefèvre m'aprit qu'on avait institué des tribunaux militaires pour juger les conspirateurs; que déjà plusieurs arrêts de mort avaient été rendus. Combien je me félicitais de n'avoir pas signé cet ordre de battre la générale que j'avais provoqué! Mais, le croirait-on? lorsque je vis que les arrêts de mort n'étaient pas exécutés, j'eus la vanité de regretter que mon nom n'eût été prononcé dans aucune procédure : je ne sais si je n'aurais point été flatté d'être condamné à mort par contumace.

Voyant que je ne courais aucun danger, je me montrai de nouveau dans Paris. Toutes mes affaires étaient dérangées: plus de commerce, plus de courtage; les négocians commençaient à ne plus employer des aventuriers pour intermédiaires. Adieu mon journal! tous les rédacteurs étaient dispersés. M. de Volnis resta long-temps

caché. Que faire? Je tentai encore quelques opérations de commerce; mais que les occasions étaient rares, et que les profits étaient modiques!

Un jour, pour une affaire dont j'espérais un bon produit, on me donna rendez-vous le soir dans une loge du théâtre Montansier. J'arrive, et je trouve dans la loge indiquée une femme encore fort jeune et très-jolie; je la regarde; je croyais me souvenir de l'avoir vue quelque part. Elle riait presque aux éclats de mon incertitude : c'était la citoyenne Aglaé Delbois, cette fille de modes qui m'avait pris pour un marquis. Comment aurais-je pu la reconnaître? Elle était brune le jour où j'avais manqué d'être berné pour ses beaux yeux; je la retrouvais blonde. Elle avait une de ces perruques tirant sur le roux sous lesquelles toutes nos femmes se déguisèrent pendant plusieurs mois. Mademoiselle Aglaé avait long-temps encore travaillé dans les modes : puis elle s'était lancée dans le monde,

Toujours aristocrate, malgré la petite cocarde tricolore qu'elle portait à son chapeau, elle avait eu le malheur de placer toujours ses affections sur des patriotes. Maintenant elle était fort aimée d'un homme intéressé dans les jeux. J'eus occasion de la revoir; et par sa protection je fus placé d'abord comme bout-de-table, ensuite comme tailleur dans une maison de trente-un.

Je repris mon habitude de déjeuner au café de Chartres. J'allais faire mes séances de deux heures dans les salons où l'on jouait, l'une le matin, l'autre le soir. Dans les intervalles, je me promenais sous les allées ou sous les galeries du jardin avec quelques joueurs, quelques amis, parlant politique, nouvelles, sans imprudence, ne faisant ni le patriote ni l'aristocrate. Métier bien facile que celui de rester deux heures assis à une table occupé à mêler des cartes, à les étaler, à proclamer le jeu, à ramasser et à compter l'argent! Mais qu'il

est ennuyeux et monotone ! Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il dessèche le cœur. Je voyais d'un œil également impassible la joie et l'insolence des gagnans, les fureurs et les douleurs des perdans.

Quelques jours après que le directoire exécutif, précédé d'un régiment de cavalerie, eut été s'installer au Luxembourg, je vis entrer dans nos salons le comédien Durosay. Il venait y exercer une espèce d'inspection. Ce fut alors qu'on commença cette mesure long-temps occulte d'affermer toutes les maisons de jeu. Sur le prix du premier bail, on donna, comme gratifications à des comédiens de divers théâtres, des emplois d'honorable surveillance. L'heureux Durosay était du nombre de ceux qu'on gratifia. Cet honnête homme tenait à peu près la même conduite que moi. Dès qu'il y avait un changement de système, il y conformait comme moi son opinion; mais il y mettait apparemment plus d'habileté. Je me trouvais toujours en

disgrâce, il se trouvait toujours en faveur. Était-ce du bonheur, ou du bien joué? Dans la lutte des sections de Paris et de la convention, il était resté neutre; maintenant il chantait la victoire de la convention. Rendons-lui justice : je l'avais vu profondément affligé de la terreur, et employant son crédit à rendre service; depuis que la révolution avait pris une couleur moins noire, toujours obligeant, il avait recouvré son habitude de se moquer de tout le monde. Ce jour-là même, il allait dîner chez un des membres du directoire, où il devait mystifier je ne sais quel honnête provincial. Les mystifications commençaient à devenir le passe-temps à la mode. Il me quitta en promettant de revenir me voir.

Il revint dès le jour suivant. Il s'était trouvé au directoire assis à côté d'un gros munitionnaire des armées, et il m'offrait une petite place de garde-magasin dans les administrations militaires de l'armée d'Italie que l'on venait d'organiser à la

hâte. L'offre me sourit ; c'était l'occasion de rentrer dans la carrière que je m'étais proposé de parcourir en revenant d'émigration. Mon état de tailleur de trente-un m'ennuyait. Je savais qu'on faisait déjà de grandes affaires à l'armée, et avec moins de danger que sous la terreur. « Puis, » dis-je à Durosay, « il n'y a peut-être » pas de mal que je quitte Paris où je dois » être signalé pour le rôle que j'ai joué » dans les troubles de vendémiaire. » — » Mon cher ami, me répondit-il, ne » vous désabuserez-vous donc jamais de » l'idée que tout le monde a les yeux fixés » sur vous? Vous et moi, moi et vous, » nous sommes de ces gens obscurs dont » on ne s'occupe que lorsqu'on a besoin » d'eux. Ne cherchons à faire ombrage à » personne, et coulons tout doucement » notre vie. »

Bientôt n'ayant plus dans mon portefeuille que la somme strictement nécessaire pour mon voyage, mais le cœur bien rem-

pli d'espérance, je montai dans la diligence de Lyon, et j'arrivai à l'armée d'Italie quarante-huit heures après la première victoire du général Bonaparte.

CHAPITRE III.

GIFFARD EN ITALIE.

A LA suite de la glorieuse armée d'Italie qui étonna la France et l'Europe par une rapide série de victoires éclatantes, marchait une autre armée de fournisseurs, sous-fournisseurs, administrateurs, directeurs, inspecteurs des vivres, des fourrages, de l'habillement, garde-magasins, gros et petits commis qui du haut des Alpes avaient jeté des regards de convoitise sur les riches et brillantes contrées dont nos soldats allaient faire la conquête; j'étais du nombre.

Grâce aux succès de nos guerriers, le quartier-général des fournisseurs fut trans-

féré à Milan. J'étais déjà monté en grade, et je me sentais plein de courage. Quelle joyeuse vie que celle d'un employé aux armées qui entend son métier! Il jouit de tous les plaisirs, de tous les délices de l'état militaire sans en éprouver les fatigues, sans en courir les dangers... et il fait fortune! Que nous étions bien en Italie! tous les habitans nous regardaient comme des libérateurs plutôt que comme des conquérans. Nous venions les appeler à la liberté, à l'indépendance: on nous craignait, on nous admirait; on avait pour nous amitié, déférence et respect.

On m'annonça l'arrivée à Milan d'un de nos chefs de service, M. de Saint-Estève. Je m'empressai d'aller lui faire ma révérence. Ce chef de service n'était pas fier, mais il était brusque. En recevant comme une chose qui lui était due mes obséquieux hommages, il me regardait; de mon côté je l'examinais avec attention; je cherchais où je l'avais vu... C'était mon ancien cama-

rade de l'armée du Nord que j'avais dénoncé pour sa friponnerie, et qui m'avait dénoncé pour mes opinions. A l'armée du Nord, c'était Brutus Niquet; à l'armée d'Italie, c'était Niquet de Saint-Estève. Il n'avait pas tenu à moi qu'il n'eût perdu sa place; il n'avait pas tenu à lui que je ne fusse traduit à un tribunal révolutionnaire: nous nous fîmes tous les deux beaucoup d'amitiés. Niquet avait comme tant d'autres quitté le bonnet rouge; ses vêtemens offraient un mélange de luxe et de négligence; il portait une riche épingle à diamans sur une chemise sale; il passait pour être fort riche, et il dépensait mal son argent. Grand amateur de la bonne chère, souvent ivre, croyant plaire à ses maîtresses parce qu'il les payait, il était brutal, grossier, et il se disait bon et franc. Il se vantait d'être obligeant, parce qu'il prêtait à gros intérêts; il se croyait gai, parce que dans une orgie il aimait le bruit et le tapage. C'était mon chef; je lui fis la cour.

Il eut la bonté de m'admettre à ses parties de plaisir, et nous ne nous dénonçâmes ni l'un ni l'autre. On en conclura peut-être que j'étais devenu moins honnête, et Niquet moins patriote: s'il faut être vrai, Niquet était bien revenu de l'idée que l'on doit porter le civisme jusqu'à contrôler le civisme des autres; et il me semblait qu'on ne pouvait exiger d'un commis aux vivres cette fleur de délicatesse que prescrivent les moralistes et les prédicateurs.

Niquet avait amené de Turin une jeune cantatrice, la signora Florestine, d'une charmante figure, d'un médiocre talent. Elle était passionnément éprise du citoyen Saint-Estève, et lui-même était encore dans toute la première ardeur de sa passion pour Florestine, lorsqu'il me la fit connaître. A l'aspect de la belle qu'il aimait et dont il était aimé, tous mes anciens griefs contre lui revinrent à mon esprit; je pensai qu'il serait piquant de me venger du tour affreux qu'il avait voulu me jouer

quand nous étions camarades à l'armée du Nord, en lui enlevant sa maîtresse à l'armée d'Italie. Mais je n'étais qu'un pauvre et chétif employé; à peine la signora daigna-t-elle remarquer mes hommages et mes tendres regards.

Un de mes chef mourut; un autre fut obligé de rentrer en France pour cause de santé; un troisième fut révoqué; je laissai en arrière Niquet, qui n'était pas aussi fort que moi sur l'orthographe. Je montai rapidement de grade en grade, bientôt je quittai les places; j'eus un intérêt dans les fournitures, et je fis des affaires immenses. Les circonstances m'avaient servi, et j'attribuais mon bonheur à mon mérite.

Je ne songeais plus du tout à la signora Florestine; ce fut elle qui alors s'avisa de songer à moi. Je me piquais encore d'avoir une jolie voix de haute-contre ou plutôt de ténor; la signora s'offrit avec beaucoup de complaisance à me donner des leçons de

chant et d'italien. Que je fis de progrès avec elle ! Bientôt mes politesses furent interprétées comme des galanteries ; mes manières étaient plus élégantes que celles de Niquet, et je promettais d'être pour le moins aussi généreux que lui.

Mon ami Niquet, qui avait déjà beaucoup d'humeur de ce que je lui avais passé sur le corps, en prit bien davantage quand il crut remarquer que Florestine se plaisait à chanter avec moi de tendres duos ; qu'elle y mettait encore plus de passion que moi, qui ne comprenais pas trop bien ce que je chantais, et qu'elle me lançait quelques-unes de ces œillades significatives, si habituelles aux coquettes du Midi. Il voulut faire le méchant ; je fis le brave. Mon ancien chef était devenu mon subordonné ; je lui intimai l'ordre de respecter les inclinations de la signora. Le pacifique Niquet s'apaisa, se consola, et finit par prendre la chose en Français spirituel et philosophe. Il ne voyait plus dans Florestine qu'une

bégueule sentimentale, et nous restâmes bons amis.

Je devins éperdument amoureux de Florestine. Je l'adorais, elle m'idolâtrait. J'eus occasion de parcourir pour les intérêts de ma compagnie presque toutes les villes de la Lombardie et de la Toscane. J'emmenais quelquefois Florestine dans mes courses; c'était un délice pour moi d'admirer avec elle les beaux sites de l'Ausonie. Quelquefois il me fallut la laisser à Milan. Quel désespoir pour elle et pour moi d'être obligés de nous quitter! C'étaient des transports d'amour et de joie quand nous nous retrouvions.

Au retour d'un de ces derniers voyages, j'accourais plein d'empressement près de ma belle et fidèle Italienne; oh! oui, fidèle! ne nous étions-nous pas fait des sermens d'une fidélité à toute épreuve? A la dernière poste avant Milan, je pressais mes postillons de relayer bien vite; je vis arriver mon ami Niquet de Saint-Estève qui, selon son ex-

pression, allait faire une reconnaissance de fournisseur à la suite de l'avant-garde de l'armée. « Ah ! vous voilà ! » me dit-il, accompagnant ses paroles d'un gros rire de nouvel enrichi ; « je suis enchanté de » vous voir. J'ai une nouvelle assez » plaisante à vous donner ; vous m'avez » enlevé cette petite sotte de Florestine... » apprenez qu'elle vous est enlevée par » un jeune et galant militaire qui demeure » dans son hôtel. Mon pauvre ami, » ajouta-t-il en affectant de s'attendrir, « je » vous plains de tout mon cœur. » Et tout à coup reprenant sa gaieté : « Croyez-» moi, montrez-vous philosophe à votre » tour. » Il partit. — « Oh ! la perfide ! » m'écriai-je. « Un militaire !....... Mais je » ne crains pas les militaires, moi ; et je » leur prouverai que je ne suis pas un » homme complaisant et pacifique comme » Niquet. »

En arrivant, j'appris que le militaire dont les assiduités près de Florestine avaient

été remarquées, était un général de brigade. « Diable! un général! » Voilà ma colère un peu refroidie. Cependant je cours chez Florestine. A ma vue, elle pousse un cri de joie; elle me reçoit avec toutes les démonstrations de l'amour le plus tendre. « Allons, allons, me dis-je, Niquet a voulu » s'amuser à mes dépens. » Et je réponds par les plus vives protestations aux transports d'amour de Florestine.

Il y avait à peine dix minutes que j'étais chez elle, lorsque sa femme de chambre annonce M. le général. A ce nom de général, tous mes soupçons reviennent; mais Florestine sans se déconcerter : « Oui, mon » tendre et fidèle ami, c'est un des braves » de l'armée française qui est mon voisin » et qui veut bien m'honorer de ses visites. » Permettez que je vous présente M. le » général Dérigny. »—« Dérigny! » m'écriai-je. C'était en effet le ci-devant abbé Dérigny que j'avais laissé en Flandre colonel de hussards, et que je trouvais à Mi-

lan général de brigade. « Eh quoi ! me di-
» sais-je, ce serait ce petit abbé, mon an-
» cienne pratique, qui me jouerait le tour
» que j'ai joué à Niquet ! » Cependant j'étais plutôt interdit qu'irrité. Florestine n'avait point du tout l'air embarrassé. Quant au général, il regardait Florestine et moi d'un air qui me semblait un peu railleur. Une mission le retenait pour quelques jours à Milan. Il s'était déjà félicité, me dit-il, d'y avoir trouvé une voisine aussi aimable que la signora; il s'en félicitait encore bien plus puisqu'il avait le bonheur de rencontrer chez elle un ancien ami. Il apprit avec plaisir que j'étais en train de faire une grande fortune. Il avait un ton plus poli que galant avec Florestine; avec moi il avait le ton d'un affectueux protecteur. « Allons, allons, Niquet a voulu
» m'effrayer, ou il s'est trompé. »

Pendant tout le séjour que le général Dérigny fit à Milan, je fus en proie à de grandes perplexités. La signora me trom-

pait-elle pour mon ancienne pratique? Je le croyais, j'en doutais; je m'inquiétais, je me rassurais. Je fus tenté plusieurs fois de m'en expliquer poliment avec le général, qui me témoignait beaucoup d'amitié, non certes pour lui rompre en visière : « Oh Dieu! moi, lui chercher » querelle après les services importans qu'il » m'a rendus! ce serait manquer à la recon» naissance. » Je voulais seulement m'éclairer, savoir à quoi m'en tenir; mais le général, toujours fort aimable avec moi, aimait tant à parler d'autre chose! puis, comment toucher un sujet si délicat? Je conservai mes inquiétudes sans les faire paraître.

Dans les fréquentes conversations que j'eus avec le général, il me sembla que son patriotisme était un peu diminué, que son amour de la gloire était considérablement augmenté, et qu'il était fortifié par un grand amour des hauts grades militaires. Quand je lui parlais des victoires de l'armée, il me répondait avec enthousiasme; quand

je lui parlais des affaires publiques, il répondait avec un amer dédain. Il traitait nos gouvernans de mesquins ambitieux ou de factieux imbéciles, et les gouvernés de niais et d'égoïstes. Il n'accordait son estime qu'aux braves rangés sous les drapeaux. L'objet de son admiration ou plutôt de son culte était son général en chef; il n'hésitait pas à le proclamer un héros. Il s'extasiait devant les projets que son héros méditait pour le salut et la régénération de la belle Italie. « Pourvu, disait-il, que le
» général ne soit pas contrarié par ce di-
» rectoire de France et ces assemblées déli-
» bérantes où s'agitent tant de misérables
» passions! C'est aux grands hommes, et
» non à des assemblées de rhéteurs, de rê-
» veurs, qu'il appartient de fonder la gloire
» et le bonheur des nations. » L'enthousiasme pour un homme avait déjà remplacé dans l'âme du citoyen Dérigny son enthousiasme pour la patrie. Plein d'ardeur, de bravoure, d'ambition, il affectait de l'élé-

gance dans ses vêtemens, et du bon ton dans ses manières. Il avait presque déjà l'insolence et les grands airs d'un homme de qualité.

A peine nous eut-il quittés, que Florestine sembla encore redoubler d'amour pour moi. Sa passion devint un délire. Elle m'étourdissait, elle m'enivrait : toutes mes inquiétudes s'évanouirent. Niquet revint de sa tournée ; je lui soutins que Florestine n'avait pas cessé de m'aimer.

Je restai en Italie jusqu'aux préliminaires de Léoben. A cette époque, je fus chargé par la compagnie d'aller poursuivre une suite de liquidations auprès du Directoire. Florestine, au désespoir de mon départ, se désolait, fondait en larmes, et voulait me suivre en France. J'étais plus raisonnable, je trouvai des motifs pour la décider à rester en Italie. Je parvins à la calmer en lui faisant entrevoir l'espérance d'un prompt retour. Le jour du départ, nos adieux furent déchirans. Deux ou trois

fois elle fut sur le point de s'évanouir; elle ne pouvait s'arracher de mes bras. Penché à la portière de ma voiture, je la vis long-temps porter ses regards désolés sur cette voiture qui fuyait. Combien j'étais attendri! Combien j'étais fier d'avoir inspiré tant d'amour! N'y avait-il pas de la cruauté à moi de me séparer ainsi d'un être qui m'adorait!..... Au premier relais, j'oubliai mon chagrin pour ne songer qu'à l'état prospère de mes finances.

J'avais dépensé beaucoup d'argent ; mais j'en avais encore plus gagné. Je voyageais en calèche de poste : j'avais un valet qui courait devant moi, comme au temps où l'on me prit pour un député en mission. J'emportais des albâtres, des camées, des gravures, deux ou trois petits tableaux originaux, des échantillons de toutes les productions de l'Italie. J'avais brillé à Milan; je revenais briller à Paris : quel plaisir!

CHAPITRE IV.

RETOUR EN FRANCE.

Pour un homme qui a de la vanité, quel bonheur de revenir riche dans un pays où il a vécu pauvre! voilà ce qui m'arrivait. Je n'avais jamais joui à Paris d'une véritable opulence; je trouvai que pour un homme riche Paris vaut encore mieux que toutes les grandes villes de l'Italie. Depuis 1789, notre capitale n'avait jamais été si brillante. Les victoires de nos armées, les préliminaires d'une paix glorieuse, avaient ramené l'abondance et le luxe, ce luxe si cher aux Parisiens, qui leur est comme nécessaire, et dont ils sa-

vent si bien user. Une foule de jeunes militaires avaient obtenu des congés et venaient les passer dans les plaisirs. Déjà nos musées s'enrichissaient de précieuses conquêtes; tous les spectacles donnaient des pièces en l'honneur de nos faits d'armes. On vit enfin arriver le grand général. Ce fut une suite de fêtes et de triomphes. Le gouvernement, jusque-là tourmenté entre les partis contraires, sembla respirer un instant à l'ombre de la gloire du vainqueur de l'Italie. Un profond égoïsme avait succédé à l'amour de la liberté, qui avait enflammé tous les cœurs dès l'aurore de la révolution : cet égoïsme sembla tout à coup interrompu par nos victoires et par l'espoir de la paix. Ce n'était pas le patriotisme qui était ressuscité ; mais les conquêtes de nos armées inspiraient à tous les Français une vanité qu'ils appelaient de la fierté nationale. Tout ce qui venait des armées était recherché, accueilli, fêté avec transport, et moi intéressé dans les four-

nitures, je prenais ma part des triomphes militaires : j'étais aussi fier que si j'avais combattu au lieu de fournir.

Les opérations que j'étais chargé de suivre à Paris, et l'argent que j'apportais avec moi, me donnaient beaucoup de relations nouvelles, des relations qui m'avaient été inconnues jusque-là. Je fis plusieurs visites d'étiquette et d'affaires. Mais qu'il me tardait d'aller éblouir de ma fortune mon ami Lefèvre et sa femme! Malgré tous nos anciens sujets de dissentiment, malgré la différence de nos goûts et de nos caractères, ils eurent un grand plaisir à me voir : il y avait déjà si long-temps que nous nous connaissions! des amis d'enfance ou de première jeunesse peuvent-ils jamais se retrouver avec indifférence! Ils me firent de sincères complimens sur la brillante situation de mes affaires, que j'eus grand soin de leur annoncer, et que constataient d'ailleurs ma parure fort recherchée, un riche camée au jabot, une mosaïque au

petit doigt, la boîte d'or que je tirais fréquemment de ma poche, le cabriolet élégant qui m'avait conduit à leur porte, et le jockei presque en livrée qui gardait mon cheval. Mais j'eus beau faire étalage de mes bijoux, j'eus beau y joindre avec ostentation le récit de mes hauts faits dans les fournitures de l'armée d'Italie, l'exposé de la grande fortune que j'avais acquise, et des jouissances de tout genre dont j'étais entouré, la perspective encore plus brillante que j'avais devant moi, et les grandes affaires que je méditais d'entreprendre, je ne pus me procurer la satisfaction de faire naître en eux un seul petit mouvement d'envie.

Ces bonnes gens étaient si heureux, si contens! ils étaient restés dans le même état; c'est-à-dire, madame Lefèvre était encore couturière; mais Lefèvre était monté en grade, il n'était plus compositeur, il était prote dans une de nos premières imprimeries. Ils venaient enfin de

voir leurs vœux comblés : madame Lefèvre était mère ; elle avait une petite fille charmante qu'elle nourrissait. Les soins qu'elle donnait à son enfant ne l'avaient pas obligée d'interrompre les travaux de son état ; des ouvrières, surveillées par elle, faisaient son ouvrage ; son mari, avant de partir pour son imprimerie, l'aidait à faire le ménage ; elle était même aidée déjà par son petit neveu, Henri Beaumont, le fils de Thérèse et du marquis, âgé de cinq ans, qui adorait sa petite cousine Rose. Lefèvre était dans un perpétuel enthousiasme, dans une extase, dans un délire de bonheur, en contemplant sa femme et sa fille : ce fut moi qui lui portai envie.

Une seule chose chagrinait madame Lefèvre ; c'était l'éloignement de sa sœur. Thérèse continuait de jouer la comédie en province : madame Lefèvre lui écrivait souvent, Thérèse ne répondait pas exactement et le plus souvent elle ne répondait

que peu de lignes. Mais combien ce peu de lignes faisait plaisir à madame Lefèvre! Elle croyait remarquer que Thérèse, au milieu de son étourderie habituelle et des distractions que lui causait son état, conservait les tendres sentimens qu'elle avait toujours eus pour sa sœur. Une chose que j'admirai dans l'éducation que déjà madame Lefèvre commençait à donner à son neveu, c'était le soin attentif qu'elle avait d'inspirer à ce jeune enfant une vive affection pour sa mère. Elle lui en parlait sans cesse; elle lui parlait même quelquefois de son père. En se mettant à la portée de son âge, elle lui disait que son père était bien loin, bien loin... mais que peut-être Dieu permettrait qu'il eût un jour le bonheur de le voir.

Non content d'avoir été chez ces bonnes gens pour leur faire admirer mon opulence, je voulus les avoir chez moi; ils acceptèrent mon invitation pour le premier décadi; c'est ainsi qu'on nommait le jour de repos des ouvriers qui avait remplacé le

dimanche. Je me faisais une idée à la fois vaine et sentimentale de recevoir chez moi mes anciens amis. Je n'avais pas manqué de recommander à madame Lefèvre d'amener avec elle les deux enfans.

La veille de ce dîner où je me promettais tant de plaisir, j'avais l'honneur d'être invité chez un des membres du Directoire. C'était une politesse qu'il avait cru devoir me faire à la suite de plusieurs conférences que j'avais eues avec lui, pour les comptes de notre compagnie. « Moi! Laurent Giffard de Quissac; » car, en Italie, à l'exemple de Niquet de Saint-Estève, j'avais cru devoir de nouveau me faire nommer Giffard de Quissac, et même je me faisais appeler de préférence, le citoyen de Quissac. « Moi, dis-je, Laurent de Quissac, aller dîner chez un des chefs de l'état! Suis-je assez heureux? Voilà pourtant où m'ont mené ma bonne conduite, mon activité, mon patriotisme, et les services que j'ai rendus à la république! »

Comme je montais en voiture pour me rendre au Luxembourg, je reçus un petit billet de madame Lefèvre, qui me demandait si elle pourrait amener à notre réunion du décadi une personne de plus. C'était sa sœur, mademoiselle Coralie-Thérèse Beaumont, qui venait d'arriver à Paris pour y chercher un nouvel engagement de comédie. Je m'empressai de répondre que j'étais enchanté de la circonstance, que j'irais moi-même à l'instant inviter Thérèse, si je n'étais forcé d'aller dîner au Directoire. Je n'étais pas fâché d'apprendre par occasion à madame Lefèvre que j'étais reçu et bien reçu chez nos directeurs, mais surtout j'étais ravi que la petite Coralie fût arrivée tout exprès pour être du dîner du lendemain. « Ma cama-
» rade du petit théâtre des boulevarts,
» encore aujourd'hui comédienne de pro-
» vince! et moi déjà l'un des plus gros
» munitionnaires de nos armées!..... C'est
» elle qui va vraiment être éblouie de

» mon sort ; et du moins j'aurai quelqu'un » qui me portera envie. »

J'arrivai au Directoire ; j'étais un peu embarrassé de ma contenance ; je ne m'étais jamais trouvé en si haute société. Cependant je ne fus pas autrement étonné du luxe que je vis chez ces nouveaux grands, quoique plusieurs frondeurs se permissent de critiquer avec ironie leurs grands dîners, leurs fêtes, leurs maîtresses, leurs trois chevaux de front quand ils allaient à leurs maisons de campagne, et la garde déjà fort brillante dont ils faisaient précéder et suivre leurs équipages. N'avais-je pas un luxe à peu près égal chez moi ? Les convives étaient nombreux ; parmi eux je distinguai mon ami Durosay, que je n'avais pas vu depuis mon retour : il paraît qu'il avait son couvert mis au Directoire.

Dans mon étourdissement, dans mon oubli de moi-même, ne m'avisai-je pas de trouver étonnant que nos chefs de l'état reçussent à leur table un comédien ! Un

fournisseur, à la bonne heure! Plein d'impertinence, je commençai par traiter du haut de ma grandeur, en protecteur, cet homme à qui j'avais tant d'obligations. Durosay me remit bien vite à ma place. Un des convives me faisait compliment sur mes talens administratifs. « Ce qui me » plaît le plus en M. Giffard de Quissac, » dit Durosay, c'est que la prospérité ne » lui fait pas méconnaître ses amis. C'est » ici, dans ce salon même, que j'ai obtenu » pour lui un petit emploi de garde-ma- » gasin d'où il s'est élancé à de plus hautes » destinées. Voyez avec quelle bonté il me » traite! » Cette réflexion de Durosay me fit rentrer en moi-même; je lui témoignai beaucoup d'amitié, et l'honnête comédien se montra sans rancune. Nous nous plaçâmes à table à côté l'un de l'autre.

Dans ces dîners d'étiquette, chez des grands, des ministres, des princes ou des directeurs, il ne peut y avoir de conversation générale, et l'on est trop heureux de

se trouver à côté d'un ami avec qui l'on puisse causer. Durosay était toujours le même, goguenard et railleur sous un air de bonhomie, toujours républicain, républicain comme moi, s'accommodant volontiers et sans effort aux changemens de systèmes et de gouvernemens. Il avait été bien avec les membres des anciens comités; il était bien avec les directeurs. Appelé pour des proverbes, des mystifications ou de petites fêtes, il avait deviné plus d'un secret de cabinet. Il m'initia dans les causes cachées de changemens que je n'avais appris que par les journaux; et, mêlant le persiflage aux choses sérieuses, il me disait à l'occasion du directeur chez lequel nous dînions, successeur d'un autre qu'on avait destitué : « Quand il y a de ces petits » changemens, je ne manque jamais la » visite de condoléance à celui qui s'en va, » la visite de félicitation à celui qui arrive. » Là, je m'informe si le cuisinier est chan- » gé, et comme d'ordinaire il reste ainsi

» qu'un meuble de l'hôtel, je me console.
» Si au milieu de ces bouleversemens on
» me demande mon opinion, je réponds
» comme le renard de la fable ; je dis que
» je suis enrhumé. » S'apercevant qu'il poussait un peu loin la franchise : « Que
» m'importent au fait, continua-t-il, ces
» mesquines révolutions de palais, pourvu
» que la république se maintienne glorieuse
» et triomphante ! » Il commença une haute profession de foi républicaine ; j'y répondis par un grand enthousiasme pour nos armées, et une profession de foi encore plus républicaine que la sienne. Comme il arrive dans beaucoup de conversations confidentielles, il y avait dans la nôtre des choses franches, d'autres exagérées, d'autres tout-à-fait hypocrites.

Après dîner on alla dans un de ces jolis jardins qu'on avait pris sur la promenade publique du Luxembourg, pour l'agrément de nos directeurs. Il survint une foule de visites. Les convives semblaient jeter un

coup d'œil de dédain sur les visiteurs qui n'arrivaient qu'après dîner. Tandis que quelques-uns se promenaient divisés en petits groupes, la plupart formaient un principal groupe autour du directeur qui nous avait traités. On l'écoutait, on souriait à ses bons mots ; on semblait heureux qu'il vous adressât une parole. Il y avait beaucoup de députés qui venaient s'informer comment il fallait voter sur une loi en discussion, des journalistes qui venaient prendre le mot d'ordre pour la direction de leurs feuilles, des colonels qui aspiraient à devenir généraux, des généraux qui demandaient à être mis en activité, des jolies femmes qui sollicitaient des radiations, des femmes de lettres qui se mêlaient de régir l'état, une vieille actrice de l'Opéra qui sollicitait une représentation à son bénéfice.

Durosay connaissait et estimait Lefèvre et sa femme. Il connaissait encore plus mademoiselle Coralie; j'avais pensé qu'il

serait un convive agréable pour mon dîner du lendemain, et je l'avais invité. J'avais cru ne pouvoir mieux réussir à plaire à mes amis dans cette journée du lendemain qu'en déployant une grande magnificence.

A l'heure du dîner, je vis arriver Lefèvre, sa femme, leur neveu Henri Beaumont, et la petite Rose Lefèvre que sa mère portait dans ses bras ; et bientôt après Thérèse avec Durosay : elle l'avait rencontré chez un correspondant des théâtres de département, auquel elle avait été demander un nouvel engagement.

Mon luxe et mes soins à bien recevoir mes convives firent plaisir à Lefèvre et à sa femme, mais sans trop les émerveiller ; il n'en fut pas de même de Thérèse. Je ne suis plus un pauvre comédien d'un petit théâtre ; je suis un riche fournisseur, j'ai des valets, et je donne à dîner : jamais elle ne m'avait témoigné tant d'estime et de considération. Elle promenait avec complaisance ses regards sur mes glaces, mes

tapis, mes bronzes, et elle me félicitait sur le goût, l'élégance et la richesse de mon ameublement.

A table, j'étais entre les deux sœurs. Thérèse n'avait pas encore vingt-trois ans. Jamais elle ne m'avait paru plus jolie; jamais je ne lui avais trouvé tant d'esprit. Il n'y eut presque à parler que pour elle. Fidèle à son caractère léger, étourdi, mademoiselle Thérèse semblait avoir oublié ses aventures. Vive, gaie, babillarde, elle contrastait avec sa sœur, qui, contente de se sentir heureuse, était timide, réservée, et parlait peu. Il y avait dans Thérèse un mélange de naturel et d'affectation, elle s'attendrissait, elle persiflait, elle riait, elle pleurait, elle grondait son fils, elle le caressait; elle admirait la grâce enfantine de sa petite nièce; elle cherchait à faire parade de son esprit et de son âme. Madame Lefèvre souriait; Durosay riait aux éclats tout en mangeant de bon appétit, et en fournissant à Thérèse les occasions

de briller. Le bon Lefèvre, qui d'abord avait semblé peu goûter les saillies de mademoiselle Thérèse, à mesure que le dîner s'avançait, se montrait plus indulgent pour sa belle-sœur. Quant à moi, cette variété de ton et d'humeur me mettait en extase.

Tout à coup, vers la fin du dîner, mademoiselle Thérèse parut plongée dans une profonde rêverie. Elle ne tenait plus la parole ; elle répondait à peine quand on l'interrogeait. Je crus m'apercevoir que parfois ses regards se portaient sur moi avec une douce mélancolie. On passa au salon ; mademoiselle Thérèse s'assit nonchalamment sur une ottomane : je pris place à côté d'elle. Pendant ce temps, Lefèvre et Durosay causaient de politique ou de littérature ; madame Lefèvre aidait son neveu à faire jouer sa petite fille. Je demandai avec intérêt à Thérèse si elle comptait rester long-temps à Paris. « Hélas ! » me répondit-elle en soupirant, « je ne sais :

» je puis choisir entre plusieurs engage-
» mens qui me paraissent fort avantageux;
» mais, faut-il vous l'avouer? mon état que
» j'ai tant aimé commence à me deve-
» nir désagréable. Ah! mon cher de Quis-
» sac..... » Ce n'était pas la première fois que je croyais m'apercevoir qu'elle me donnait ce nom de Quissac de préférence à celui de Giffard, et je lui en savais gré. « Mon cher de Quissac, me dit-elle, que
» n'ai-je écouté les conseils de ma sœur!
» que n'ai-je suivi son exemple! » Il me sembla que ces mots étaient accompagnés d'un nouveau soupir et de nouveaux regards pleins de bienveillance pour moi. Soudain changeant de ton et avec un air de dépit: « C'est vous, méchant homme, qui
» m'avez perdue en me faisant jouer la
» comédie dans notre petite société bour-
» geoise. » Ici, elle se mit à rire, elle se leva, elle alla s'asseoir près de sa sœur et parut s'occuper beaucoup des enfans. Lefèvre et Durosay se rapprochèrent; la con-

versation devint générale, et pendant toute la soirée mademoiselle Thérèse fut d'une gaieté folle.

Deux fois j'avais été tenté d'aimer Thérèse et j'en avais été distrait par d'autres soins; cette fois je n'avais à Paris aucun attachement de cœur; il me sembla dans ma vanité que déjà je ne lui étais pas indifférent, et me voilà de nouveau éperdument amoureux.

CHAPITRE V.

NÉGOCIATIONS D'AMOUR.

Le lendemain, je rêvais dans ma tête aux moyens de déclarer mon amour à ma chère Thérèse, lorsque je vis entrer chez moi l'ami Durosay. La veille il avait reconduit Thérèse jusqu'à sa porte. « Je viens » vous faire mon compliment, » me dit-il en riant; « oh! vous êtes réellement né » pour les conquêtes; rien ne vous résiste » à vous autres militaires : vous ne pouvez » vous figurer à quel point la petite Co- » ralie vous estime depuis qu'elle vous » sait riche. » — « En vérité ! » — « Hier, » tandis que je la reconduisais, elle n'a » cessé de me parler de vous, de vos no-

» bles et belles qualités; elle ne tarissait
» point sur vos louanges. » — « Parbleu ! »
répondis-je en riant à mon tour, « elle n'a
» pas affaire à un ingrat. » Je saisis cette
occasion de faire confidence à Durosay
de mes sentimens. « Eh bien ! me dit-il,
» les choses peuvent s'arranger facilement;
» car, s'il faut être franc avec vous, je suis
» à peu près chargé par la petite de vous
» dire qu'il ne tient qu'à vous de l'épouser. »
— « L'épouser ! » repris-je épouvanté ;
« un moment, mon ami ! ce n'est pas
» comme cela que je l'entends; je l'aime
» de toute mon âme, mais je ne songe pas
» à l'épouser. » J'exposai à Durosay toutes
mes objections contre ce mariage; j'étais
encore trop jeune pour m'enchaîner, dans
l'état d'opulence où je me trouvais ! Il
pouvait m'arriver un bien meilleur parti
que cette jeune fille, qui n'avait rien; et
puis ses précédentes aventures !... et cet enfant, ce petit Henri qui était fort gentil et
fort aimable, sans doute; mais....... « En

» conscience, mon cher Durosay, me con-
» seilleriez-vous de m'en charger! » —
« Moi, mon cher, je ne vous conseille
» rien : mais du moment que vous ne vou-
» lez pas entendre parler du mariage, vous
» trouverez bon que je ne me mêle point
» de cette affaire; car, en vérité, ce serait
» pousser un peu trop loin la complaisance.
» Si quelquefois vous vous ravisez, je suis
» à vous ; comptez sur moi pour porter à
» la petite des propositions honorables...
» vous m'entendez, des propositions ho-
» norables. » J'approuvai beaucoup les
scrupules de Durosay.

« Ah ! elle veut qu'on l'épouse ! me di-
sais-je lorsqu'il m'eut quitté : « Vraiment,
» elle n'est pas si mal avisée, la petite
» coquette! oh! ma foi, à ce prix je n'y
» pense plus... Mais elle est si jolie! elle
» me trouve aimable, elle l'a dit à Duro-
» say; pourquoi désespérer? Je vais lui
» faire entendre raison; je vais lui peindre
» avec tant de feu toute la force, toute la

» tendresse de mon amour, qu'elle sera
» forcée d'y répondre par un égal amour;
» mais surtout pas de mariage. »

J'allai chez mademoiselle Beaumont. La chambre garnie qu'elle occupait était loin d'être magnifique, et un air de désordre annonçait trop bien la détresse d'une comédienne de campagne; mais elle embellissait tout ce qui était autour d'elle. Je crus qu'aux termes où nous en étions, et d'après les confidences que m'avait faites Durosay, je pouvais brusquement hasarder ma déclaration. Je ne saurais dire qu'elle fut mal reçue; au contraire, on y parut sensible, on en parut flattée. Mais j'avais affaire à une jeune personne qui s'était considérablement formée depuis que je ne l'avais vue. Elle semblait attendre que je parlasse de mariage; voyant que je n'y arrivais pas, elle devint froide et sérieuse. Bientôt on se piqua, on eut du dépit, on alla même jusqu'à mettre en avant des principes de vertu. Cela me donna du dé-

pit à mon tour; je la quittai : mais le dépit ne fait qu'augmenter l'amour; je revins.

Je fus très-assidu près de mademoiselle Beaumont. Je lui racontais mon amoureux martyre; elle semblait en prendre compassion : je lui fis avec délicatesse des cadeaux considérables; et elle les recevait avec reconnaissance. Je lui proposai des parties de spectacles, de campagne, qu'elle accepta, et où elle se montra tantôt si aimable, tantôt si frivole, tantôt si maligne, toujours si capricieuse, que mon amour pour elle devenait une folie, un délire; mais je n'avançais pas : elle m'arrêtait dès que je me permettais quelques mots trop significatifs; si je persistais, elle prenait des airs imposans qui me rendaient timide et interdit. Le grand art de Thérèse était d'exciter mes désirs, de paraître prête à me céder, et de m'échapper au moment où je croyais la tenir, ce qui me rendait encore plus épris. Autrefois j'avais montré quelque esprit, quelque finesse; je crois,

en vérité, que j'étais devenu sot depuis que j'étais riche. Est-ce que la fortune amène à sa suite la niaiserie? C'est possible. Quand on est pauvre, il faut déployer son industrie pour tirer parti des autres; êtes-vous riche, ce sont les autres qui déploient leur industrie pour tirer parti de vous.

Quand la petite me vit tout à la fois bien enflammé et désespérant de la faire arriver à mes fins, elle changea brusquement de ton pour me faire arriver aux siennes; elle se fâcha, et me dit que je pouvais me dispenser de revenir la voir. « Ce » n'est pas une grande douceur dont je » vous prive, ajouta-t-elle; vous m'avez » trop prouvé que vous n'aviez pour moi » ni l'estime que j'avais droit d'attendre, » ni les tendres sentimens que vous feignez » d'éprouver; puis, dans quarante-huit heu- » res je ne serai plus à Paris. Je suis déci- » dée à retourner jouer la comédie en pro- » vince: demain, je signe mon engagement

» pour Bordeaux. » Ce mot fut un coup de foudre. Malgré sa défense, le lendemain je me présentai chez elle; elle y était, j'en étais sûr, elle ne pouvait encore être sortie; on refusa de me recevoir. J'y retournai plusieurs fois dans la journée: il me fut impossible d'arriver jusqu'à elle. J'étais dans un véritable désespoir; mon cœur était brisé; ma tête était perdue.

J'oubliai que j'étais riche et qu'elle n'avait rien; que j'aurais voulu ne pas me marier sitôt; que j'aurais pu trouver un bien meilleur parti; j'oubliai ses premières aventures, je fermai les yeux sur cet enfant qui était une preuve vivante de la fragilité de la mère; j'allai trouver Durosay. Je lui dis que le moment était arrivé où il pouvait sans scrupule et honorablement se mêler de mes amours pour Thérèse; que j'étais décidé à l'épouser; que je le priais de vouloir bien sur-le-champ porter les premières paroles. « Oui, sur-le-champ, » lui dis-je. Je tremblais qu'elle n'eût déjà

signé ce fatal engagement dont elle m'avait menacé. Durosay sourit de cet air de bonhomie railleuse qui lui était naturel; puis tout à coup prenant un air grave: « Puisqu'il s'agit d'épouser, me dit-il, » je suis à vous. » Et fort obligeamment il s'empressa de se rendre chez mademoiselle Beaumont. « Eh bien! » me disais-je en attendant avec impatience le résultat de la visite, « je me figurerai que j'ai épousé » une veuve. »

Durosay revint avec les meilleures nouvelles. Il avait été plus heureux que moi; la porte n'avait pas été fermée pour lui. Il avait vu Thérèse; elle agréait ma recherche, et fort heureusement l'engagement de Bordeaux n'était pas signé.

A dater de ce moment, la petite intrigante changea encore de manége: elle pressa les choses avec une rapidité étourdissante; elle y mit une si grande habileté que c'était moi qui avais l'air de la presser et qu'elle semblait céder à mes instances.

Cependant elle continuait à m'enivrer d'amour; elle-même paraissait tellement éprise que dans mon ivresse je n'eus le temps ni de réfléchir, ni de me repentir.

« Oh! que la nouvelle de ce mariage, » me disais-je, va combler d'aise Lefèvre » et sa femme! » Lefèvre reçut ma confidence sans enthousiasme, je dirai presque avec mécontentement. Il y avait de la gêne et de l'embarras dans les complimens qu'il m'adressa. Quand Thérèse dit à sa sœur qu'elle allait se marier, et que c'était moi qu'elle épousait, madame Lefèvre, loin d'être enchantée, fut d'abord presque effrayée. Il est vrai que bientôt, craignant d'affliger sa sœur et ne voulant pas dire de mal de moi, elle félicita Thérèse; mais il était aisé de voir que notre mariage lui inspirait de vives inquiétudes.

Thérèse et moi nous étions tout étonnés de la froideur avec laquelle Lefèvre et sa femme avaient reçu la nouvelle de notre prochain bonheur; nous les traitions de

cœurs secs, d'esprits pusillanimes. Lefèvre nous paraissait un peu pédant; Thérèse trouvait sa sœur non pas envieuse certainement, mais déjà prude à l'excès.

On fixa le jour du contrat, celui du mariage. Je sus bon gré à Thérèse d'un procédé délicat qu'elle eut peut-être autant pour elle que pour moi. Elle sentait que la présence de son fils devait m'être importune; que j'avais besoin de m'y accoutumer peu à peu; surtout que ce jeune enfant serait déplacé parmi nous le jour de la cérémonie. Il était temps de songer à son instruction : il allait avoir six ans. On choisit pour lui une bonne maison d'éducation, car la mère se reposa du choix sur Lefèvre, et Henri Beaumont entra en pension quelques jours avant le mariage de sa mère, sans se douter qu'elle allait lui donner un beau-père.

Thérèse était fort embarrassée pour sa parure de noces; madame Lefèvre insista vivement, mais avec beaucoup de ména-

gement pour qu'elle renonçât au bouquet de fleurs d'orange ; elle lui disait que Dieu avait sans doute agréé son repentir, mais qu'il ne lui pardonnerait pas de chercher à tromper les hommes. Cette omission dans la parure de la mariée fut d'autant plus désagréable que les mariages à cette époque se faisaient le décadi avec une espèce de solennité, et qu'il y eut beaucoup de monde à la cérémonie.

CHAPITRE VI.

SUITES DU MARIAGE DE GIFFARD.

Me voilà donc marié...... marié presque involontairement, pour ainsi dire sans m'en douter. Je restai long-temps dans l'étourdissement, dans l'ivresse. Ma femme redoublait d'amour et de prévenances : elle m'adorait.

Nous avions pressé madame Lefèvre et son mari de venir demeurer avec nous. Je voulais que Lefèvre quittât son état de prote d'imprimerie; je me faisais fort par mes protections de lui obtenir quelque bonne place. Ma femme invitait sa sœur à ne plus s'occuper que de ses soins pour sa fille : l'un et l'autre, fort sensibles à nos

offres amicales, nous déclarèrent qu'ils ne voulaient pas renoncer à leurs métiers.

Ce fut peu de jours après mon mariage que la fameuse expédition d'Égypte sortit du port de Toulon. J'eus quelques regrets de n'en pas faire partie; il devait se trouver là, quand on serait débarqué, de grandes affaires qui auraient grossi ma fortune; mais j'étais tout à mon amour pour ma femme; comment aurais-je pu l'abandonner? Elle m'aimait trop pour me laisser partir, ou pour ne pas mourir de chagrin si j'étais parti.

J'avais rapporté d'Italie beaucoup d'argent; j'avais fait à Paris de nombreux recouvremens; mais ma dépense qui, dès les premiers jours de mon arrivée dans la capitale avait été très-forte, était devenue encore plus forte depuis l'instant où j'avais commencé à faire la cour à Thérèse. Je m'étais flatté qu'elle diminuerait après mon mariage.... elle augmenta!

On voyait alors aux premières loges de nos

spectacles, dans nos jardins publics, dans les fêtes champêtres d'Idalie et de Tivoli, des femmes couvertes de pierreries, la tête ornée d'un diadème ou d'un turban, et vêtues à l'antique suivant la mode du jour. Beaucoup avaient des figures, des tournures, des habitudes qui faisaient un contraste aussi étrange que ridicule avec la richesse de leurs parures; quelques-unes avait un embonpoint bien conditionné, que faisaient encore ressortir leurs tuniques à la grecque ou à la romaine. Ces bras nus, ces épaules découvertes, ces mains garnies de bagues à tous les doigts n'étaient pas toujours de la plus éclatante blancheur; c'était bien pis quand elles s'avisaient de parler, elles avaient la voix dure, rauque ou enrouée. Il leur échappait des mots familiers jusqu'à la trivialité, qu'elles accompagnaient de gros éclats de rire. Que d'épigrammes! que de railleries on faisait sur elles! Ce qu'il y avait de plus bouffon, c'est que plusieurs de ces

belles dames se donnaient de grands airs, et affichaient des prétentions au beau langage : il était aisé de voir que leur éducation avait été fort négligée. C'étaient pour la plupart les femmes de mes confrères les fournisseurs. Quelques-unes, avant leur fortune, avaient, disait-on, exercé d'assez humbles professions. Ma femme, qui, grâce au ciel, ne leur ressemblait pas, voulait bien voir les maris, mais ne voulait pas voir les femmes. « Encore, disait-elle, si elles n'a- » vaient que mauvais ton! mais quelles » mœurs! On ne peut pas recevoir ces » femmes-là. » J'approuvais beaucoup la délicatesse de Thérèse. Tout en s'égayant sur le compte de quelques femmes de mes confrères, elle en prenait occasion de se récrier contre le faste et la conduite de plusieurs de nos actrices.

Fort dificile sur le choix de ses sociétés, ma femme n'en était pas moins ardente à vouloir imiter, égaler et même surpasser dans leurs parures ces femmes qui lui

inspiraient tant de répugance. Voyait-elle un schall, une toque, un bijou d'un nouveau genre, il fallait à l'instant qu'elle eût quelque chose de plus beau, de plus rare et de plus cher. Elle n'avait pas besoin d'employer près de moi ce ton impérieux de quelques femmes envers leurs maris, ni ces adroites et tendres supplications de quelques autres; il lui suffisait d'un mot pour que son désir fût satisfait; mais ces désirs devinrent bientôt si nombreux, que j'en fus effrayé. Ma femme aimait la toilette et les plaisirs avec une passion presque égale à celle qu'elle avait pour moi. Que faire? l'avertir que ma dépense était exorbitante, c'eût été l'affliger; et j'étais si jaloux de la voir contente! c'eût été peut-être l'irriter; et je craignais tant sa colère! Faut-il le dire? c'eût été blesser ma vanité; je m'étais fait si riche à ses yeux! Qui sait si cet aveu n'aurait pas affaibli son amour? Au lieu de diminuer ma dépense, je cherchai à grossir ma recette.

Je fis des entreprises, des affaires avec les particuliers, avec le gouvernement. Ce gouvernement faible et incertain du directoire fut merveilleusement favorable aux intrigans de la moyenne classe. Sous d'autres régimes on a vu des gens de la haute classe intriguer et décorer leurs intrigues du nom d'ambition. Quelle est l'espèce d'intrigans la moins fatale au bonheur public? C'est une question.

Toutes mes affaires ne furent pas également heureuses; plus d'une fois je fus trompé dans mes calculs. Étais-je donc destiné à devenir dupe depuis que j'avais fait fortune? Jadis j'avais été courtier, brocanteur; maintenant j'avais des courtiers, des agens qui travaillaient pour moi. Ils venaient me flatter, me séduire, me proposer des opérations qu'ils disaient excellentes, qu'ils me présentaient sous les couleurs les plus avantageuses. J'étais ébloui, j'acceptais, et bien souvent il n'y eut d'avantage que pour eux-mêmes. Mais un

homme qui a beaucoup de fonds à faire valoir se tire toujours d'embarras ; tout se compensait ; si je perdais avec les particuliers, je me sauvais sur mes gains avec le gouvernement. Je m'inquiétais peu de mes pertes, et je me réjouissais de mes bénéfices.

Un de mes agens fit faillite et disparut en m'enlevant une somme considérable ; il me laissait pour seul dédommagement un joli domaine national dans le département de ***, à vingt lieues de Paris. « Eh bien !
» me dis-je, je perds de l'argent, mais me
» voilà propriétaire. »

J'allai voir cette propriété qui me coûtait un peu cher, qui était d'un mince rapport, mais qui me parut fort agréable. Je ne pus y rester que deux jours ; mais ma femme y retourna plusieurs fois. Elle était heureuse d'aller jouer dans sa terre le rôle d'une dame de château. Elle aimait à réunir chez elle tous les gens comme il faut de la ville voisine et des environs ; elle

donna des fêtes charmantes. Il y eut des illuminations, des feux d'artifice et la comédie ; comment ne serait-on pas accouru de tous les cantons du département ? On s'y amusait beaucoup, et nos voisins séchaient d'envie ; ce qui flattait singulièrement madame de Quissac.

Malgré tous mes efforts pour gagner ce que ma femme dépensait, j'allais me trouver à bout, lorsque la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Autriche.

La reprise des hostilités fut signalée par un des plus odieux attentats que l'histoire puisse consigner, l'assassinat des ministres français après la rupture des conférences du congrès de Radstadt. L'indignation fut universelle. J'eus occasion de voir Lefèvre. Cet homme si doux, si modéré, était dans une violente exaltation : « Ah ! me dit-il, c'est avec raison sans » doute que les étrangers nous reprochent » les crimes commis pour la révolution ; » mais leurs crimes contre la révolution

» sont-ils moins grands et moins exé-
» crables? »

J'étais furieux, révolté comme Lefèvre, comme tous les bons Français. Cependant, au moment où les armées rentraient en campagne, il ne me fut pas difficile de devenir de nouveau un des premiers fournisseurs, et je me félicitai de la guerre.

CHAPITRE VII.

NOUVEAU VOYAGE EN ITALIE.

J'ÉTAIS encore dans toute l'ardeur de ma passion pour ma femme; je lui proposai de partir avec moi pour l'Italie. Avec quel transport elle accepta! quelle belle occasion pour elle de briller, de se faire distinguer des autres femmes de fournisseurs qui avaient déjà fait le voyage, par ses grâces, son esprit et son excellent ton!

Nous arrivâmes à Milan. Nous habitions encore l'hôtel où nous étions descendus, lorsqu'une femme très-élégante s'y présente, et dans un jargon moitié français, moitié italien, demande d'un ton impé-

rieux à parler au citoyen de Quissac. J'étais absent; mais on lui dit que, si elle veut, on la fera parler à madame. « A madame! dit-elle fort surprise; il y a une » dame de Quissac? ah! *per Dio!* voilà » donc pourquoi le perfide ne m'a point » écrit! » Son sein palpitait; elle semblait prête à se trouver mal. « Cela ne se peut pas, » ajoute-t-elle avec violence; « je veux voir la personne qui ose » prendre ce titre. » On la conduit à ma femme; et là, commence une scène de dépit, de vanité, d'orgueil blessé, d'amour offensé, entre deux femmes également vives, impétueuses, également passionnées. L'inconnue était la signora Florestine qui venait d'apprendre mon retour. Ces dames en étaient aux complimens ironiques, aux petits termes de dédain, et elles allaient passer aux invectives au moment où j'arrivai. Il est très-flatteur d'inspirer de grandes passions aux dames, mais celui qui les inspire est fort embarrassé lorsqu'il se

trouve entre deux rivales. Le rôle d'un galant homme n'est point douteux dans ces sortes d'occasions ; il se range du parti de la femme légitime... quand il y en a une. Après avoir vainement essayé de calmer la colère de la belle Italienne, je pris un ton grave, et la priai, en indiquant Thérèse, de vouloir bien respecter madame qui était ma femme. « Votre femme! elle » est votre femme! vous êtes marié? En si » peu de temps vous avez pu oublier Flo- » restine qui avait la folie, la faiblesse de » vous conserver son amour! Ingrat!..... » parjure!... monstre!... Il suffit, » ajouta-t-elle en se calmant tout à coup, et prenant un ton solennel presque aussi grave que le mien ; « je prie madame de » recevoir mes excuses ; quant à vous, je » vous regarde comme le dernier des » hommes. » Elle sortit.

Je me trouvais fort heureux d'en être quitte à si bon marché ; mais la vue et les discours de Florestine avaient fait naî-

tre en ma femme un violent accès de jalousie; elle avait bien reconnu que cette Italienne avait eu, et se croyait encore des droits sur moi. Il fallait donc que j'en eusse été bien épris. Vainement lui exposais-je que me trouvant en pays étranger, et souvent désœuvré malgré mes grandes affaires, il était naturel que j'eusse cédé aux vœux d'une femme qui s'était passionnée pour moi. Elle trouvait de la vanité dans mes excuses, de la perfidie dans ma conduite; elle me traitait de fat et de traître, et elle s'obstinait à se montrer jalouse et irritée d'une passion que j'avais inspirée avant de la retrouver à Paris.

Plusieurs régimens de l'armée du Rhin étaient venus renforcer l'armée d'Italie. Quelques officiers d'un de ces corps logeaient dans le même hôtel que nous. Après le départ de Florestine, je cherchais tendrement et avec douceur à faire entendre raison à ma femme, lorsqu'un officier un peu ivre entre en fredonnant dans no-

tre chambre. Je lui demande ce qu'il veut; il me regarde, et, reconnaissant son erreur, il me prie de l'excuser. Il s'était trompé d'appartement, il avait cru rentrer chez lui; dejà il se retirait, lorsque, jetant les yeux sur ma femme, il s'arrête, court à elle: « Eh! c'est toi, ma petite Coralie? » Comment! toi à Milan? quel bonheur! » Ma femme avait joué la comédie à Strasbourg, et cet officier appartenait à un régiment de carabiniers qui s'y était trouvé alors en garnison. « Insolent, » lui dis-je en fureur, « si vous ne respectez madame, » respectez au moins son mari. » — « Son » mari! c'est un mari! Vous avez raison... » on doit respecter les maris : c'est mon » système, et je vous respecte infiniment. » Pardon, madame; pardon, monsieur..... » J'ignorais... Je peux vous assurer, mon» sieur, que vous avez une femme char» mante. »

Après le départ de l'officier, je fis un gros soupir, mais je ne me permis aucune ob-

servation, et Thérèse ne me reprocha plus ma liaison avec Florestine.

Le lendemain, nous étions au spectacle. Un capitaine de cuirassiers se fait ouvrir notre loge, et avec beaucoup de politesses me demande la permission de saluer mademoiselle Coralie qu'il a connue, dit-il, à Metz dans le temps qu'elle y jouait la comédie : « Allons! encore ce nom de Co-» ralie! » me dis-je. Le capitaine ajouta fort respectueusement qu'il regardait comme un devoir de venir présenter ses hommages à une artiste dont il avait tant de fois applaudi les grâces et le talent. Celui-ci était aussi réservé que celui de la veille avait été insolent; il m'était impossible de me fâcher. Il fallait au contraire répondre à ses civilités; mais j'étais au supplice, d'autant plus au supplice que ma femme, après un premier moment d'embarras, avait pris son parti : d'un air leste, aisé, elle avait annoncé au capitaine de cuirassiers qu'elle était mariée; elle m'a-

vait présenté à lui comme son mari; puis elle s'informait de quelques autres officiers, de beaucoup d'autres officiers du régiment: elle paraissait prendre intérêt à tous ceux qu'elle nommait, depuis le colonel et le major jusqu'aux sous-lieutenans. Pendant ce beau colloque, je cherchais avec inquiétude s'il n'y avait pas dans la salle quelques officiers d'un autre corps de l'armée du Rhin, et si je n'aurais pas encore à subir quelque nouvelle reconnaissance. Ma femme d'un air gracieux pria le capitaine de venir nous voir, et lui donna notre adresse.

Je rentrai à l'hôtel avec beaucoup d'humeur. Je me taisais; ma femme me fit agréablement la guerre sur mon air sombre et soucieux. Pour toute réponse je lui demandai fort sèchement si elle était encore d'humeur à se montrer jalouse de Florestine. Ce seul mot suffit pour l'irriter. Elle me dit qu'il était bien maladroit à moi de lui rappeler le nom de cette femme qu'elle avait fort bien remarquée au spectacle en-

tourée de militaires, et ne cessant de parler, de chuchoter, de rire en jetant les yeux sur notre loge. « Je n'en puis douter, » ajouta-t-elle; c'est de moi qu'elle se mo- » quait, de ma sotte crédulité, de mon » amour pour un ingrat qu'elle compte » bientôt ramener sous ses lois. » Oh! ma foi! à cette effronterie de me parler encore de Florestine, j'entrai moi-même dans une grande colère. Je lui fis un compliment ironique sur les belles et nombreuses connaissances qu'elle avait faites dans ses tournées théâtrales; je finis par lui dire que sans doute elle en voulait à cette pauvre Florestine, parce que celle-ci lui enlevait les hommages de tous ces militaires nouvellement arrivés du nord au midi, et dont elle avait remarqué avec dépit que Florestine était entourée dans sa loge. Il s'ensuivit une longue et violente querelle. Tout à coup, au milieu de mes reproches les plus vifs, les plus sérieux, ma femme m'interrompit par un grand éclat de rire.

« Ne sommes-nous pas bien dupes, me dit-» elle, de nous tourmenter de tout ce qui » a pu nous arriver avant notre mariage? » Son éclat de rire m'avait d'abord décontenancé; mais à cette question, que je trouvai assez raisonnable, moi-même je ne pus m'empêcher de rire, et la paix fut bientôt faite. Ah! si les puissances de la terre pouvaient se réconcilier aussi promptement que beaucoup de maris et de femmes de ma connaissance!

Nous sentîmes que le passé n'était plus en notre puissance, que nous étions mariés, qu'il fallait nous garder tels que nous nous étions pris. Il fut convenu que sans nous inquiéter davantage, et au risque de tout ce qui pourrait se découvrir sur le compte de l'un ou de l'autre, nous nous accordions une amnistie pleine, entière, sous la condition de ne point recommencer, sinon.... guerre ouverte. Les bases de la paix définitivement arrêtées, nous continuâmes de nous adorer.

Depuis cette amnistie, nous vécûmes assez tranquilles. Je voyais bien que ma chère moitié était entraînée par un penchant irrésistible vers la coquetterie ; mais il me suffisait de l'avertir pour qu'elle revînt à moi. J'étais toujours grand amateur des dames : mais aurais-je eu le temps d'être inconstant ? J'étais si occupé du soin de gagner de l'argent pour procurer à ma femme le bonheur de le dépenser ! Comment aurait-elle pu cesser de m'aimer ? Je comblais tous ses désirs, toutes ses fantaisies.... et Dieu sait combien elle en avait !

Il s'en fallait que nos armées fussent triomphantes comme aux premières campagnes. Le grand général n'y était plus, disait-on ; il semblait qu'il eût emporté avec lui le secret de la victoire. La France comptait encore cependant bien d'autres guerriers aussi habiles que vaillans, mais le directoire avait toutes les petitesses des cours : c'était l'intrigue qui décidait le choix des généraux. Au lieu de choisir l'homme ca-

pable, on prenait le parent, l'ami, le protégé d'un des directeurs. Nos armées furent battues, repoussées. Des malins disent que plus une armée est dans la détresse, plus les fournisseurs s'enrichissent. Ce qui est certain, c'est que le fournisseur gagne, soit que l'armée triomphe, soit qu'elle batte en retraite. Les affaires de la France périclitaient, je faisais fort bien les miennes.

Les Français furent obligés d'évacuer toute l'Italie; nous nous réfugiâmes à Turin. J'envoyai ma femme à Lyon avec tous mes bagages, que je pouvais appeler mon butin. Bientôt elle se rendit à Paris; je restai à l'armée.

Nos défaites continuèrent : ma femme m'écrivit qu'il fallait que j'arrivasse en hâte pour mettre à exécution de grands et magnifiques projets qu'elle avait conçus. Il ne me fut pas difficile, comme à mon premier voyage, d'obtenir de la compagnie une mission pour Paris.

CHAPITRE VIII.

AMBITION DE Mme. GIFFARD DE QUISSAC.

« Mais quels sont donc ces grands et » magnifiques projets que ma femme a » conçus ? » me disais-je en roulant vers la France. Mon imagination fermentait ; je faisais les plus beaux châteaux en Espagne. Quand nous sommes heureux, quand nous avons réussi dans quelque entreprise, le présent, l'avenir, s'offrent à nos yeux sous les couleurs les plus riantes. C'est alors que, loin de vouloir attacher sagement un clou à la roue de fortune pour la fixer au point où elle est, nous croyons devoir la laisser tourner encore pour monter plus haut : j'en étais

là. Je pensais qu'il n'était point de degrés où je ne dusse arriver : « Ma femme ne » peut avoir eu que des idées nobles, » élevées, dans mon intérêt, dans ma » gloire ; elle a tant d'esprit! il y a tant de » sympathie dans nos caractères! Je crois » en vérité qu'elle est encore plus possé- » dée que moi de la soif de parvenir. »

Il était près de cinq heures lorsque je descendis dans la cour de ma maison. Ma femme donnait ce jour-là un grand dîner. Je fus un peu contrarié de ne pouvoir sur-le-champ m'entretenir avec elle. Après l'avoir embrassée, il fallut promptement quitter mon habit de voyage, pour en prendre un plus convenable à un maître de maison qui reçoit ; et ma femme avait tant d'ordres à donner! A peine putelle me dire deux mots, et m'assurer qu'elle m'adorait toujours.

Lorsque j'entrai au salon, tous les convives étaient déjà réunis. Je jetai sur eux tous un coup d'œil rapide; je n'en connaissais

pas un. Il me parut assez piquant de ne pas trouver une seule figure de connaissance parmi une vingtaine de personnes qui venaient dîner chez moi : il est vrai que c'était chez ma femme qu'ils venaient. Déjà je les saluais, et ils me saluaient moi-même comme un des convives, lorsque ma femme, avec beaucoup de grâce et d'aisance, s'empressa de me présenter à la compagnie. « C'est » mon mari, disait-elle ; c'est M. de Quis» sac : c'est l'objet de toutes mes sollici» tudes, l'homme qui fait mon bonheur, » et au bonheur duquel je me flatte d'ê» tre nécessaire. » Pouvait-on rien dire de plus aimable, de plus touchant ? J'étais aux anges. J'ignorais encore les projets de Thérèse ; mais il était impossible qu'une femme aussi tendre, faisant profession d'une si vive affection pour son mari, eût conçu quelque dessein qui ne fût pas honorable. « Il arrive à l'instant, ajouta-t» elle ; oui, d'Italie, où ses grandes opé» rations financières l'ont retenu trop long-

» temps pour mon cœur : il m'est bien doux
» qu'il vienne précisément le jour où j'ai
» chez moi une aussi agréable réunion. J'es-
» père que cette journée suffira pour établir
» entre chacun de vous et mon cher de Quis-
» sac un échange d'estime et d'amitié. » A ces douces paroles, je me sentais tout fier d'avoir une femme qui m'eût procuré d'aussi belles connaissances; car je ne doutais pas que tous ces personnages ne fussent très-puissans, très-considérés, très-recommandables. Il n'y avait qu'une autre dame dans la société. Cette dame fort jolie, fort élégante, m'accueillit par un sourire plein de bonté. Ma femme trouva bientôt le moment de me dire tout bas que c'était la maîtresse d'un de nos cinq directeurs. Alors je redoublai pour la dame d'égards et de respects. Il y avait un jeune homme déjà un peu gros, d'une taille médiocre, dont les manières étaient doucereuses, officieuses, empressées. Il me comblait de politesses, il avait pour ainsi dire aidé ma femme à me présen-

ter à tous les autres. Je l'avais entendu vanter à chacun la solidité de mes principes, la fermeté de mon caractère et mes grands talens en administration. Je savais beaucoup de gré à ce jeune ami, dont j'ignorais le nom, de l'éloge qu'il faisait de mes belles qualités.

On se mit à table. J'observais avec soin tous les gens dont j'étais entouré. Je vis bientôt que presque tous occupaient des places importantes; l'un était le secrétaire particulier d'un ministre, l'autre était premier commis dans une grande administration; celui-ci était magistrat, celui-là était de l'institut. Il n'y eut que le doucereux jeune homme qui avait fait mon éloge à tout le monde, dont je ne pus savoir l'état. Pendant tout le dîner, il continua de me prôner de manière à continuer le plaisir qu'il m'avait causé; mais je remarquai aussi qu'il jetait à la dérobée sur ma femme des regards fort expressifs, et il me sembla que ma femme, tout en dis-

tribuant aux autres convives des politesses où il entrait de la coquetterie qui déjà ne me plaisait guère, avait pour ce jeune homme des attentions particulières qui me plaisaient encore bien moins. Mon dépit était d'autant plus vif qu'il me fallait le contenir, me montrer aimable pour tous nos honorables convives, et aux petits soins pour la belle dame, maîtresse d'un de nos cinq directeurs, auprès de laquelle j'étais placé. Je remarquai que, parmi les convives, il y en avait plusieurs du département où j'avais acquis une propriété; je remarquai que l'officieux jeune homme ne cessait de vanter à ces citoyens tout le bien que ma femme et moi nous faisions dans le pays. J'étais un peu surpris d'apprendre que j'avais fait beaucoup de bien dans le pays. Le jeune homme ajouta que nous nous proposions d'en faire encore bien davantage. Il fit sentir combien il était important pour ce département qu'il fût appuyé près du gouvernement par des

hommes d'un caractère ferme et surtout jouissant d'un grand crédit. A ces mots, la belle dame ma voisine prit la parole, et dit que sans doute le gouvernement n'aurait rien à refuser à des citoyens qui, comme moi, avaient rendu d'éminens services dans l'intérieur et aux armées, et qu'elle se chargeait de faire réussir toutes les demandes présentées par moi. Je me confondis en remercîmens. Tout cela n'était-il pas enchanteur? J'oubliai le petit chagrin que m'avaient causé les signes d'intelligence entre ma femme et le jeune homme dont enfin j'avais appris le nom : il se nommait Darmance.

A peine eut-on quitté la table que je vis arriver à la file une foule nombreuse de personnes que ma femme avait invitées à passer la soirée. Oh! que cette chère femme m'avait fait de nouveaux amis! J'admirais de plus en plus la grâce, l'amabilité de Thérèse : « Mais où donc, me » disais-je, cette petite couturière, qui a

» été ensuite comédienne de province, a-» t-elle appris l'art de faire les honneurs » d'une grande maison? » Il est vrai que je la secondais assez bien, moi qui jusqu'alors avais mené une vie d'aventurier; je m'y entendais presque aussi bien qu'elle. Eh, mon Dieu! tout est facile à qui a de l'argent, excepté d'avoir du mérite, et encore un mérite réel; car pour du mérite supposé, nos bons amis nous en donnent tant que nous en voulons : c'est ce qui m'arrivait.

Vers la fin de la soirée, je sentis de nouveau quelque chagrin; je n'avais pu causer avec ma femme, tant elle était occupée des autres. Mon dépit de ne point connaître ses projets, la fatigue d'entendre mon éloge sans cesse répété aux arrivans par M. Darmance, l'espèce d'intimité que je croyais voir entre lui et ma femme, avaient excité mon impatience; et j'étais de très-mauvaise humeur, lorsque la société, s'é-

coulant peu à peu, me laisssa enfin seul avec Thérèse.

Cette humeur était si forte, que je ne pus m'empêcher de l'exprimer à madame de Quissac. « Eh quoi! me dit-elle, vous » me grondez au lieu de me remercier d'a- » voir réuni dans votre salon des hommes » en place, des hommes en crédit, l'élite » de la haute société d'aujourd'hui! » — « Mais ce jeune homme si patelin, que » vous nommez, je crois, Darmance, qui » s'enthousiasme pour mon mérite qu'il ne » connaît pas, qui vous aide à faire mon » éloge, et qui m'impatientait par l'audace » et la continuité des regards qu'il lançait » sur vous? quel est son état? quelle place » occupe-t-il? me direz-vous aussi qu'il a » du crédit, de l'importance? » — « Oui, » sans doute, je le dirai, homme injuste, » ingrat; montrez-vous jaloux de ce bon » Darmance, quand c'est l'homme qui » peut nous être le plus utile! Non, il n'a » pas de place, mais son état est d'en faire

» avoir aux autres. Il tient un bureau » d'agence; il a son entrée dans tous les » ministères, dans toutes les administra- » tions; il est accueilli de tous les secré- » taires, de tous les premiers commis. Sa- » chez que c'est à lui que je dois déjà » d'avoir obtenu pour mon fils, pour » Henri, une demi-bourse au Prytanée » français, en récompense de vos bons et » loyaux services. » — « Fort bien! c'est » votre fils qu'on récompense pour mes » bons et loyaux services! » — « Sachez que » c'est Darmance qui a imaginé le dîner » d'aujourd'hui, qui a réuni chez moi tous » ces hommes puissans et tous ces hon- » nêtes citoyens du département où nous » avons une terre; en un mot, que c'est » lui qui m'a aidée, guidée dans toutes les » innocentes intrigues que j'ai entreprises » pour vous. » Ici, j'appris enfin le grand projet de ma femme. C'était bien l'idée la plus extravagante, la plus ridicule...... Eh bien! j'eus la vanité, j'eus la sottise d'en

être émerveillé. « Sachez, continua ma
» femme, qu'il ne s'agit de rien moins que
» de vous faire nommer, à la prochaine
» assemblée électorale de ce département,
» membre du conseil des cinq cents. » —
« Membre du conseil des cinq cents! »
m'écriai-je; et je restai muet de surprise
et de joie. « Oui, reprit ma femme;
» Darmance et moi nous avons si bien
» disposé les choses, que nous sommes sûrs
» de la nomination. » J'embrassai ma
femme avec transport; j'oubliai sa coquetterie
et tout ce qui m'avait un peu choqué
dans sa conduite. Je ne voyais que le rang
auguste où j'allais être appelé. Que je
savais gré à ma femme d'avoir eu une si
noble pensée! Qu'il me semblait glorieux
d'être un des élus de la nation! Je me promis
de seconder vivement les démarches de
ma femme et du doucereux Darmance.

Je fis plusieurs voyages à ma terre; je
visitai les divers cantons, le chef-lieu; partout
je me montrais affable et populaire;

je donnais de grands dîners ; ma femme distribuait des complimens aux dames, des cajoleries aux citoyens, et des aumônes abondantes aux pauvres. Darmance intriguait en sous-ordre avec une activité admirable. Il faisait entendre que, si j'étais nommé, j'obtiendrais pour le pays toutes les faveurs de l'autorité, un pont sur je ne sais quelle rivière, un chemin d'une commune à une autre, et pour le chef-lieu un hospice et un théâtre. Je n'avaîs qu'un concurrent redoutable ; quel était-il ? mon ancienne pratique, le citoyen de Volnis, l'écrivain philosophe ; qui, toutes les fois qu'il y avait des élections, oubliait sa mauvaise humeur contre le gouvernement, et se faisait candidat. C'est dans ce pays qu'il avait eu autrefois un petit canonicat ; il y avait conservé des relations. Il disait qu'il n'avait aucune prétention, et il faisait sourdement autant de démarches que moi. C'était malgré lui qu'on l'avait rangé parmi les candidats, et il s'informait avec une

grande curiosité du point où en étaient les intrigues.

L'écrivain philosophe était porté par les ennemis secrets de la république qui formaient l'opposition de ce temps-là ; j'avais pour moi tous les bons patriotes et tous les amis du directoire. Sa fortune était médiocre ; j'étais riche : il était garçon ; j'avais une jolie femme : je fus nommé.

Il y avait eu déjà des choix bien bizarres dans nos assemblées : l'étaient-ils plus que celui qu'on venait de faire ? Nous avions eu pour nous l'activité de nos cabales et l'insouciance de beaucoup de citoyens qui laissaient la place libre à l'intrigue et à l'incapacité.

CHAPITRE IX.

GRANDE PERPLEXITÉ. — IL VA D'UN PARTI A UN AUTRE.

« Je suis donc député! »... Il serait difficile de peindre la joie, l'orgueil dont j'étais enivré. En me réveillant, après un doux sommeil où j'avais fait les rêves les plus glorieux, les plus ambitieux, il me sembla que j'avais de l'éloquence, de l'instruction, de l'esprit, et même un peu de génie. Je me rappelais avec complaisance les beaux discours que j'avais prononcés autrefois à la tribune de mon district. Ce n'était rien en comparaison de ceux dont j'allais faire retentir la tribune nationale. Que je me sentais grandi! Il n'y a rien de si humble,

de si souple et de si modeste, tout en se vantant avec adresse, qu'un candidat qui sollicite; il n'y a pas d'homme qui fasse autant le capable que tel candidat qui vient de réussir. A peine si je regardais aujourd'hui les personnes qui la veille m'avaient donné leur voix. Il me semblait que je devais tout à mon mérite, et rien à la cabale.

On juge du bonheur de madame de Quissac! Nous reprîmes la route de Paris. L'ami Darmance voyageait avec nous. Pendant les premières postes, je lui sus bien bon gré de mille petites ruses ingénieuses par lesquelles il trouvait le moyen de faire entendre aux maîtres de poste et aux postillons qu'ils avaient l'honneur de conduire un député. Mais, pendant le reste du voyage, je trouvai que ma femme mettait une grande vivacité dans ses remercîmens à ce jeune homme. Tant que nous avions été dans le feu des intrigues électorales, je n'avais pas eu la moindre inquiétude.

Une fois nommé je devins jaloux.... jaloux de cet homme à qui je devais mon succès. Je lui avais fait un riche cadeau ; n'étais-je pas quitte envers lui ? C'est ce que je me permis d'exprimer à madame de Quissac. Elle eut beau se récrier, s'emporter, me dire que je me conduisais en ingrat ; j'exigeai que sans bruit, sans scandale, elle trouvât un moyen poli d'éconduire le citoyen Darmance.

A peine arrivé, j'allai faire des visites aux membres du directoire, au président du conseil, et ma femme courut porter la grande nouvelle de ma nomination à sa sœur et à son beau-frère. Oh ! pour cette fois elle ne put douter qu'il n'y eût chez ces bonnes gens du dépit et de l'envie. « Giffard !... Giffard député ! » s'écria Lefèvre avec un sourire amer. — « En êtes- » vous fâché ? » dit ma femme. —« Très-fâ- » ché pour lui, et pour la république ; voilà » un nouveau ridicule qu'il se donne, et il » occupe une place où un autre pourrait

» être utile. » — « Allons, mon ami », dit madame Lefèvre qui voyait sa sœur prête à s'emporter, « je conviens que Giffard n'a » pas encore déployé les talens qu'on doit » désirer dans un député ; mais je suis bien » sûre qu'il ne fera pas de mal. » — « Non, » répondit Lefèvre, « mais il le laissera faire : » et quel bien fera-t-il? » — « Il en fera » beaucoup, répliqua Thérèse d'un ton » piqué ; c'est moi qui vous en réponds. »

La mauvaise humeur que causa ce petit dialogue fraternel à ma femme, ne fut pas de longue durée. Thérèse avait été docile à mes ordres. Je ne vis plus le citoyen Darmance. Parfois il me vint un fâcheux soupçon, c'est que ma femme le voyait en secret : mais j'éloignai bien vite ces tristes pensées ; je ne voulais pas m'y livrer ; je ne voulais m'occuper que de ma gloire : j'étais député ! Ce n'était pas seulement ma vanité qui était flattée : « Dès qu'un homme est nommé député, » me disais-je, sa fortune est faite. Toute

» sa vie il est sûr d'être quelque chose. Il
» ne peut quitter la toge de législateur,
» sans être appelé à une autre place, une
» plus belle place... et quel patronage on
» exerce! Que de services on peut rendre!
» Comme un mot, une lettre, une apostille
» de vous ont de l'influence sur les entre-
» prises, les fournitures, les grâces, les
» faveurs de toute espèce! et Dieu merci,
» tous les protégés ne sont point des in-
» grats! Mais à quels travaux vais-je me
» livrer spécialement dans le conseil? Je
» suis propre à tout, je suis en état de
» raisonner sur tout; cependant il faut
» choisir un genre particulier d'affaires;
» m'occuperai-je de la guerre, de la ma-
» rine... des colonies?... Non, des finances:
» c'est ma partie, c'est là que je peux
» briller. » Plein de suffisance, plein d'importance, j'avais un ton grave, sentencieux; je ne manquais jamais de mêler dans mes discours quelques grands mots que souvent je comprenais à peine, si bien

que je prêtais à rire à tous ceux qui avaient le sens commun, et que j'éblouissais quelques sots. Mais surtout je vantais mes principes et mon caractère. « On verra bien, » disais-je, que je ne suis pas de ces hom- » mes qui se permettent de capituler avec » leur conscience. » Je me sentais la force et le courage de résister aux abus du pouvoir, de maintenir le gouvernement dans la ligne de ses droits et de ses devoirs, d'empêcher à la fois le retour de l'anarchie et le retour de l'ancien régime.

Ma femme n'avait pas moins de suffisance et d'importance que moi. Elle ne s'exagérait pas mon mérite ; mais elle avait une grande idée du sien, et comme elle exerçait beaucoup d'empire sur mes volontés, elle se flattait d'obtenir par moi une influence dans l'état. Déjà elle citait avec complaisance les femmes de lettres, ou autres, qui s'étaient mêlées des affaires publiques, et tout modestement elle se proposait de les imiter et de les surpasser.

Cette petite femme si gaie, si vive, si étourdie prenait, pour parler des intérêts de la république, une gravité encore plus plaisante que la mienne. Dès qu'elle apercevait dans un cercle un homme jouissant de quelque crédit, elle allait à lui, entrait en matière, et pour peu qu'il eût la patience de l'écouter, elle lui débitait tout son petit répertoire politique; elle l'interrogeait, elle m'appelait pour venir recevoir les nouvelles qu'on lui donnait et qu'elle m'engageait à méditer. Son auditeur, un peu étonné d'entendre des paroles prétentieuses sortir de la bouche d'une jolie femme, s'avisait-il de sourire, elle prenait un petit air pincé, fâché; elle se plaignait de l'orgueil des hommes, du dédain qu'ils avaient pour les femmes dont quelquefois il serait bien à désirer qu'ils suivissent les conseils. C'était surtout avec sa sœur qu'elle aimait à faire la femme d'état. Leur petite querelle au sujet de ma nomination n'avait pas eu de suites; elle

allait la voir fréquemment. Madame Lefèvre, tout en poursuivant avec diligence son travail d'aiguille, écoutait sa sœur, quelquefois avait l'air de l'approuver, quelquefois la félicitait en souriant de ce que la nomination de son mari aux fonctions de député avait suffi pour lui donner tant de connaissances en politique.

Il y avait un homme dont l'aspect me déconcertait : c'était mon ancienne pratique Durosay. Quand je faisais parade devant lui de mes sentimens, de mes grandes vues patriotiques, il ne m'interrompait pas; mais je le surprenais les yeux fixés sur moi et me considérant en silence avec son air de bonhomie railleuse. Il me semblait lire dans ses regards toute l'histoire de ma vie; aussi je mettais autant de soin à l'éviter que souvent j'en avais mis à le chercher.

La France était dans une situation alarmante. Nos armées continuaient d'éprouver des revers, il y avait un sourd mécon-

tentement dans tous les esprits ; le directoire et les conseils législatifs tantôt se faisaient des chicanes de procureur, tantôt se proscrivaient en factieux.

Mes premières visites avaient été des visites de simple politesse. Mais, quelques jours avant mon entrée au conseil, un de mes collègues vint me voir, et sans préambule me confia qu'il avait à me parler au nom de deux membres du directoire qui avaient pour eux la majorité du conseil. Il me démontra que j'étais un homme perdu si je ne me joignais pas à eux. Je me persuadai qu'eux seuls formaient le vrai parti national, et je promis de toujours voter dans leur sens. Pendant ce temps, un autre agent parlait à ma femme au nom des trois autres directeurs et de la minorité des conseils ; et Thérèse lui avait promis le vote de son mari. Ainsi donc me voilà engagé de deux côtés ! J'avais beaucoup de déférence pour l'opinion de Thérèse ; mais me convient-il de me laisser mener par ma

femme? Cependant voilà des considérations très-graves qu'elle met en avant. J'eus de grandes disputes avec madame de Quissac; tous les partis firent de nouvelles démarches auprès de nous; j'étais fort embarrassé. Je me montai la tête, je me décidai à ne suivre que l'impulsion de ma conscience, à me prononcer en vrai patriote, en franc républicain, en digne représentant de la nation, sans être arrêté ni par les suggestions des personnages puissans qui voulaient me gagner, ni par les insinuations de ma femme qui voulait me mener. Ce fut dans ces généreuses dispositions que je pris place au conseil des cinq cents.

« Qui sait, me disais-je, si je ne vais pas » sauver l'état! au moins je vais briller. » A peine fus-je installé, que je reconnus toute la sottise de mes prétentions. La vüe de ces cinq cents législateurs en costume, de cette vaste salle, de ces tribunes publiques, de cette tribune des orateurs, amortit mon amour-propre et m'inspira un

prompt retour sur moi-même. Je me sentis mesquin, petit, déplacé. On m'avait dit que beaucoup de mes collègues s'occupaient bien plus de leurs intérêts que de ceux de la nation; au premier aspect je les crus tous des Aristides. Je m'étais proposé de parler dès le premier jour; j'aurais tenu à cette résolution qu'il m'eût été impossible de trouver deux paroles.

Bientôt j'éprouvai d'autres angoisses. Chaque parti continua de chercher à m'attirer. Ils ne manquèrent pas de colorer leurs manœuvres de l'amour du bien public; ils professaient tous pour leur compte une entière abnégation de tout intérêt personnel; mais ils ne manquaient pas de chercher à exciter mon propre intérêt: on me prodiguait les promesses et les menaces. A quoi me résoudre?...... Quelle épreuve pour un homme comme moi, qui n'avais jamais eu de principes fixes, jamais d'opinions invariables! J'étais entré au conseil avec la volonté de me montrer ferme,

énergique; je compris bientôt qu'il fallait être prudent et circonspect. Mais j'avais une femme, une femme qui, encore coquette, commençait à être ambitieuse! Je m'étais décidé à rester neutre; ma femme voulut que je me prononçasse. Mais pour qui? Déjà elle avait abandonné le parti qu'elle avait d'abord embrassé. Elle était si inconstante, si capricieuse! elle me reprochait aujourd'hui d'avoir suivi l'avis qu'elle m'avait donné la veille. Et cependant, les incertitudes de ma femme et les miennes n'étaient guère plus fortes que les incertitudes du gouvernement et des conseils. On faisait et on défaisait; on avançait, on reculait. Je cherchais quelle opinion je devais avoir, comment je devais voter tantôt selon mon intérêt, tantôt selon l'intérêt de l'autorité, bien rarement selon l'intérêt de la patrie.

Une seule fois je m'avisai de monter à la tribune. J'étais plein d'ardeur contre une proposition qui venait d'être faite; je

commençai d'une voix forte : « Citoyens... » Tout à coup je m'intimidai; je continuai d'une voix moins assurée : « Citoyens mes » collègues... » Je balbutiai, je brédouillai, je m'embarrassai ; je crus me relever par une sortie véhémente contre le royalisme qui suivant moi conspirait sourdement; et je fus hué par tous nos modérés. Pour me remettre dans leur esprit, je parlai avec énergie contre les jacobins qui voulaient ramener l'odieux régime de la terreur, et je fus hué par tout ce qui nous restait de montagnards. Je perdis la tête, et me hâtai de terminer en disant : « J'appuie la mo- » tion du préopinant. »

A dater de ce moment, je restai tranquille et silencieux. Je me contentais de solliciter et d'apostiller pour les gens qui se présentaient à moi, ou qui m'étaient présentés par ma femme. Je ne contrariai personne; j'étais de l'avis de chacun en tête à tête; en séance, toujours de l'avis de la majorité. Mais il m'arriva des erreurs :

comment la connaître cette majorité ? Quelquefois je la croyais où elle n'était pas ; je me levais avec la minorité, ou je restais assis quand la majorité se levait; ce qui ne manquait pas d'exciter les murmures de quelques-uns de mes collègues, et le rire malicieux des autres. J'avais compté sur mon titre de député pour augmenter ma considération ; et mon silence, mes complaisances, mes apostilles ne me valaient que du ridicule, et je n'en tremblais pas moins d'être compris dans un nouveau trente-un mai, dans un nouveau dix-huit fructidor!

Non, il n'y a rien qui rende un homme plus sot, plus imbécile, que d'accepter des fonctions au-dessus de ses facultés! Quelques bienheureux imperturbables sont faibles et se croient forts, sont petits et se croient grands. Mais moi! il me restait encore trop de bonne foi, trop de bon sens ;... je n'avais pas encore une assez

grande dose de vanité pour ne pas sentir mon insuffisance.

Au milieu de tous ces partis qui s'observaient, se ménageaient, se combattaient, transigeaient, signaient la paix, rompaient le traité, recommençaient la guerre, quelques patriotes sincères parlaient et votaient en conscience.

La victoire revint de nouveau se fixer sous nos drapeaux : nous obtînmes des succès mémorables en Suisse, en Hollande.... Mais voici une nouvelle bien autrement importante; Bonaparte est débarqué à Fréjus : l'espoir renaît dans toutes les âmes.

Je partageai la joie universelle. Tous les partis, les républicains, les patriotes modérés, les jacobins, même les royalistes, se flattaient que le vainqueur de l'Italie allait les faire triompher. Il me semblait que le grand général revenait tout exprès pour me tirer de la position difficile où je m'étais placé.

Je vis plusieurs de mes collègues s'agi-

ter, s'intriguer, se parler avec mystère ; je les interrogeais ; je cherchais à m'initier dans leurs projets ; on ne se méfiait pas de moi, mais on me regardait comme nul, on ne me confiait rien : à peine me répondait-on ; à peine m'avait-on écouté.

Je ne fus d'aucune conférence, d'aucun conciliabule ; mais je fus du grand dîner qu'on donna au général dans l'église de Saint-Sulpice ; les pique-niques, les repas, les fêtes, j'en étais toujours.

Le dix-neuf brumaire, je balançai beaucoup pour savoir si je me rendrais à Saint-Cloud. Je craignais d'être obligé de prononcer quelque vote contre ma conscience, ou de me compromettre en votant selon ma conscience. Deux de mes collègues vinrent me prendre : il fallut bien partir avec eux.

Le matin, après mon serment de fidélité à la constitution de l'an III, je m'élevai courageusement avec les autres contre le général, et je fus un de ceux

qui, lorsque les grenadiers entrèrent dans la salle, sautèrent par la fenêtre. Le soir, je fus un de ceux qui se rassemblèrent de nouveau, et je votai précisément le contraire de ce que j'avais voté le matin. Je me souviens qu'après notre expulsion du matin, je rencontrai dans le parc un de mes collègues en costume, qui me dit d'un grand sang-froid : « La farce est jouée ! où se déshabille-t-on? » Je revins à Paris, tout bouleversé de ce qui s'était passé, fort inquiet de ce qui allait suivre.

Je n'avais certes pas à me féliciter de m'être lancé dans les fonctions publiques. Eh bien! jamais je n'avais été si jaloux de m'y maintenir. Une nouvelle constitution est proposée à l'acceptation du peuple, et mise en activité avant d'être acceptée. Il va y avoir des tribuns, des législateurs, des sénateurs, un conseil-d'état. « C'est à » merveille! me dis-je, il est impossible que » je ne sois pas quelque chose.» Ma femme ne cesse de me répéter qu'il ne faut pas

m'endormir, et je ne m'endors pas; je sollicite, je fais des visites, des démarches. On nomme les sénateurs... je n'en fais pas partie; on nomme les conseillers d'état, les tribuns, les législateurs.... je ne suis rien. Quelle humiliation! quel dépit! Cette nouvelle constitution me semblait très-mal faite.

Je me trouvai près du pont Neuf, sur le passage du premier consul, lorsqu'il partit du Luxembourg pour aller prendre possession des Tuileries, dans une belle voiture à six chevaux. Plusieurs de mes collègues étaient dans les voitures de la suite ; ils étaient tribuns, sénateurs, législateurs ou conseillers-d'état. Ils m'aperçurent : ils me saluèrent d'un air d'amitié où il y avait de l'ironie et de la compassion : ils semblaient jouir de se montrer en voiture devant un ci-devant collègue à pied.

Jamais je ne m'étais senti si républicain qu'à l'aspect de ce luxe vraiment royal. Le cœur gros de déplaisir : « Quoi qu'il arrive, » me disais-je, je demeurerai ferme dans mes

» principes : nous sommes encore, grâce
» au ciel, un assez grand nombre d'hom-
» mes courageux... indépendans.... » Il me semblait que tous les citoyens ressentaient la même indignation que moi.

Je vis au coin de la rue Dauphine, qu'on appelait alors la rue de Thionville, une grande foule amassée : « Eh quoi! me dis-je,
» est-ce encore un consul qui passe? » J'approchai : je reconnus Jérôme Grindat qui, toujours avec son violon, toujours avec sa poche en velours d'Utrecht, charmait le peuple en chantant des couplets en l'honneur du premier consul... Dieu sait comme on l'applaudissait!

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

Ire. PARTIE. — IVe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

HUMEUR DE GIFFARD CONTRE LE PREMIER CONSUL.

Ma femme se désolait; quelquefois elle se plaignait de l'injustice de mes concitoyens qui ne savaient pas apprécier mon mérite; quelquefois elle m'accusait d'être un homme sans énergie, sans caractère, un pauvre homme. J'allai voir un de ces anciens collègues qui m'avaient si gracieusement salué le jour de l'installation du premier consul aux Tuileries. Celui-là m'avait témoigné moins d'indifférence

que les autres; j'avais pris quelque confiance en lui, quoiqu'il eût l'habitude de me dire assez nettement sa façon de penser. Complimenteur avec ceux qui avaient de l'influence, il était brusque et franc avec moi qui n'en avais pas : il était déjà nommé sénateur.

« Mais comment se fait-il, lui dis-je, » que je sois oublié, quand on s'est si » bien souvenu de presque tous les autres ? » Suis-je un conspirateur ? » — « Qui ! » vous, bon et honnête de Quissac, un » conspirateur ! » — « Suis-je un jaco- » bin ? » — « Fi donc ! » — « Un contre- » révolutionnaire ? » — « Encore moins. » — « Il faut donc que l'on m'ait desservi » près du premier consul; car à coup sûr » il me hait. » — « Non; mais il ne pense » pas à vous. » — « Il a tort : je suis de » ces gens à qui, avec un peu d'adresse, » on fait faire tout ce qu'on veut. » — « Croyez-vous qu'il en manque ? » — « En » peut-il trop avoir ? » — « Enfin, mon

» cher, » répondit mon collègue qui se piquait de franchise..... « Voulez-vous me » promettre de ne pas vous fâcher? » — « Je vous le promets. » — « Eh bien! » ajouta-t-il en se penchant à mon oreille, « vous avez été perruquier. » A ces mots je frémis; je m'étais flatté qu'on ne soupçonnait que vaguement mon premier état. « Eh bien! oui, » repris-je, après quelques momens, « j'ai été perruquier; » mais ne sommes-nous pas tous égaux? » — « Oui; mais on commence à penser » que pour répandre et consolider les idées » libérales, il ne nous faut plus que des » hommes bien nés, bien élevés. » — « Mais parmi tous ces hommes que l'on » vient de combler, n'y en a-t-il pas plus » d'un parti de plus bas que moi? » — « C'est possible; mais, d'abord, les uns » sont plus heureux que les autres; puis, » vous ne pouvez vous dissimuler que » beaucoup ont montré des talens, rendu » des services, bravé des dangers. » —

« Eh bien! moi....... » — « Oh! vous! bon » et honnête homme, que pourriez-vous » citer en votre faveur, sinon d'avoir ga- » gné de l'argent dans les fournitures? » — « A merveille! voilà la récompense..... Si » c'est ainsi que le premier consul croit de- » voir gouverner la France?... Moi, qui en » brumaire me suis si bien conduit!... Mor- » bleu! s'il y avait encore quelques bons ré- » publicains comme moi!...» — « Allons, al- » lons, grand républicain! ne vous fâchez » pas; ne menacez pas; cela ne pourrait » vous amener que des désagrémens. » Croyez-moi, jouissez tranquillement de » votre fortune; sachez vous mesurer. » — « Non, morbleu! repris-je, j'entends qu'on » m'emploie, qu'on m'emploie honorable- » ment; je veux avoir une place, une » belle place, une place majeure, et je » l'aurai. » Je quittai fort en courroux mon ancien collègue.

« Me faire un crime d'avoir été perru- » quier! Eh mais! dans quelle république

» vivons-nous? c'en est fait; voilà la con-
» tre-révolution : le premier consul tend
» évidemment au despotisme; il veut ré-
» tablir l'aristocratie. » Encore tout irrité,
je racontai à ma femme la conversation que je venais d'avoir avec mon ci-devant collègue. J'espérais trouver des consolations auprès d'elle ; j'y trouvai de nouveaux sujets de chagrin. Le croirait-on ? elle concevait très-bien qu'on me fît un titre d'exclusion de mon ancien état. Elle s'en voulait d'avoir épousé un homme de ma sorte ;... elle, d'abord couturière et ensuite comédienne! elle qui...! N'y avait-il pas de quoi mettre en fureur l'homme le plus modéré? aussi s'ensuivit-il la scène la plus violente. Cependant, après nous être bien querellés, après d'amers et mutuels reproches sur nos torts, notre ancienne conduite, nos premières professions..... Oh! c'était déjà un joli ménage que le nôtre!..... Après avoir parlé tous les deux de séparation, même de divorce, avoir

fait de la philosophie et de la misanthropie, il fallut bien nous apaiser. Nous résolûmes de tenter de nouveaux efforts. « Quand vous ne seriez que préfet! » disait ma femme. — « Oui, sans doute, il » faudrait bien s'en co..t..nter. »

Ma femme intrigua; j'intriguai. Ce maudit état de perruquier, qu'on s'était si mal avisé de rappeler, me repoussait de tous les côtés. Quelques hommes puissans qui se souvenaient d'avoir vu jouer la comédie à ma femme, lui faisaient entendre qu'ils seraient favorables à son mari, si elle voulait se souvenir d'avoir été comédienne. Elle venait fastueusement me vanter la hauteur de vertu avec laquelle elle avait accueilli ces indignes propositions. Quelques-uns se souvinrent que moi aussi j'avais été comédien; puis l'un m'accusait d'avoir été trop patriote; l'autre me reprochait de m'être prononcé en aristocrate. Oh! qu'une vie d'aventurier, quand elle vient à se dérouler, est fâcheuse pour

l'homme qui veut obtenir de la considération! Tantôt j'étais humble, souple, caressant dans mes sollicitations, et alors on me faisait de ces promesses vagues, évasives, évidemment trompeuses; tantôt je voulais élever la voix et faire valoir ce que j'appelais mes droits; et alors on me répondait avec dureté, ou l'on me demandait avec malice, si c'était les Crispins ou les Jocrisses que je jouais, quand j'étais au théâtre. Je me désespérais. Que m'importait ma fortune? que m'importaient les flatteries des parasites qui mangeaient mon dîner? Et trop souvent à travers ces flatteries, ne les voyais-je pas rire et se moquer de moi! ils me louaient et m'honoraient en face, ils me raillaient et me dédaignaient en arrière: c'est un triste sort que celui d'un riche méprisé.

Cet ancien collègue qui prenait encore quelque intérêt à moi vint me conseiller de me mettre sur les rangs pour obtenir..., non pas une préfecture, mais une place de

messager d'état. « Ah! fi donc! lui dis-je, » c'est une place d'huissier. » — « Ne faites » pas le dédaigneux; elle est fort courue » par d'anciens députés. » — « Qu'ils la pren» nent; je n'en veux pas. » Ce dernier trait, cette offre d'une place que je regardais comme indigne de moi, acheva de porter au comble mon exaspération. Ils m'avaient fait entendre qu'ils ne craignaient point que je fusse homme à conspirer; je crois en vérité que si, dans ce moment, quelqu'un était venu me proposer... Allons, allons, même dans ma colère, j'y aurais regardé à deux fois.

Je voyais peu Lefèvre et sa femme. J'avais été si fier en leur annonçant que j'étais député! Je me trouvais si honteux de n'être plus rien! J'avais beau, devant mon beau-frère et ma belle-sœur, essayer de jouer l'homme important; il fallait bien que j'en vinsse à confesser que je ne réussissais dans aucune de mes démarches. Thérèse voulait faire la dame avec sa sœur;

mais madame Lefèvre était si bonne! il n'y avait pas de plaisir avec elle: il était impossible de la rendre envieuse. Ma femme, au contraire, séchait de dépit dans toutes les sociétés qu'elle continuait de fréquenter : c'est cruel d'éprouver l'envie sans pouvoir l'inspirer!

Cependant j'entendais de tous côtés les louanges du premier consul. Il fallait bien que je les chantasse avec les autres; j'enrageais d'être obligé d'admirer ce maudit homme que toute la France proclamait son sauveur, et qui ne m'appelait pas aux hautes fonctions de l'administration; mais je mettais des restrictions à mon enthousiasme. « Les grands génies, disais-je gravement, sont quelquefois bien dangereux pour les républiques. » Je m'étais lié avec un mécontent, un républicain prononcé, le citoyen Lebel, qui avait rempli une mission diplomatique sous le comité de salut public, et n'y avait pas fait fortune. Nous déclamions, nous soupirions

ensemble. Ma femme nous secondait dans nos doléances, et elle portait encore plus loin que nous la haine contre le gouvernement.

L'époque approchait où l'on allait fermer les registres ouverts dans les municipalités et dans les ministères pour l'acceptation de la nouvelle constitution. « Avez-vous signé ? » me dit un jour mon ami le républicain. — « Pas en» core. » — « Signerez-vous ! » — « Ma » foi,... je ne sais... Je suis bien tenté..... » Qu'en pensez-vous?..... » — « Je pense » moi qu'il faut du caractère. » — « Oui, » ayons du caractère. » — Je ne signerai » pas. » — « Ni moi non plus. » Nous nous échauffâmes, nous nous excitâmes tous les deux à nous prouver que nous ne devions pas sanctionner par notre vote cette constitution anti-républicaine. Je ne sais pas même si nous ne fîmes point un serment de ne pas signer.

Ma femme avait été présente à l'entretien;

en venant de reconduire mon ami : « Eh » bien ! dis-je à Thérèse, j'espère que tu es » contente de nous ! » — « Est-ce que vous » comptez faire la sottise de ne pas si- » gner ?.... » — « Mais, ma femme.... » — « Laissez, continua-t-elle, laissez ce » petit sot de Lebel qui n'a rien, se perdre » à sa fantaisie. Que dis-je ? il ne se perdra » pas ; on ne fera pas attention à lui. Mais » vous qui êtes riche, qui avez exercé » des fonctions plus importantes que les » siennes, et sur qui l'on doit avoir les » yeux, pourquoi par exaltation de beaux » principes vous exposer ?... J'entends que » dès demain vous alliez signer. » Elle ajouta beaucoup de choses ; mon propre bon sens m'en disait encore bien davantage. J'allai signer. Quelques jours après, j'appris que mon ami le républicain avait signé comme moi.

Il y eut des élections ; mais elles se firent par le sénat conservateur. « Toutes ces » formes compliquées de la nouvelle con-

» stitution, disais-je, ne sont bonnes qu'à » favoriser les intrigans. » Je cherchai à rentrer dans les fournitures des armées d'Allemagne, d'Italie. Tout fut donné à de nouveaux protégés.

Je venais d'assister à une des brillantes revues que le premier consul faisait toutes les décades dans le Carrousel ; je rencontrai Durosay : je ne l'avais pas revu depuis les grands événemens de brumaire. A mon aspect, ne voilà-t-il pas qu'il me lance un de ces regards ironiques dont il s'était habitué à me poursuivre quand j'étais député ! Oh ! pour le coup je me fâchai : « Morbleu, lui dis-je, c'était déjà » fort mal de votre part lorsque j'étais en » place, mais à présent.... » — « Pardon, » dit-il, mon cher ami, je voudrais bien » ne pas vous affliger ; mais comment ne » pas rire toutes les fois que je pense que » vous avez été législateur ? c'est plus fort » que moi. » — « Oui, riez, moquez- » vous; savez-vous une des grandes ob-

» jections que l'on me fait pour se dispen-
» ser de me placer? On me reproche d'a-
» voir été comédien. » — « Je le crois
» parbleu bien; cela ne m'étonne pas. Moi
» qui vous parle, n'ai-je pas aussi mes
» petites tribulations? Sous les gouverne-
» mens qui ont précédé, j'étais recherché
» de tous les hommes puissans; je jouais
» mes rôles, mes proverbes; rien de plus
» simple; c'est mon métier, comme celui
» du général est de donner des batailles,
» comme celui du député est de faire des
» phrases; mais tous me traitaient en égal;
» j'étais admis à leurs tables, dans leurs
» sociétés, dans leur intimité. Maintenant
» on m'appelle encore; on me fait des po-
» litesses, on ne me fait plus d'amitiés.
» On me récompense par des cadeaux ma-
» gnifiques; par exemple, pour une fête
» où j'ai figuré chez un ministre, on m'a
» donné au beau Voltaire complet; une
» danseuse de l'Opéra a eu l'Esprit des
» Lois et Condillac : c'est à merveille;

» mais cela ne vaut pas l'égalité, la fami-
» liarité de ce bon directoire. Je suis un
» salarié, je ne suis plus l'ami de la maison.
» Cela me fait quelquefois de la peine.
» Voilà les distinctions et les étiquettes
» qui recommencent ; gare tous les autres
» préjugés. Heureusement je me console
» bien vite. Que voulez-vous? Nous n'y
» pouvons rien. Vous et moi nous avons
» monté ; il faut descendre. Descendons
» gaiement, et rions des fous qui se tour-
» mentent pour arrêter leur chute, ou des
» sots qui se désolent de dégringoler. »

Le discours de Durosay fit une grande impression sur moi. « Ne suis-je pas bien
» dupe, me disais-je, de courir après des
» places ? celles que j'ai eues ne m'ont ap-
» porté que de l'ennui. Je suis riche, très-
» riche ; pourquoi m'occuper d'autre soin
» que de celui de dépenser gaiement mon
» argent ? »

CHAPITRE II.

GRANDE ENTREPRISE DE GIFFARD.

Je me livrai à tous les plaisirs : c'était pour tuer le temps; c'était pour narguer les puissans du jour; mais c'était surtout pour échapper aux ennuis de mon ménage. Ma femme continuait d'être coquette; son ambition trompée la rendait tant soit peu acariâtre; j'étais jaloux. Voulant me distraire de ma jalousie et me consoler des humeurs de ma femme, j'eus des maîtresses. Ce moyen ne contribua pas à me donner de la tranquillité. Je fus à la fois jaloux de ma femme et de mes maîtresses.

Parmi les femmes que j'aimai, il se trouva une danseuse attachée à l'un des

nombreux théâtres qui existaient alors ; je rencontrai chez elle ce Brutus Niquet de Saint-Estève que j'avais connu d'abord à l'armée du nord, ensuite à l'armée d'Italie. Il était devenu fort expansif. Avec quelle touchante tendresse il m'embrassa ! Niquet menait à Paris une vie d'usurier et de débauché. Il n'avait pas de maison ; il aimait mieux donner à dîner à ses amis chez les traiteurs que de les recevoir chez lui. Toujours sale et couvert de bijoux, il avait un cabriolet mal tenu et un jockei en guenilles. Il faisait la banque à la petite semaine; il prenait en nantissement tout ce qu'on lui offrait; les chemises du pauvre, les bijoux du riche. Nous renouâmes notre ancienne amitié. Je fis avec lui quelques affaires et de nombreuses parties de plaisir.

Tout récemment, par suite d'un prêt usuraire, Niquet s'était fait adjuger la place de caissier d'un spectacle. J'avais dit, en me donnant des airs de philosophe et

d'homme détaché des grandeurs, que je ne voulais plus des places dépendantes du gouvernement; mais que je n'en désirais pas moins faire de ma fortune un emploi généreux, utile à l'état et à mes concitoyens. Niquet m'apprit que les affaires de son théâtre étaient fort embarrassées; que les entrepreneurs ne demandaient pas mieux que de céder leurs actions à bon compte; qu'en y mettant quelques fonds, il y aurait un grand parti à en tirer, et il me proposa d'en faire l'acquisition. Je fus ébloui.

Quelle place charmante que celle de directeur d'un théâtre, d'un théâtre où il y a un ballet! Commander en maître à tous les employés d'une vaste entreprise, passer sa vie avec des hommes à talens, de jeunes et jolies femmes qui toutes se disputent vos bonnes grâces, gagner de l'argent, doubler sa fortune peut-être, en ayant la gloire de donner à ses concitoyens un spectacle pompeux où brillent tous les

arts! car je ne visais à rien moins qu'à éclipser l'Opéra : oh, ma foi! j'allais être trop heureux. Le point difficile était de faire agréer la chose à ma femme : je craignais que mon projet n'éveillât sa jalousie, qu'elle ne redoutât cette occasion si facile et toujours renaissante d'infidélités; mais ma femme était devenue très-raisonnable : nous nous aimions encore beaucoup sans doute, mais nous ne nous adorions plus. Elle fut très-flattée elle-même de l'idée que m'avait suggérée Niquet; elle avait été comédienne, il lui sembla délicieux de devenir madame la directrice; elle aurait sa cour, ses courtisans, ses flatteurs; tous ces hommes à talens, avec qui j'allais passer ma vie, formeraient autour d'elle un cercle aimable, spirituel, où elle règnerait en souveraine. Plus d'obstacles; je n'hésitai pas, je ne lésinai pas sur le prix; je troquai la propriété qui m'avait valu mon élection de député contre le bail et le mobilier du théâtre.

Combien il me fut doux de recevoir les

complimens aussi humbles qu'empressés des acteurs, employés, gagistes, et de toute cette foule si nombreuse qui concourt à l'exploitation d'un spectacle! Que je fus sensible surtout aux hommages des actrices!

Je mis beaucoup d'amour-propre à faire réussir mon entreprise. Je choisis les artistes les plus célèbres pour peindre mes décorations; je fis faire des recherches dans les livres, les manuscrits, les tableaux et les gravures, pour avoir les costumes les plus frais et les plus élégans, de tous les temps et de tous les pays. J'avais des premiers danseurs éblouissans en tours de force, des premières danseuses très-correctes sur la pirouette et l'entrechat, un corps de ballet nombreux et composé de jeunes et jolies figurantes, un niais plein de naturel, une actrice jouant les ingénuités avec beaucoup d'esprit, un orchestre bruyant, fort en trombonnes et autres instrument de cuivre, des mélodrames

ultra-pathétiques, et des pantomimes effrayantes. On y voyait des attaques de voleurs, des combats à l'arme blanche, à coups de fusil et même à coups de canon, des enfers et des apothéoses d'un nouveau genre; on y retraçait en miniature tous les phénomènes, toutes les catastrophes de la nature. J'avais des auteurs qui composaient des pièces pour mes décorations: j'obtins un succès prodigieux. Tous les soirs on se battait à la porte pour voir mes mélodrames: je dis mes mélodrames, car je me croyais plus auteur que l'auteur lui-même; je m'attribuais tout le succès; on eût dit que c'était moi qui avais peint les décorations, imaginé les machines, les combats, les pirouettes des danseurs, les rebus de mon niais et les pointes sans malice qui terminaient chaque couplet de mes vaudevilles. Quand on criait bravo, j'étais tenté de me lever du fond de ma loge et de saluer le public, comme si c'eût été moi qu'on applaudît.

A la fin du mois, il se trouva que le théâtre avait fait une recette énorme, mais que la dépense avai été encore plus énorme. J'avais trois régisseurs, un pour les mélodrames, un pour les ballets, un pour les comédies et les vaudevilles : tous trois s'étaient disputés à qui mettrait le plus de richesses et de splendeur dans sa partie. Il y avait de la dorure jusque dans les costumes des sauvages et des brigands.

A la fin du second mois, le succès, le grand succès s'était soutenu ; la foule s'était pressée autour des portes. La dépense avait augmenté ; la recette avait diminué. J'avais une loge pour moi ; ma femme en avait une autre ; j'en avais gracieusement offert aux autorités de la ville et du quartier ; je donnais des billets, ma femme en donnait, mes régisseurs en donnaient. Il y avait des cabales des autres théâtres contre le mien, et pour les déjouer il fallait renforcer ma troupe d'applaudisseurs. Il y avait des cabales intérieures entre tel ac-

teur et telle actrice, telle actrice et telle danseuse; et pour maintenir les bonnes volontés, pour engager chacun à faire son devoir, il fallait prodiguer les entrées de faveur et les gratifications. Il me fallait remplir la salle aux premières représentations pour conquérir un succès d'enthousiasme; il fallait beaucoup de billets aux représentations suivantes pour nourrir l'enthousiasme. Les journalistes étaient déjà fort chers, et ils renchérissaient de jour en jour. Je ne parle pas des gratifications, des cadeaux, des jolies parures qu'obtenait de moi telle danseuse pour se réconcilier après une querelle, telle autre pour me pardonner un moment d'oubli, ou telle autre pour se consoler de mon abandon. J'avais table ouverte : les acteurs, les auteurs, les journalistes venaient présenter leurs hommages à madame, et restaient à dîner.

Pour peu que j'eusse bien calculé, j'aurais vu qu'un pareil train devait me ruiner

en peu de mois ; mais je ne calculais pas, ou plutôt je calculais mal. Je comptais sur des succès encore plus grands ; je comptais faire de grandes réformes au commencement de l'hiver ; mais l'été, il fallait me soutenir en redoublant de faste et de billets gratuits. Dès la fin du troisième mois, je me trouvai embarrassé pour mes paiemens.

Aussitôt je me vis entouré, assiégé, enveloppé d'une nuée d'hommes d'affaires, d'hommes de loi, de courtiers, d'agens, de prêteurs et d'usuriers qui me firent payer horriblement cher leurs conseils, leur argent et leur démarches pour m'en procurer. J'avais donc déjà des créanciers. Parmi ces créanciers, le plus fort, le plus juif, le plus arabe, c'était mon ami Niquet, qui m'avait engagé dans cette belle entreprise, qui me disait avoir hasardé beaucoup de fonds dans le théâtre, qui me prêtait fort cher une partie de l'argent de ma caisse, qui faisait valoir l'autre partie par des avances aux acteurs dont il reti-

rait un gros intérêt, qui sans aucune mauvaise intention, mais par précaution, pour la forme, pour être en règle, avait pris contre moi un titre exécutoire, qui n'en passait pas moins la journée avec moi en parties fines, en pique-niques, dans la société des actrices, des danseuses et de leurs amans.

Je me fiais à Niquet; je me fiais à mes hommes d'affaires, qui me présentaient sans cesse ma situation sous les couleurs les plus riantes, qui m'encourageaient, me félicitaient, me proclamaient le régénérateur du théâtre, le protecteur des arts. J'attendais, non sans impatience, les premiers jours de l'hiver où j'espérais que la recette passerait la dépense; mais ne voilà-t-il pas que l'opéra s'effraie de mes succès, qu'on m'interdit les grands ballets, les pièces à grand spectacle; et ceci arrive justement au commencement de l'automne, au moment où j'allais opérer mes réformes sur les dépenses et les billets gratuits. Je

m'indigne, je réclame, je sollicite, je prodigue les pots-de-vin aux commis des bureaux, les épingles à leurs femmes; j'espère faire lever l'interdiction; mais il faut du temps, beaucoup de temps; en attendant, je suis obligé d'obéir. Hélas! je fis malgré moi les réformes projetées dans les dépenses; je me gardai d'en faire dans les billets gratuits; si je ne les avais jetés aux amateurs avec autant de profusion que la convention jetait les assignats au peuple, tous les soirs ma salle aurait été déserte.

Dès l'instant de cette prohibition, l'alarme se répand parmi les intrigans et les gens d'affaires qui m'entourent. L'un me demande des sûretés pour l'argent qu'il s'est engagé à me faire trouver tous les mois; un autre, pour ses honoraires, exige un intérêt dans l'entreprise; le voilà mon associé, et je ne suis plus le maître de ma chose. Toute ma fortune consistait en un gros portefeuille bien garni et en un riche

mobilier. Il me faut peu à peu dégarnir le portefeuille, et mettre en gages ma bibliothéque et mes tableaux. Je n'ose toucher ni aux diamans ni aux riches parures de ma femme. J'ai le déplaisir de voir qu'elle continue ses dépenses, qu'elle me querelle, qu'elle attribue à mon impéritie le malheur qui m'arrive. Mon ami Niquet, tantôt en m'accablant de grossières épigrammes, tantôt en ayant l'air de s'apitoyer sur mon sort, me fait sentir qu'il doit songer à sa femme, à lui-même et à sa famille. Il me menace de son titre; il ne consent à en suspendre l'exécution et à me fournir de nouveaux fonds qu'au moyen de nouveaux sacrifices; il devient d'autant plus difficile avec moi, que, la recette du théâtre étant considérablement affaiblie, ma caisse ne lui offre plus de fonds à me prêter ou à faire valoir ailleurs. Cependant, les cabales et les exigeances continuaient parmi les acteurs et les actrices; ma femme continuait à tenir table

ouverte ; le seul changement, c'est que les actrices et les danseuses ne se disputaient plus le directeur. Je crois qu'il n'y a rien de si rapide pour amener la ruine d'un homme qu'une entreprise de théâtre qui va mal.

La fâcheuse situation où je me trouvais ne me rendait pas l'ami du gouvernement. Que l'Europe tremble devant le premier consul ! que la France l'admire et le chérisse ! moi, puis-je l'aimer ? c'est son dix-huit brumaire qui a interrompu ma carrière politique ; c'est pour la plus grande gloire de son opéra que mon entreprise est renversée.

J'étais toujours l'ami du citoyen Lebel, ce républicain qui, malgré ses promesses, avait été comme moi donner sa signature à la municipalité. Il n'en était pas moins l'ennemi déclaré du premier consul. Dieu sait comme dans nos conférences notre fiel s'exhalait ! quelles sorties nous faisions contre le despotisme ! comme nous nous attendrissions sur la chute de la liberté ! Ce fut à cette époque que le premier con-

sul fit son concordat avec le saint siége. « Superbe opération! » me disait ironiquement Lebel; « le culte est plus facile à ré- » tablir que la foi. Le concordat fera des » dévots; fera-t-il des chrétiens? »—« Au » lieu de protéger les théâtres, » lui répondais-je....

Tout à coup je devins un des enthousiastes les plus passionnés du consul et de son gouvernement, et je rompis brusquement avec mon ami le républicain.

CHAPITRE III.

GRANDE ET BELLE CONNAISSANCE.

Ma femme avait rencontré dans une société une dame très-élégante, de très-bon ton, avec qui elle avait beaucoup causé; elles avaient médit ensemble de plusieurs personnes du cercle, et elles s'étaient prises d'une amitié réciproque. Ma femme avait remarqué que cette aimable dame était pour tout le monde un objet d'égards, de politesse et d'empressemens. Elle avait cru remarquer que l'espèce de préférence de cette dame pour elle excitait la jalousie des autres dames. Le mari de cette nouvelle amie était arrivé dans la société plus tard que sa femme. M. Philippe, c'était son

nom, était un homme grave qui avait plutôt un air d'opulence qu'un air d'élégance. Au moment où il avait paru dans le salon, tout le monde s'était levé. Bientôt plusieurs personnes avaient cherché à obtenir de M. Philippe un petit moment d'entretien particulier. Ma femme les observait; elle voyait l'homme qui avait sollicité l'entretien parler avec respect, avec vivacité, avec désir de convaincre ou d'intéresser; elle voyait M. Philippe, tantôt attentif, tantôt distrait, laisser échapper quelques mots que l'interlocuteur saisissait, recueillait, non sans de grandes marques de reconnaissance; puis M. Philippe interrompait l'entretien, et toujours grave, silencieux, venait reprendre sa place au milieu du cercle, jusqu'à ce qu'une autre personne eût obtenu de lui la même faveur. « Eh, » bon Dieu! » se disait Thérèse, « quel est » donc cet homme pour la femme duquel » on a tant de déférence, qui paraît si en » mesure de protéger tout le monde, et qui

» à son air de gravité semble porter dans
» sa tête le poids de toutes les affaires de
» l'Europe? Quel est ce premier commis,
» ce chef de division, ce ministre, ce di-
» plomate ou ce général? » Elle s'informa
tout bas à la maîtresse de la maison qui,
d'un air enchanté d'elle-même, lui apprit
que ce M. Philippe, qu'elle avait l'honneur
de posséder, était maître d'hôtel du pre-
mier consul, et que sa femme, madame Phi-
lippe, était une des femmes de chambre de
la femme du premier consul. Thérèse com-
prit sur-le-champ toute l'importance des
deux personnages, et sur-le-champ son
imagination rapide lui persuada qu'elle
pouvait tirer un grand parti de la circon-
stance; que, dans mon embarras, M. Phi-
lippe serait pour moi un puissant protec-
teur; que sa femme, dans une affaire qui
était toute de grâce et de faveur, pouvait
encore nous être plus utile. Elle redoubla
de prévenances, d'amitiés pour madame
Philippe; elle fit agréablement la cour au

mari. Je ne saurais dire comment elle s'y prit; mais, avant la fin de la soirée, elle avait offert sa loge à monsieur et madame Philippe pour je ne sais quel mélodrame qui faisait fureur; la loge avait été acceptée, et il avait été convenu que monsieur et madame Philippe nous feraient l'honneur de venir dîner chez moi, le jour où ils iraient au spectacle.

On juge de l'empressement que ma femme mit à les bien recevoir. Elle avait eu soin de m'instruire de la qualité de mes deux convives. Quel bonheur pour moi! avec de telles protections, tous mes revers allaient être réparés. Aussi, que de prévenances, que de complaisances pour monsieur le maître d'hôtel et madame la femme de chambre! Ils parurent si sensibles à notre bonne réception, que dès ce premier jour je crus pouvoir hasarder, vers la fin du dîner, quelques plaintes sur l'injustice qui m'était faite. Le maître d'hôtel Philippe entendit fort bien mon affaire. « Il est affreux, mé dit-il, que des su-

» balternes abusent ainsi de la puissance
» qui leur est déléguée ; car je parierais
» que le premier consul, dans tout ceci,
» n'a jamais pensé à vous faire de la peine. »
Alors il entama un grand éloge de son maître; j'y répondis par un éloge encore plus complet. Je partageais déjà sincèrement l'enthousiasme que le consul inspirait à la France, à l'Europe, et à son honnête maître d'hôtel.

Je repris courage. Sans négliger les affaires de mon théâtre, je cultivai soigneusement ma liaison avec monsieur et madame Philippe, Tous les jours ma femme allait aux Tuileries : M. Philippe y avait un appartement sous les combles, mais fort joli, fort élégamment décoré. Le service du mari et celui de la femme étaient loin de prendre tout leur temps. Ils donnaient à dîner ; ils avaient des soirées charmantes; on y jouait, on y faisait de la musique, on y dansait. Ma femme et moi nous y étions fort assidus. M. Philippe avait d'autant

plus de crédit, qu'il s'en servait sans avoir jamais l'air d'en abuser. Les plus grands hommes, les hommes de l'esprit le plus dominateur, sont quelquefois les plus faciles à mener, surtout dans les petites choses, surtout par leurs valets de chambre. Madame Philippe avait aussi une certaine puissance et presque de l'ascendant sur sa maîtresse. Tous deux étaient fort obligeans; ils tenaient à honneur de rendre service, et ils aimaient à se donner des airs de protecteurs. Pour prix de mes petites servilités et de la tendre amitié que ma femme témoignait à madame Philippe, j'obtins, non pas qu'on révoquât la mesure qui avait été prise contre mon théâtre, mais qu'on fermât les yeux sur sa stricte exécution. Les autorités surveillantes eurent des ordres secrets de ne pas me chagriner. De plus, j'obtins, je serais bien embarrassé de dire à quel titre, des indemnités, des gratifications; je crois que ce fut comme un dédommagement pour

quelque arriéré dans la liquidation de mes fournitures. Oh ! comme mon opinion politique était changée! quel grand homme que le premier consul! comme dans mes entretiens avec son maître d'hôtel qui conservait toujours sa gravité d'homme d'état, je me plaisais à le proclamer le sauveur de la France! Ce bon maître d'hôtel semblait savourer mes éloges comme si c'eût été de lui qu'on eût parlé : il ne quittait son air sérieux que lorsque je vantais comme une des plus belles qualités du consul le tact avec lequel il choisissait les hommes dans lesquels il plaçait sa confiance. Alors M. Philippe ne manquait jamais de sourire avec une complaisance où l'on voyait percer une grande opinion de lui-même. Avec quel zèle, quel transport, j'allai donner mon vote en faveur du consulat à vie! J'exigeai que tous mes acteurs, chanteurs, danseurs, régisseurs, musiciens, employés et gagistes, courussent voter à leurs municipalités. J'aurais cassé l'engagement de

celui qui aurait refusé de contribuer par son suffrage à perpétuer la puissance du grand homme.

Mes affaires étaient encore loin d'être rétablies ; les dépenses de ma femme étaient toujours exorbitantes, et même elles avaient augmenté depuis que notre liaison avec monsieur et madame Philippe nous avaient un peu fait respirer ; mais j'avais bonne espérance , et d'ailleurs notre sort ne va-t-il pas encore s'améliorer?

Déjà l'on se parle à l'oreille d'un titre bien plus imposant, bien plus auguste que celui de consul. J'interroge mon ami Philippe, il est discret; mais le peu de mots qu'il laisse échapper suffit pour me faire penser bien des choses. De son côté madame Philippe a dit à ma femme qu'elle ne savait rien; mais elle a mystérieusement ajouté qu'il y avait de grandes affaires sur le tapis. Plus de doute ; par le glorieux accroissement du maître que servent nos amis, ils vont eux-mêmes grandir et s'ac-

croître; et nous, qu'ils chérissent avec une si vive tendresse, nous nous élèverons, soutenus par leur protection. Qui sait si je ne vais pas de nouveau jouer un rôle dans les affaires publiques? mais au moins mon théâtre sera protégé, sauvé, et ma fortune sera garantie.

Dès qu'il fut certain que le premier consul allait devenir empereur de la république française, ma femme et moi nous nous empressâmes d'aller faire nos complimens à monsieur et à madame Philippe. Nous trouvâmes ces dignes et obligeans amis dans le ravissement : « Et nous » donc! » m'écriai-je. Ma femme pressait les mains de madame Philippe, levait les yeux au ciel, l'embrassait. « Voyez, » disais-je au bon maître d'hôtel, « j'en pleure de » plaisir. »

Mais, ô disgrâce! déjà les chambellans, les écuyers, préfets du palais, maîtres des cérémonies et autres personnages sont arrivés, sont installés, occupent tous les

postes, et ces nouveaux domestiques font reculer les anciens. Madame Philippe était excellente pour être femme de chambre de confiance de la femme d'un premier consul;.... mais d'une impératrice!... Philippe, en sa qualité de maître d'hôtel du premier consul, avait dans la maison une espèce de surveillance, d'inspection. Cette inspection passe à de grands-officiers de la couronne. Madame Philippe, qui jusque-là n'avait eu d'ordres à recevoir que de sa maîtresse, est maintenant sous les ordres d'une dame d'honneur et d'une dame d'atours. Quel chagrin pour eux! L'empereur et l'impératrice ont bien encore avec Philippe et sa femme la même affabilité, la même bonté; mais Philippe et sa femme ne sont plus que des subalternes sous d'autres subalternes. Je ne sais si, se fiant trop à ces idées d'égalité nées de la révolution, ils s'étaient flattés d'obtenir dans la maison de l'empereur et dans celle de l'impératrice des postes d'honneur; mais

je sais que ce fut un coup fatal pour eux de voir d'orgueilleux intermédiaires se placer entre eux et leurs maîtres. Eux-mêmes cependant, dans leurs temps de gloire, ils s'étaient crus au-dessus des autres. On veut avoir des avantages sur les petits; on ne voudrait pas que les grands en prissent sur nous. C'en est fait, plus de crédit. C'est beaucoup si Philippe voit l'empereur une fois en huit jours, si madame Philippe peut glisser un mot à l'impératrice : comment pourraient-ils être utiles à leurs amis? Ils sont mécontens, inquiets pour leur propre compte; ils ne savent plus vous entretenir que de leurs propres peines. Quand je me prépare à parler à Philippe de quelques démarches que je voudrais qu'il fît pour moi, il me raconte douloureusement les humiliations qu'il éprouve de la part d'un chambellan. Ma femme va-t-elle faire une visite d'amitié à madame Philippe pour obtenir en ma faveur une nouvelle petite indemnité,

elle trouve la pauvre femme tout en larmes : une dame du palais l'a grondée comme une servante, et il faut que ma femme passe à la consoler les momens qu'elle comptait employer à nos intérêts.

Cette situation ne pouvait durer. La nouvelle domesticité de l'empereur était insupportable à Philippe et à sa femme ; l'ancien maître d'hôtel et l'ancienne femme de chambre étaient importuns aux nouveaux venus par le reste de leur ancien crédit. On les dédaignait, on les enviait, on les humiliait, et ils semblaient des obstacles. Un matin Philippe m'invite à passer chez lui, et là, d'un air radieux, il m'apprend qu'il a sa retraite, qu'il est nommé concierge d'un château impérial. Il ne sait pas encore si c'est Compiègne ou Fontainebleau; mais peu lui importe, pourvu qu'il quitte Paris et la cour. Sa femme qui survient est également enchantée : ils allaient être servis au lieu de servir, et ils ne seraient plus molestés par les grands et

petits officiers du palais. Il me sembla qu'ils mettaient un peu d'exagération, d'affectation dans l'expression de leur allégresse; qu'ils se forçaient pour se réjouir; mais ils se disaient contens, il fallut bien que je les félicitasse. Quant à ma femme, tout en les complimentant, elle se désolait de l'idée qu'elle allait être séparée de son amie; elle en pleurait. Nous leur promîmes de leur écrire, d'aller les voir. Les événemens qui m'arrivèrent ne nous permirent pas de tenir nos promesses. Nous oubliâmes bientôt ces chers amis. Ce n'est pas que nos sentimens pour eux fussent éteints; mais dans le tourbillon du monde et des affaires a-t-on le temps de songer à des amis qui ne peuvent plus nous être bons à rien?

CHAPITRE IV.

NOBLE CONDUITE D'UN AMI DE GIFFARD.

La chute du crédit de Philippe avait été un coup de foudre pour moi. Tous mes embarras étaient revenus, et plus extrêmes que jamais. Les premiers pas d'une *dégringolade* sont lents; on résiste encore; mais quand une fois ils sont faits, on ne peut plus se retenir; le mouvement s'accélère d'une manière effrayante, et l'on précipite avec soi les points d'appui auxquels on s'accroche, et qu'on déracine en passant.

Mon premier associé me força d'en prendre de nouveaux. Il fallut bien que par nécessité ma femme diminuât ses dépen-

ses ; mais que de querelles cela me valut ! avec quelle hauteur, avec quelle aigreur elle me traitait ! Le théâtre allait de mal en pis : c'était à moi que ma femme s'en prenait ; et c'était toujours à moi, à moi seul qu'on s'adressait pour des appels de fonds. J'avais là un mobilier considérable en décorations, en habits, qui m'avait coûté des sommes immenses, et qu'on voulait me forcer à vendre pour rien. Il fallut renoncer à la direction du théâtre, et me borner à être un des actionnaires. J'avais mis tout ce qui me restait sous le nom de ma femme ; mais mon ami Niquet avait une prise de corps contre moi. On vint me dire qu'il songeait à la faire mettre à exécution ; je fus obligé de me cacher.

Je ne crus devoir me retirer chez aucun de mes amis connus, car je ne doutais pas que ce ne fût chez eux où l'on me cherchât d'abord. J'allai demander asile à une figurante du théâtre, bonne personne, déjà d'un âge respectable, et qui était

toute fière de cacher son directeur. Ma femme seule connaissait ma retraite. Mais bientôt mon ami Niquet eut quelques soupçons. En payant à cette figurante ses appointemens du mois, il lui témoigna le désir de se réconcilier avec moi. Toutes nos querelles, disait-il, venaient d'un malentendu ; il m'aimait, il m'estimait toujours ; et tout en mêlant, suivant son habitude, de grossiers quolibets à l'expression de sa sensibilité, il parlait de moi avec la plus tendre amitié. Il était sûr qu'un quart d'heure d'entretien suffirait pour que nous nous entendissions. « Si je » n'étais pas inquiété par d'autres que par » lui, ajouta-t-il, je pourrais me trouver » chez tel ou tel restaurateur. Là nous » nous expliquerions, et les affaires ne » pourraient manquer de s'arranger à notre » satisfaction. » Cette bonne fille n'eut rien de plus pressé que de me communiquer les discours touchans de Niquet. Ce fut un grand soulagement pour moi d'apprendre

la disposition favorable où il se trouvait. Je lui fis dire par cette même figurante que je me rendrais tel jour, à telle heure, chez un des traiteurs qu'il m'indiquait, et chez lequel, dans le temps de ma prospérité, nous avions fait ensemble des parties de plaisir fort agréables.

Au jour fixé, je fus exact au rendez-vous. Après une semaine passée dans une retraite assez incommode, il m'était bien doux de respirer, et surtout de penser qu'après ma conférence avec mon ami Niquet, qui se conduisait si généreusement envers moi, j'allais jouir tout-à-fait de ma liberté, pouvoir mettre ordre à mes affaires, revoir ma femme et mes amis.

Niquet avait commandé le dîner dans un cabinet bien clos, bien chauffé. Il arriva quelques minutes après moi. Il commença par m'embrasser avec tendresse. Combien je fus touché de son amitié! Au milieu de mes malheurs, je n'aurais donc

pas le chagrin d'être tourmenté, poursuivi par un ancien camarade! Nous causâmes de nos affaires; je lui démontrai que dans ma détresse il me restait encore des moyens de le satisfaire, s'il voulait m'accorder du temps et des facilités : il eut l'air de comprendre très-bien la chose. Il fit servir le dîner, qui était fin et recherché. Tout en dînant, nous parlâmes du théâtre: il me raconta la chronique scandaleuse, les liaisons qui s'étaient formées depuis que j'avais disparu; il me fit beaucoup rire en m'apprenant les infidélités que s'était permises envers moi, certaine petite danseuse avec laquelle j'étais fort bien au moment où j'avais craint pour ma liberté. « Que » veux-tu, mon ami? me disait Niquet; » elle te croyait loin de Paris, perdu pour » toujours; il faut bien que tu lui pardonnes d'avoir cherché des consolations. » Pour achever de te consoler toi-même, » buvons. » Il demanda du vin de Champagne; le vin de Champagne nous porta

tous les deux à la sensibilité. L'amitié de Niquet se montrait à moi de la manière la plus tendre. Nous nous rappelions notre première connaissance à l'armée du Nord. « Tu m'accusais alors d'être fripon, dit Niquet, et, sur mon honneur, je ne l'étais » pas plus que les autres.» — « Oh! parbleu, » lui répondis-je, est-ce que depuis je n'ai » pas eu des preuves de ta probité? C'est » comme moi, tu me croyais aristocrate, » et je veux que le diable m'emporte si je » n'étais pas un des plus francs républi» cains que l'on pût rencontrer. »

Vers la fin du dîner, Niquet sortit. Je pensai qu'il allait payer la carte et je voulais le retenir. A sa place, je vis entrer un inconnu qui, avec beaucoup de politesse, m'annonça qu'il était un garde du commerce, et qu'il venait m'arrêter en vertu d'une sentence obtenue par Nicolas Niquet. « Eh quoi! dis-je, Niquet! Niquet, » avec qui je viens de dîner!...» La sur-

prise, la douleur me coupèrent la parole.

On envoya chercher un fiacre qui me conduisit à Sainte-Pélagie.

CHAPITRE V.

GRANDE DÉTRESSE DE GIFFARD.

J'ÉTAIS si étourdi de ce qui m'arrivait, qu'il s'écoula un long intervalle avant que je pusse sentir ma situation. Lorsqu'il me fut possible de rassembler mes idées, je crois que j'éprouvai encore plus de colère contre l'infâme procédé de Niquet que de chagrin de me voir en prison! Bientôt, tenant de la nature cette philosophie que tant d'autres qui valent mieux que moi ne doivent qu'à de grands efforts sur eux-mêmes, et qui consiste à envisager toujours le beau côté des choses, je pensai que pendant la terreur j'avais été plusieurs fois en danger d'être arrêté, qu'a-

lors il y allait de la vie, et qu'il valait mieux que Niquet m'eût fait mettre en prison pour dettes sous l'empire, que de m'y avoir fait mettre sous la république, pour mes opinions.

On a tant écrit sur le régime des prisons, que je me garderai d'en parler à mes lecteurs; seulement je leur dirai que dès ce temps-là les prisonniers pour dettes prenaient leur mal en patience, faisaient bonne chère, et menaient une vie aussi joyeuse qu'il est possible de la mener sous les verrous. Bien des gens sont tentés de trouver scandaleuses les dépenses que fait plus d'un prisonnier pour dettes. Il y a dans le monde tant d'autres scandales bien plus grands! Pourquoi ne passerions-nous pas un petit scandale qui réjouit un pauvre détenu?

La première visite que je reçus fut celle de Lefèvre et de sa femme. Ces braves gens que je voyais très-peu, que je ne cherchais pas, s'empressèrent, dès qu'ils

surent ma fatale aventure, de m'apporter leurs douces consolations et l'expression de leur amitié si sincère et si constante malgré tous mes torts. Combien je fus sensible à ce témoignage de leur affection! Je crois qu'en prison le cœur est plus disposé à l'attendrissement, et que l'on est réellement meilleur que dans le monde : du moins c'est ce qui m'arriva. En voyant la sœur de ma femme et son mari, le plus ancien ami que j'eusse à Paris, je revins rapidement sur toute ma vie et je la trouvai misérable. Je la comparais à celle de Lefèvre, et je rougissais de penser que cet honnête et obscur ouvrier avait été constamment utile, constamment heureux, tandis qu'au milieu de mes agitations et de mes vanités j'avais constamment tourmenté les autres et moi-même. « Ah! que » n'ai-je suivi ses conseils et son exemple! » me disais-je. Pourquoi ma femme, que » son tuteur me destinait dès son enfance, » n'a-t-elle pas imité sa sœur, cette bonne

» Agathe, notre amie, qui autrefois a
» éprouvé pour moi un sentiment plus
» tendre ?

Ainsi, au lieu de conserver ma colère contre Niquet, je ne pensais qu'à m'accuser, qu'à me reprocher mes fautes. Ce n'est pas tout ; mon Dieu ! comme on est sage et bon en prison, ou du moins que j'ai été sage et bon, pendant le peu de temps que j'y suis resté ! j'y fis de grands projets de réforme. Je me proposais de me conduire, quand j'en serais sorti, aussi bien que je m'étais mal conduit avant d'y entrer. Je voulais, après avoir payé toutes mes dettes, vivre modestement, tranquillement avec ce qui me resterait et le produit de quelque facile et obscure profession ou de quelque petite place. Je fis part de mes projets à Lefèvre et à sa femme. Ces bonnes gens m'y encourageaient ; ils en pleuraient de joie. Non content de me consoler, Lefèvre voulait m'être utile. D'abord il offrit de me prêter toutes ses économies. Il n'y avait

pas de quoi payer la moitié de mes dettes! mais il m'offrit de plus ses conseils, ses services, ses démarches. Il voulait aller de ce pas chez tous mes créanciers. Il se faisait fort de les attendrir en leur exposant mes bonnes résolutions. Madame Lefèvre voulait accompagner son mari, disant qu'une femme était bien plus propre qu'un homme à fléchir les cœurs impitoyables.

Tandis que ces excellens amis, de qui je n'ai jamais eu qu'à me louer, et qui ont eu toujours à se plaindre de moi, m'exprimaient ainsi leurs généreux sentimens, nous vîmes paraître ma femme. Je rends trop de justice à Thérèse pour ne pas reconnaître qu'elle avait une véritable sensibilité; son étourderie et ses passions l'avaient altérée, mais ne l'avaient pas détruite. Malgré toutes nos querelles, elle m'aimait. Son état de comédienne et le rôle que depuis elle avait voulu jouer dans le monde avaient donné à son langage une teinte

habituelle d'exagération : il y avait donc un mélange de sincérité et d'affectation dans les exclamations qu'elle poussa, dans les larmes qu'elle versa en venant me visiter ; mais sa sœur et son beau-frère exerçaient sur elle un ascendant dont elle ne pouvait se défendre. Toutes les fois qu'elle était en leur présence, elle reprenait les sentimens de son enfance. Elle aimait sa sœur, elle aimait et craignait son tuteur ; elle redevenait en les voyant plus naturelle et plus franche. Son affectation ne dura donc qu'un instant. Qu'elle savait bon gré à sa sœur et à Lefèvre d'avoir été si prompts à venir me voir ! Elle se serait plutôt accusée de n'être pas arrivée la première, qu'elle ne se fût piquée de ce qu'ils l'avaient précédée. Ainsi nous nous trouvions tous les quatre dans une douce et heureuse situation, quoique moi je fusse en prison, et que les trois autres fussent très-fâchés de m'y voir. « Un long temps s'est » écoulé, nous dit Lefèvre, bien des aven-

» turcs vous sont arrivées, nous avons vu » bien des événemens depuis que nous » nous connaissons, et nous voilà mainte- » nant visitant le pauvre Giffard dans une » prison. Eh bien ! cette entrevue n'est » pas sans charmes ; j'espère qu'elle ne » sera pas sans fruit. » Je jurai de nouveau à nos amis que désormais ils n'auraient plus à se plaindre de ma conduite.

« Or çà, continua Lefèvre, quoique nous » nous trouvions bien ici, il faut tâcher d'en » faire sortir notre ami. Voyons, concer- » tons nos démarches. » — « Eh mon Dieu ! » reprit Thérèse, il paraît qu'il n'y a rien » de si facile ! » Elle nous apprit que le matin même elle avait vu M. Globineau ; c'était un de ces hommes de loi qui m'entouraient depuis que le feu était dans mes affaires. Il lui avait donné les meilleures espérances. « Il se charge de tout arranger, poursui- » vit-elle ; je n'ai pas bien compris tout ce » qu'il m'a débité ; je n'entends rien à la » chicane ; mais il va vous l'expliquer lui-

» même. Il est venu avec moi ; il m'a quittée pour aller voir un instant un autre prisonnier qui est aussi son client, et... tenez, le voilà ! »

Ce M. Globineau était un petit homme si gros qu'il avait l'air d'une boule; il se frottait les mains en parlant, et paraissait toujours sûr de son fait. Nous le priâmes de vouloir bien nous dire comment il nous conseillait d'agir : « Rien de plus simple, » nous dit-il; monsieur n'est arrêté qu'à la requête de Nicolas Niquet; il faut payer ledit Niquet avant que les autres créanciers se soient mis en règle, et vous voilà en liberté. Alors, vous déclarerez votre faillite; vous vous tenez caché pendant que nous transigeons, ce qui ne sera pas long, attendu que les créancires reconnaîtront bien vite qu'ils n'ont rien à espérer, tout étant sous le nom de madame, rien sous le nom de monsieur, madame étant séparée de biens, et n'ayant souscrit aucun engagement. Alors, mon-

» sieur reparaît ; personne n'a rien à lui
» demander. Vous tenez ce qui vous reste,
» et vous pouvez faire de nouvelles affai-
» res, former de nouvelles entreprises qui
» réussiront mieux que la première, ou
» qui au pis aller finiront de même. » — « Ce
» serait une infâme banqueroute ! » s'écria
Lefèvre dans un accès de colère tel que je
ne lui en avais jamais vu. « Comment? in-
» fâme! » reprit Globineau un peu étourdi
de l'épithète, « on voit bien que monsieur
» n'est pas dans les affaires : cela se fait tous
» les jours : c'est le moyen de fortune le
» plus à la mode dans ce moment-ci. Je
» suis chargé de cinq à six arrangemens de
» cette nature ; et, sans aller plus loin,
» ce gros marchand de vins qui est là en
» retraite au nº. 8 de votre corridor, et de
» chez qui je sors..... Je viens de concer-
» ter avec lui toutes les mesures qu'il faut
» prendre, et je vous réponds qu'il sortira
» d'ici plus riche qu'il n'y est entré. » —
» O mes amis, » nous dit Lefèvre sans

écouter M. Globineau, ou sans daigner lui répondre, « mon cher Giffard, et toi Thé-
» rèse, ma chère sœur, vous avez déjà
» commis bien des fautes dans votre vie ;
» n'en ajoutez pas une qui serait plus grave
» que toutes les autres. Tu sais bien, Thé-
» rèse, que tu n'as rien apporté à ton mari ;
» que tous ces biens qu'il a mis sous ton
» nom sont à lui ou plutôt à ses créan-
» ciers ; que ce serait les tromper, les vo-
» ler....... oui, les voler que de les leur
» soustraire. Laissez ces grands faiseurs
» d'affaires, qui toute leur vie ont été
» sans scrupule, se gorger de biens qui
» ne sont pas à eux ; mais vous ! nés dans
» la classe obscure des artisans, conser-
» vez, reprenez la probité qui demeure
» votre dernière richesse. Si l'ambition, la
» cupidité, d'autres passions vous ont con-
» duits à des extravagances, au moins son-
» gez à votre honneur, à votre véritable
» honneur. Payez, dût-il ne vous rien
» rester, dussiez-vous vivre dans la mi-

» sère ; mais, non, vous ne serez pas mal-
» heureux. Dieu ne vous abandonnera pas ;
» le travail vous soutiendra ; votre sœur
» et moi nous sommes bien pauvres, nous
» ne vivons que de ce que nous fait gagner
» notre ouvrage ; mais nous en trouverons
» encore assez pour vous aider. » Thérèse, toute en larmes, se jeta dans les bras de son frère, lui dit qu'elle voulait n'écouter que ses conseils, et qu'elle renonçait à tous les biens mis sous son nom. Que j'étais honteux qu'elle m'eût prévenu ! Aussi touché qu'elle, je dis à Lefèvre que je partageais les sentimens de ma femme, et que j'étais décidé à tout payer. Lefèvre et sa femme nous embrassèrent en pleurant. Agathe se félicitait d'avoir retrouvé sa sœur; Lefèvre me serrait la main en témoignage de l'estime qu'il me rendait. « C'est
» fort touchant, » dit M. Globineau en s'essuyant les yeux, « voilà un trait... un trait...
» Ah ! qu'il serait à désirer que tout le
» monde vous ressemblât ! Au surplus, je

» vois que vous n'avez plus besoin de mon
» ministère ; je retourne chez mon mar-
» chand de vin du nº. 8. »

Lefèvre ne voulut pas perdre un instant pour profiter de l'enthousiasme de probité qui nous avait saisis. Il proposa d'aller sur-le-champ avec Thérèse chez un célèbre avocat qui venait de faire imprimer un mémoire dans la maison où il était prote, et qui ne refuserait pas à sa prière de nous servir de guide. Ma femme accepta. Madame Lefèvre resta encore long-temps avec moi. Sa douce conversation, la pureté de son âme, la tendre amitié qu'elle me témoignait, contribuèrent à me consoler et à m'encourager dans mes bonnes résolutions.

Lefèvre revint dans la soirée avec ma femme et son honnête avocat. Ils avaient déjà vu Niquet et presque tous mes créanciers. Ils me firent signer des pouvoirs, des actes, des autorisations. Ma femme vendit tout, bijoux, argenterie, cache-

mires, meubles, ce qui était chez moi, ce qui était en gages; j'abandonnai les actions qui me restaient dans le théâtre, et elle loua un modeste appartement à un troisième au-dessus de l'entresol, où quelques jours après j'allai m'installer. Je n'avais plus aucun créancier; mais qu'il me restait peu de chose!

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



